BnF Gallica

Relation de l'ambassade du lord Macartney à la Chine, dans les années 1792, 1793 et 1794 : contenant les diverses [...]

Source gallica.bnf.fr / Ecole nationale des ponts et chaussées

BnF Gallica

> Macartney, George (1737-1806). Auteur du texte. Relation de l'ambassade du lord Macartney à la Chine, dans les années 1792, 1793 et 1794 : contenant les diverses particularités de cette ambassade, la description des moeurs des chinois, et celles de l'intérieur du pays, etc. (Tome second (2ème éd.) / traduit de l'Anglais, sur la seconde édition d'Aeneas Anderson, employé à la suite de son Excellence le Comte de Macartney, Ambassadeur du Roi de la Grande-Bretagne auprès de l'Empereur de la Chine. 1797.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

Source gallica.bnf.fr / Ecole nationale des ponts et chaussées

9470

RELATION

DE L'AMBASSADE

DU LORD MACARTNEY

A LA CHINE,

DANS LES ANNÉES 1792, 1793 ET 1794.

RELATION

DE L'AMBASSADE

DU LORD MACCARTNEY

A LA CHINE

ECOLE DES PONTS ET CHAUSSÉES

RELATION
DE L'AMBASSADE
DU LORD MACARTNEY
A LA CHINE,
DANS LES ANNÉES 1792, 1793 ET 1794;

CONTENANT LES DIVERSES PARTICULARITÉS DE CETTE AMBASSADE, LA DESCRIPTION DES MŒURS DES CHINOIS, ET CELLE DE L'INTÉRIEURE DU PAYS, &c. &c.

Traduit de l'Anglais, sur la seconde Édition d'ÆNEAS ANDERSON, Employé à la suite de son Excellence le Comte de MACARTNEY, Ambassadeur du Roi de la Grande-Bretagne auprès de l'Empereur de la Chine.

DEUXIÈME ÉDITION.

ORNÉE DU PORTRAIT DE L'EMPEREUR DE LA CHINE.

TOME SECOND.

P.C. Lesage

A PARIS,
Chez DENNÉ jeune, Libraire, rue Vivienne, nº. 41,
Maison de la ci-devant Caisse d'Escompte.

AN VI. — 1797.

RELATION

DE L'AMBASSADE

DU LORD MACARTNEY

A LA CHINE,

DANS LES ANNÉES 1792, 1793 ET 1794;

CONTENANT LES DIVERSES PARTICULARITÉS

DE CETTE AMBASSADE, LA DESCRIPTION

DES MŒURS DES CHINOIS, ET L'ÉTAT DE

L'AGRICULTURE DE CE PAYS, &c. &c.

Traduit de l'Anglais, sur la seconde Edition d'Londres, Imprimée à la suite de son Excellence le Comte de Macartney, Ambassadeur du Roi de la Grande-Bretagne auprès de l'Empereur de la Chine.

PUBLIÉE PAR PLUSIEURS DE L'IMPRIMERIE DE LA CHINE.

TOME SECOND.

Bibliothèque

A PARIS,

Chez Dabin jeune, Libraire, rue Vivienne, n°. 41,
Maison de la ci-devant Caisse d'Escompte.

AN VI. — 1797.

TABLE

DES CHAPITRES

DU TOME SECOND.

CHAPITRE XV.

Départ de la ville de Jéhol. Description de deux rochers situés dans son voisinage. Particularités du voyage. Arrivée à Pékin. Divers arrangemens. On se prépare à envoyer le reste des présens à l'Empereur. Maladie parmi nos soldats. L'Ambassadeur attend sa majesté Impériale. Description abrégée de son palais. Nouveaux arrangemens relatifs aux tables de l'Ambassade. Présens destinés pour l'Empereur et le grand Choulaa. L'Empereur se rend à Yeumen-manyeumen pour les voir. Description de sa personne et de son habillement. Présens reçus de la cour pour leurs

majestés Britanniques. Circonstances relatives à ceux qui avoient été envoyés à l'Empereur. Le bruit court que l'Ambassade va partir de Pékin. Pages 1.

CHAPITRE XVI.

Ordres donnés aux personnes attachées à l'Ambassade pour se préparer à partir immédiatement de Pékin. L'Empereur refuse d'accorder aucun délai. Embarras causé par ce départ inattendu et subit. L'Ambassade quitte Pékin. Son retour à Tongtchew. Ordres relatifs aux jonques qui doivent transporter l'Ambassade à Canton. Difficulté concernant les bagages. Les jonques entrent dans un canal. Sa description. Particularités du voyage. Aspect et culture du pays. Poste chinoise. Passage à travers plusieurs grandes villes. Leur description abrégée. 20

CHAPITRE XVII.

Différentes particularités du voyage. Entrée dans la rivière de Yello ou rivière jaune.

Passage à travers plusieurs villes, lacs, etc. Cérémonial observé dans la ville de Kiang-fow. Navigation sur un beau lac, et sa description. Entrée dans une autre rivière, avec quelques détails à son sujet. Passage à travers plusieurs villes, etc. Chantiers pour des jonques. Arrivée à la ville de Mee-you-mee-awng. Beauté du pays. Nouveaux détails sur les troupes Chinoises. Description du palais et de la pagode d'un Mandarin. 43

CHAPITRE XVIII.

Continuation du voyage. Variété d'objets. Attentions choisies d'un mandarin pour l'Ambassade. Punition de quelques capitaines des jonques, accusés d'avoir détourné les provisions destinées à l'Ambassadeur et à sa suite. Agriculture de la Chine. Préparatifs pour l'envoi de nos gros bagages à Chusan; nomination des personnes de l'Ambassade qui doivent les accompagner. Arrivée à Hoang-tchew.

Départ du capitaine Mackintosh, etc. pour Chusan. 60

CHAPITRE XIX.

L'Ambassadeur et sa suite traversent la ville de Hoang-tchew, et se rendent à la rivière verte, où ils se rembarquent. Formalités qui furent observées dans cette circonstance. Particularités du voyage. Description du pays. Honneurs rendus à l'Ambassadeur. Débarquement des jonques, et voyage par terre. Description de la marche. Nouvel embarquement. Continuation du voyage. 70

CHAPITRE XX.

Continuation du voyage. Curiosités des bords de la rivière. Échange des jonques contre des bâtimens plus grands. Particularités du voyage. Aspect du pays. Présens de la part du mandarin de Tyaung-shi-senna. Description abrégée de quelques tombeaux. Passage à travers Saunt-y-tawn, et trois

autres villes contiguës les unes aux autres. Arrivée à Chinga-foo. 82

CHAPITRE XXI.

Continuation et particularités du voyage. Ruines d'un ancien édifice. Manière de pêcher des Chinois. Emploi qu'il font des oiseaux pour prendre le poisson. Passage de la flotte devant plusieurs villes et villages. Arrivée à Yoo-jann-au; belle situation de cette ville. Ancrage des jonques devant Kaung-joo-foo. Réception faite à l'Ambassadeur. 94

CHAPITRE XXII.

Continuation du voyage. Méthode des Chinois pour arroser leurs champs. Tombeaux. Changement dans l'aspect du pays. Débarquement de l'Ambassade à la ville de Naung-foo, et trajet par terre. Particularités du voyage. Arrivée à la ville de Naung-chin-oa. Sa description abrégée. L'Ambassadeur se rembarque sur une autre rivière. 106

CHAPITRE XXIII.

L'Ambassadeur se rembarque sur de nouvelles jonques. Continuation et particularités du voyage. Pagode d'un genre nouveau. Rencontre de tombeaux. Trains de bois. L'Ambassade passe sur des jonques plus larges. Montagnes curieuses, leur description. Singulière illumination. 118

CHAPITRE XXIV.

Continuation du voyage. Description d'une montagne singulière. Particularités de la rivière. Arrivée à la ville de Tuyn-yan yean. Rencontre d'un grand nombre de villes et de villages. Mouillage devant la ville de Tsyn-tian. Arrivée à Canton. Formalités observées dans cette circonstance, etc. 128

CHAPITRE XXV.

Description abrégée de Canton. Départ de l'Ambassade pour Wampow et Macao. Quelques détails sur ces deux villes. Par-

ticularités relatives au séjour de l'Ambassade à Macao. Retour en Angleterre. 142

CHAPITRE DE SUPPLÉMENT.

Récit abrégé du voyage du Capitaine Mackintosh depuis Hoang-tchew jusqu'à Chusan, etc. etc. Différens usages des Chinois, etc. Mêlanges, etc. 162

Journal de l'Escadre pendant l'absence de l'Ambassadeur. 177

Vocabulaire des mots chinois. 224

Fin de la Table des Chapitres du Tome II.

RELATION

RELATION

DE L'AMBASSADE

DU LORD MACARTNEY

A LA CHINE,

Pendant les années 1792, 1793 et 1794.

CHAPITRE XV.

Départ de la ville de Jéhol. Description de deux rochers situés dans son voisinage. Particularités du voyage. Arrivée à Pékin. Divers arrangemens. On se prépare à envoyer le reste des présens à l'Empereur. Maladie parmi nos soldats. L'Ambassadeur attend sa majesté Impériale. Description abrégée de son palais. Nouveaux arrangemens relatifs aux tables de l'Ambassade. Présens destinés pour l'Empereur et le grand Choulaa. L'Empereur se rend

à Yeumen-manyeumen pour les voir. Description de sa personne et de son habillement. Présens reçus de la cour pour leurs majestés Britanniques. Circonstances relatives à ceux qui avoient été envoyés à l'Empereur. Le bruit court que l'Ambassade va partir de Pékin.

SEPTEMBRE, Mardi 20.

IL nous fut notifié, dans la matinée, l'ordre de quitter *Jéhol* le lendemain, pour nous rendre à Pékin, où l'on mettroit la dernière main aux négociations.

On fit partir le soir tout le gros bagage. A 9 heures, il se déclara un violent orage accompagné de tonnerre, d'éclairs et de pluie, qui dura sans interruption jusqu'à 4 heures du matin.

(Mercredi 21.) Le même matin à 8 heures, l'ambassade partit de la ville de *Jéhol*, après une espèce de captivité de 14 jours; car nous n'y avions jamais joui de la liberté dont nous nous étions flattés quelques jours après notre arrivée.

Nous passâmes à 9 heures devant la pagode de l'empereur, où nous rencontrâmes un am-

bassadeur du roi de la Cochin-chine qui se rafraîchissoit, ainsi que sa suite. Cette ambassade a lieu tous les ans pour porter le tribut du prince à l'empereur de la Chine.

L'embarras et la confusion que nous éprouvâmes lors de notre entrée à *Jéhol*, m'empêchèrent de décrire deux rochers que je range au nombre des choses les plus extraordinaires que j'aie jamais vues ou lues. Je vais en donner une description particulière, maintenant qu'il est en mon pouvoir de le faire.

Le premier est un pilier ou colonne énorme d'un roc solide, que l'on aperçoit du palais que l'ambassade occupoit à *Jéhol*, c'est-à-dire, suivant moi, à la distance d'environ 4 milles. Il est situé sur la pointe d'une haute montagne, d'où il s'élève irrégulièrement à la hauteur de cent pieds. Sa base n'est pas considérable, mais il s'élargit à mesure qu'il s'élève. Des sources de la plus belle eau jaillissent de ses flancs rebombés.

La partie supérieure, formant une espèce de plateau, paroît être couverte d'arbustes et de gazons; mais comme elle est inaccessible, je ne pus pas reconnoître la nature des plantes qui y croissent. Quand de la vallée placée au-dessous de ce rocher, le voyageur considère son élévation sur cette montagne où l'a jettée

peut-être quelque convulsion des élémens, il ne peut s'empêcher de laisser retomber ses yeux d'étonnement et de frayeur. Les Chinois le comptent, avec raison, au nombre des premières curiosités naturelles de leur pays, et le nomment *Pansuiashaung*.

L'autre rocher, ou plutôt l'autre espèce de *gangue*, est un monument non moins extraordinaire. Il est situé sur le sommet d'une très-grande montagne aride. Les rochers dont cette gangue est composée, ont la forme de piliers, et paroissent, en général, être d'un roc solide, quoiqu'ils soient séparés aujourd'hui les uns des autres par un intervalle de plusieurs pieds. Leur hauteur mesurée est de près de 200 pieds.

Vis-à-vis la montagne qui leur sert de base, en est une autre d'une forme semblable, mais dont la pente descend plus doucement vers une vallée charmante située dans l'entre-deux, et arrosée par une petite rivière abondante en excellentes truites.

Nous arrivâmes dans le courant de l'après-dîner au palais impérial de *Callachottueng*, où nous eûmes le malheur de perdre Jérémie Reid, attaché au corps royal de l'artillerie, qui mourut de la dyssenterie dont il étoit atta-

qué depuis peu de jours. Plusieurs de nos soldats étoient atteints de la même maladie.

(JUIN, 22.) A une heure du matin, le corps du soldat mort fut transporté au plus prochain village pour y recevoir la sépulture à notre passage. Cette précaution nous fut suggérée par notre mandarin, dans la crainte que l'empereur, instruit de cette mort, ne prît l'alarme au sujet de la contagion.

L'ambassade se remit en route à 6 heures, et à notre arrivée au petit village de *Quang-chim*, où nous nous arrêtâmes pour déjeûner, le corps de notre malheureux camarade fut enterré avec les honneurs militaires.

Le mandarin *Van-tadge-in* reçut la nouvelle, dans le cours de la matinée, que l'empereur avoit quitté *Jéhol* pour retourner à Pékin. Il invita, en conséquence, l'ambassadeur à faire la plus grande diligence, afin que les palais sur la route fussent en état de recevoir l'empereur et sa suite.

D'après cette réquisition à laquelle nous ne nous attendions pas, nous arrivâmes très-fatigués à la ville de *Waungchayeng*, voisine de la grande muraille, que je m'empressai de visiter pour la seconde et dernière fois. J'en revins avec les mêmes impressions que la

première, mais sans aucune nouvelle découverte.

(Lundi 23.) Nous repartîmes de très-grand matin, par un tems froid et même piquant. Nous vînmes déjeûner à un endroit nommé *Caungchumfau*, à la sortie duquel nous rencontrâmes un nombre prodigieux de chariots portant les bagages de l'empereur. Il étoit 3 heures lorsque nous arrivâmes à *Cubacouoo*, marqué pour notre station du jour.

(Mardi 24.) Nous continuâmes notre voyage à 4 heures du matin, à l'aide d'un très-beau clair de lune. Nous prîmes notre premier repas à la ville de *Chanchin*, le second à *Meculang*, et le dernier à *Wiazow*.

(Mercredi 25.) On nous avoit préparé à déjeûner dans une grange d'un petit village. *Nanslishée*, aux environs duquel je fus très-surpris de trouver plusieurs champs de turneps d'une excellente qualité, fut le terme de notre course de la journée.

(Jeudi 26.) Notre retour de la Tartarie s'acheva avec celle-ci. Comme la route étoit la même que celle que nous suivîmes en allant à

Jéhol, et qu'elle ne nous offrit rien de nouveau qui méritât attention, j'ai abrégé mon journal, et je me suis contenté, en général, de rapporter les noms des endroits où nous nous sommes arrêtés, soit pour prendre nos repas, soit pour coucher. Après notre déjeûner à *Chingcho*, qui fut moins abondant que le premier que nous y fîmes, nous arrivâmes de bonne heure dans l'après-dîner au palais de l'ambassadeur d'Angleterre à Pékin.

(Vendredi 27.) Son excellence employa une grande partie de la matinée à examiner les divers arrangemens qu'on avoit faits dans le palais pendant son absence, arrangemens qui méritèrent son entière approbation. Les effets des principaux membres de l'ambassade furent portés dans leurs appartemens, et bientôt l'ordre s'établit dans toutes les parties du palais.

On avoit tendu dans la pièce principale des appartemens de l'ambassadeur, le dais apporté d'Angleterre. Le ciel et les rideaux étoient d'un velours cramoisi satiné à fleurs, avec des broderies et des franges en or. Dans le fond paroissoient les armes de la grande Bretagne richement brodées. Le plancher étoit couvert d'un superbe tapis sur lequel étoient placés

cinq fauteuils de la même étoffe que le dais, et avec des franges d'or. Le fauteuil du milieu, élevé sur une estrade d'où il dominoit les autres, et dont la montée étoit formée de deux degrés, répondoit exactement, par sa position, aux armoiries. Ce dais, avec ses accessoires, avoit été fait avec le plus grand goût en Angleterre, et dans la place qu'il occupoit, il produisoit un très-bel effet, et parfaitement analogue à la circonstance.

A l'autre extrémité de la pièce, en face du dais, on avoit suspendu les portraits en pied de leurs majestés Britanniques. Ainsi on peut dire que la décoration de l'appartement comportoit tout ce que pouvoit exiger la dignité extérieure de l'ambassade.

Les dispositions relatives à l'éclat de l'ambassade, et à la commodité des personnes de sa suite, étant terminées, il ne restoit plus qu'à régler l'entretien des tables; mais comme il y avoit eu déjà un travail provisoire à ce sujet, on crut qu'il étoit plus à propos d'attendre l'arrivée de l'empereur pour en faire un définitif.

Le capitaine Mackintosh, sur la tournure favorable qu'il voyoit prendre aux affaires de l'ambassade, à la réussite de laquelle ses supérieurs, c'est à-dire, la compagnie des Indes, étoient si fort

intéressés, se décida à partir le lundi suivant pour rejoindre son navire l'Indostan, mouillé à Chusan, et de-là se rendre avec lui à Canton, à l'effet de le charger pour l'Angleterre.

(Samedi 28) Le retour de l'empereur à son palais impérial à Pékin, eut lieu dans la journée. Son arrivée fut annoncée par une grande décharge d'artillerie.

Le lord Macartney regardant comme une chose certaine, d'après ses négociations avec la cour de Pékin, que nous passerions l'hiver dans cette capitale pour achever les traités commencés, nous employâmes cette journée à écrire en Angleterre par le capitaine Mackintosh.

(Dimanche 29.) Son excellence reçut la visite de plusieurs mandarins. Quelques-uns des présens destinés pour l'empereur furent mis en état de lui être offerts. Ils consistoient en draps superfins et autres des manufactures anglaises.

(Lundi 30.) La dyssenterie faisant des progrès parmi nos soldats, on crut nécessaire de former un hôpital pour leur prompte guérison, et afin de séparer les malades des personnes en santé et capables de travail. On chargea en

conséquence le docteur Gillan et le docteur Scott d'examiner une rangée de bâtimens situés derrière les appartemens de l'ambassadeur, ainsi qu'un terrein ouvert au-delà. Sur leur rapport, il fut décidé qu'on y établiroit un hôpital, ce qu'on fit aussitôt ; car de 50 hommes qui composoient la garde de l'ambassadeur, il y en avoit 18 dont la maladie exigeoit tout l'art et les soins des médecins.

(OCTOBRE, Mardi 1.) Un mandarin vint demander au nom de l'empereur que les pièces d'artillerie qui lui étoient destinées en présens, lui fussent envoyées sur-le-champ au palais d'Yeumen-manyeumen, afin qu'on y en fît l'essai. Les Chinois se croyoient trop habiles dans l'art du canonnier, pour avoir recours aux nôtres : aussi ne les employoient-ils jamais, quoique nous nous en fussions flattés, par le désir de leur montrer notre supériorité.

On expédia donc les pièces d'ordonnance, avec les ouvriers nécessaires pour les arranger et les monter sur leurs affûts ; mais les Chinois ne permirent pas à ceux-ci de remplir cette partie de leur mission, et ils revinrent le soir à Pékin, sans qu'on les eût engagés à retourner pour achever leur ouvrage, et expliquer la

manière de se servir des pièces de nouvelle invention, ou en faire l'essai sous leurs yeux.

(Mercredi 2.) L'ambassadeur reçut une invitation formelle de se rendre le lendemain à la cour de l'empereur. Il ne douta plus que les préliminaires qui devoient amener la conclusion du traité si désiré, et dont on se promettoit les plus grands avantages pour le commerce de la Grande-Bretagne, ne fussent enfin arrêtés par les ministres des deux cours contractantes.

Les malades furent transportés dans la partie du palais dont on avoit fait un hôpital.

On ouvrit une nouvelle caisse de présens pour en faire l'examen avant de les envoyer à sa majesté impériale.

(Jeudi 3.) L'ambassadeur, en conformité de l'invitation qu'il avoit reçue la veille, se rendit sans le moindre cérémonial au palais de l'empereur, où il fut question du traité entre son excellence et les ministres d'état; et s'il faut en croire le bruit qui courut parmi nous, je ne sais trop sur quel fondement, les demandes de l'ambassadeur furent renvoyées par-devant le conseil impérial. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'audience dura deux heures, que le

résultat en fut tenu secret, et que rien n'indiquoit qu'il nous fût défavorable.

Comme j'accompagnois l'ambassadeur dans cette occasion, je vais faire part au public du peu de connoissances que j'ai pu acquérir du palais impérial.

Ce palais est situé dans le centre de la ville, et entouré d'un mur d'environ 20 pieds de haut, peint en rouge, avec un toit saillant couvert en tuiles vertes vernissées. On dit qu'il embrasse une circonférence d'environ 7 mille anglais, et que tout autour règne une promenade sablée. Il renferme un nombre considérable de jardins qui contiennent, à ce que l'on m'a assuré, toutes les beautés artificielles dont sont décorés les jardins chinois. L'entrée par laquelle nous pénétrâmes dans le palais, est une voûte en pierres solides, qui supporte un bâtiment de deux étages. On arrive dans une cour spacieuse, ayant en perspective une rangée de bâtimens, chacun de 3 étages, avec un balcon ou galerie saillante, dont la rampe, les jalousies et les piliers sont dorés. Le toit est couvert en tuiles jaunes vernissées, et le corps de l'édifice peint de différentes couleurs. Cette cour est la seule que j'aie eu occasion de voir; c'est un beau monument d'architecture chinoise. Une garde nombreuse, commandée et

surveillée de près par un certain nombre de mandarins, en défend l'entrée jour et nuit.

Je ne puis rien dire de la magnificence des appartemens, soit publics, soit particuliers, que le palais renferme, ni des jardins destinés à l'agrément ou à l'utilité, n'ayant pas pénétré dans l'intérieur. On m'a assuré seulement que par-tout l'art et la richesse y répondoient à la grandeur extérieure. Quant à moi, je n'ai rien vu qui confirmât les récits merveilleux que j'avois lus ou entendu faire de ce palais de l'empereur. J'avouerai cependant que les bâtimens offrent quelque chose d'imposant, quand on les compare avec ceux de la ville qui les environnent.

(Vendredi 4.) On conçoit facilement que les personnes qui ne formoient que la suite de l'ambassade, n'étoient pas initiées dans le secret des négociations. Elles ne pouvaient donc juger de leurs progrès que par les arrangemens qu'elles voyoient prendre relativement à notre établissement. Quoi qu'il en fût, nous ne vîmes pas sans une satisfaction particulière les ordres émanés de l'ambassadeur dans la journée pour la distribution de nos tables. Ils sembloient annoncer une continuation d'espoir de la part de son excellence, au sujet de la pro-

longation de notre séjour à Pékin, et en même-tems une intention bien positive, de la part de la cour de Pékin, de nous donner tout le tems nécessaire pour l'heureux achèvement de notre traité.

Les tables furent distribuées dans l'ordre suivant:

La table de l'ambassadeur, avec deux couverts pour les membres principaux de l'ambassade qu'il inviteroit tour-à-tour à dîner avec lui.

La table de sir George Staunton, à laquelle devoient être admis M. Maxwell, l'un des secrétaires, le docteur Gillan, le capitaine Mackintosh, pendant son séjour à Pékin, M. Barrow et M. Staunton fils.

Venoit ensuite celle du lieutenant-colonel Benson, partagée par les lieutenans Parish et Crewe, le docteur Scott, MM. Hickey, Baring, Winder, Alexandre et le docteur Dinwiddie.

Ce règlement fut mis à exécution dès ce même jour; mais on crut devoir continuer de faire usage des mets du pays, jusqu'à ce que la cuisine qu'on préparoit dans le palais, permît d'y associer ceux d'Angleterre.

En conséquence des arrangemens ci-dessus, on transporta les caisses d'argenterie dans les

appartemens de l'ambassadeur, afin de la répartir entre les différentes tables.

Celle destinée pour l'empereur fut envoyée au palais impérial par des porteurs chinois.

(Samedi 5.) A l'ouverture qui se fit dans l'appartement de sir George Staunton, d'une grande quantité de caisses contenant divers objets de métal plaqué, de clincailleries et de coutellerie, il s'en trouva un nombre considérable d'endommagé. Il y avoit aussi parmi, plusieurs lampes d'*Argand*, avec beaucoup de montres, de bijoux, etc. etc. On forma de la totalité deux parts, dont l'une pour l'empereur, et l'autre pour le grand *Choulaa*.

Les charpentiers, avec plusieurs aides, eurent ordre de se rendre à *Yeumen-manyeumen*, pour monter les voitures, et mettre en état le modèle du Royal-souverain, vaisseau de guerre anglais du premier rang.

L'empereur vint en personne à ce palais, et après avoir examiné les présens, il fit distribuer à chaque ouvrier huit lingots d'argent.

La première fois que je vis l'empereur, il étoit assis dans son palanquin, et je ne pus donner qu'une esquisse de sa personne. Je vais le peindre plus en grand, d'après le rapport des six ouvriers employés à arranger les

présens, lorsque sa majesté vint pour les voir ; et qui furent les objets de sa libéralité.

L'empereur a environ 5 pieds 10 pouces de haut. Sa taille est plutôt fluette qu'élégante. Il a le teint assez beau, et la physionomie ouverte, quoique son regard soit sombre. Son nez est presqu'aquilin, et tous ses traits présentent une régularité qui n'indique en rien son grand âge. A des graces naturelles, il joint une affabilité qui, sans altérer en lui la dignité de prince, lui donne tous les dehors d'un particulier aimable.

Son habillement consistoit en une robe flottante de soie jaune, et un bonnet de velours noir surmonté d'une houppe rouge, et orné d'une plume de paon, qui est la marque de distinction des mandarins de la première classe. Il portoit des brodequins de soie brodés en or, et une écharpe blene de la même qualité autour des reins.

Quant à l'impression que firent les présens sur sa majesté impériale, nous l'ignorâmes, ne l'ayant jamais communiquée, du moins aux mandarins qui auroient pu nous en instruire. Nous sumes seulement qu'on avoit eu la simplicité de refuser les deux chambres obscures, comme plus propres à amuser des enfans, qu'à occuper des hommes éclairés.

Un très-grand nombre de ballots contenant diverses espèces de drap de tout aunage des manufactures anglaises, ainsi qu'une quantité considérable de camelots, deux orgues, et le reste des présens qui n'étoient pas endommagés, furent enlevés du palais par les chinois commis à cet effet. M. Plumb, l'interprête, en accompagna une partie pour expliquer leur nature et la manière de s'en servir ; il donna sur le reste des instructions aux mandarins avant leur départ.

Comme nous ne doutions plus que l'ambassade résideroit quelque tems à Pékin, on déballa les superbes selles qui avoient été apportées pour son excellence et sir George Staunton, et on s'empressa de les mettre en état de servir, ainsi que leur bel équipage.

On reçut de la part de l'empereur une très-grande quantité de présens pour leurs majestés Britanniques. Ils étoient accompagnés d'autres pour l'ambassadeur et sa suite, à qui on les distribua comme ci-devant.

(Dimanche 6.) A midi, son excellence, avec deux gentilshommes d'ambassade et un seul domestique, alla faire sa cour à l'empereur ; mais à peine fut-il arrivé au palais, qu'il lui prit une foiblesse qui alarma beaucoup les

personnes de sa suite. On s'empressa de le rapporter à la résidence, où il continua d'être très-mal tout le reste de la journée. L'audience qu'il se proposoit de demander, ne put donc pas avoir lieu.

Les domestiques furent appelés l'après-dîner dans l'appartement de sir George Stauton, et les soldats dans celui du lieutenant-colonel Benson. Ils reçurent chacun, comme un présent de sa majesté impériale, quatre pièces d'étoffes de soie, quatre idem de *dongarée*, espèce de gros nankin, et un lingot d'argent d'une forme quarrée, pesant 16 onces.

Les ouvriers eurent ordre de revenir d'*Yeumen-manyeumen*, où leur présence n'étoit plus nécessaire, tous les instrumens d'optique, de mathématique, etc. en ayant été transférés au palais impérial. J'observerai que dans l'essai que les mandarins voulurent faire de ces instrumens, plusieurs ne produisirent pas l'effet qu'on en avoit annoncé ; d'autres ne firent sur les philosophes chinois aucune des sensations que le docteur Dinwiddie et M. Barrow en attendoient, ce qu'ils ne manquèrent pas d'attribuer à l'ignorance et au mauvais goût répandus, suivant eux, en Chine.

Le bruit circula dans le palais que l'ambas-

sadeur devoit quitter Pékin au commencement de la semaine. Il étoit si contraire à notre attente, qu'il ne rencontra pas d'abord la confiance qu'il obtint bientôt après.

CHAPITRE XVI.

Ordres donnés aux personnes attachées à l'Ambassade pour se préparer à partir immédiatement de Pékin. L'Empereur refuse d'accorder aucun délai. Embarras causé par ce départ inattendu et subit. L'Ambassade quitte Pékin. Son retour à Tongtchew. Ordres relatifs aux jonques qui doivent transporter l'Ambassade à Canton. Difficulté concernant les bagages. Les jonques entrent dans un canal. Sa description. Particularités du voyage. Aspect et culture du pays. Poste chinoise. Passage à travers plusieurs grandes villes. Leur description abrégée.

OCTOBRE, Lundi 7.

LES charpentiers furent employés à renforcer les caisses qui contenoient les présens de l'empereur de la Chine à leurs majestés Britanniques.

Le bruit de la veille fut confirmé dans l'après-dîner par un ordre de l'ambassadeur, qui nous

enjoignait de nous préparer à partir de Pékin le mercredi suivant. On peut juger de notre surprise à cette nouvelle inattendue. La mortification qu'elle nous causa lui fut pour le moins égale ; car tous nos plans de bonheur et de repos, toutes les dispositions que nous avions faites en conséquence, et qui nous avoient coûté tant de peines, se trouvoient renversés dans un instant. Aux fatigues renaissantes de notre long pélerinage, alloient se joindre l'humiliation qui accompagne toujours la soumission à un ordre tyrannique, et le découragement qui suit la douce espérance trompée. Mais les complaintes de l'intérêt personnel firent bientôt place à des regrets plus vifs. Nous ne sentîmes plus que le tort fait à notre pays, dans la rupture d'une négociation entreprise et suivie avec des travaux, une constance et des dangers infinis, qui avoit en outre coûté des sommes énormes, et à la réussite de laquelle l'Angleterre attachoit la plus grande importance, dans la vue de l'aggrandissement de son commerce. Mais le coup étoit porté, et le mal sans remède. Il ne s'agissoit plus maintenant que de tâcher de faire différer notre départ, afin de nous donner le tems de nous préparer à quitter Pékin d'une manière convenable, et que l'ambassadeur

n'eût pas l'air d'être chassé de la capitale d'un empire où il avoit représenté le souverain de la Grande-Bretagne.

D'après ces considérations qui, l'on ne peut en disconvenir, étoient très-fortes, notre mandarin fut chargé de représenter au premier ministre qu'il nous étoit impossible de partir au terme fixé, que son espace trop circonscrit ne permettoit pas d'emballer les effets de l'ambassadeur et de sa suite, de manière à les faire voyager sans risques ; qu'enfin ce terme étoit non-seulement inconvenable, mais encore offensant pour l'ambassade. Le mandarin s'empressa d'exécuter sa commission, et il revint avec la permission du grand *Choulaa* de différer notre départ jusqu'au vendredi, délai que ce ministre trouvoit suffisant pour nos préparatifs.

(Mardi 8.) Notre satisfaction fut de courte durée. Le même mandarin nous apporta dans la matinée un contre-ordre de l'empereur même, qui révoquoit la permission de la veille, et enjoignoit expressément à l'ambassadeur et à toute sa suite, de quitter Pékin le jour suivant. Cette nouvelle contrariété nous rejeta dans un état d'abattement et de confusion que je n'entreprendrai pas de décrire.

Les Chinois qui fréquentoient notre palais, nous rapportèrent que l'empereur considérant la négociation comme terminée entre les deux cours, avoit témoigné sa surprise de ce que l'ambassadeur anglais, au lieu de se hâter de retourner dans son pays, cherchoit à faire un séjour inutile à Pékin ; que sa majesté impériale étoit alarmée du nombre de nos malades, et craignoit que la contagion ne se mît parmi ses sujets ; qu'enfin, lorsque les mortiers furent essayés en sa présence, elle admira l'invention de ces instrumens de mort, mais qu'elle ne put cacher l'espèce d'inquiétude et surtout l'éloignement qu'ils lui inspiroient pour une nation qui en faisoit usage ; nation dont il lui étoit bien difficile de concilier les grands progrès dans l'art de la destruction, avec cet esprit d'humanité qu'elle disoit être le principe fondamental de sa religion.

On nous fit beaucoup d'autres rapports de cette nature ; mais la raison alléguée par le gouvernement Chinois, pour presser ainsi le départ de l'ambassadeur, portoit sur les approches de l'hiver, qui, en faisant geler les rivières, rendroit le voyage à Canton, à travers les provinces du nord, sinon impossible, du moins difficile et long.

Quelle que fût la politique qui dirigea dans

cette circonstance le gouvernement Chinois, soit qu'il craignît que les propositions de la Grande-Bretagne ne blessassent les intérêts de ses sujets, ou qu'il eût à se plaindre de l'ambassade en elle-même, il est certain que la manière dont il fit partir l'ambassadeur de Pékin, étoit à-la-fois désagréable et mortifiante à l'excès. Dans la supposition même que ce gouvernement eût pour principe de n'admettre d'ambassadeurs étrangers que dans de certaines occasions, et de les renvoyer aussitôt leur mission remplie, il ne pouvoit pas en faire l'application au lord Macartney; car sa négociation ne paroissoit nullement avancée. Fût-il entré d'ailleurs dans tous les arrangemens qui concernoient notre établissement domestique, s'il ne s'étoit pas cru assuré de passer l'hiver à Pékin ? Il devoit donc être fondé à penser que son séjour seroit non-seulement toléré, mais même agréé par l'empereur, et qu'il existoit dans son conseil une disposition favorable au traité qui avoit pour objet d'étendre le commerce entre les deux nations.

La défiance du gouvernement Chinois n'avoit pu tenir contre la tentation de recevoir une ambassade de la part de la Grande-Bretagne. La puissance de l'Angleterre, ses possessions dans l'Inde, la manière dont elle les y a

acquises, l'état politique de l'Europe enfin, ne sont point des sujets étrangers à la cour de Pékin. Elle n'a pas oublié non plus l'établissement formé par les anglais à l'isle de Chusan, ni comment il fut détruit. L'empereur avoit non-seulement manifesté sa considération pour l'ambassade Britannique, par tous les honneurs et les marques d'attentions qu'elle avoit reçus en traversant ses états, mais il avoit encore laissé entrevoir une très-grande impatience de la posséder, en l'invitant à se rendre dans le lieu de sa résidence en Tartarie, lorsqu'il devoit lui-même retourner bientôt à Pékin. En un mot, il n'y avoit point de raison, du moins apparente, pour que l'ambassadeur une fois reconnu, il ne lui fût pas permis de poursuivre l'objet de sa mission. Quand on continueroit même de supposer que quelque changement survenu dans les dispositions de l'empereur, soit par un motif d'intérêt national, soit par des indiscrétions de la part de l'ambassade, fut la cause de ce renvoi subit, les plus simples règles de l'étiquette et de la bienséance, ainsi que les premiers principes de la justice et de l'humanité ne permettoient pas de congédier sans la moindre formalité, un ambassadeur de l'importance du lord Macartney, ni de lui ordonner

non-seulement de partir sans lui laisser le tems nécessaire pour les préparatifs les plus indispensables de son voyage, mais même de refuser un délai de deux jours à ses pressantes sollicitations. En trois mots voici notre histoire : nous entrâmes à Pékin comme des mendians, nous y séjournâmes comme des prisonniers, et nous en sortîmes comme des voleurs.

Un matelot nommé *Newman*, qui, avec trois de ses camarades, avoit été pris à bord du Lion pour remplacer quelques-uns de nos soldats morts, fut enlevé dans la journée par la dyssenterie. On l'enterra la nuit, afin d'éviter la publicité.

Le lord Macartney envoya sa voiture en présent au grand *Choulaa*, qui la refusa. Elle fut redemandée en conséquence pour l'emballer ; mais point de réponse. Le tems étoit si court pour nos préparatifs, et nous avions tant de choses à faire, que nous ne pûmes nous informer ni de ce qu'étoit devenue la voiture, ni de ce qui avoit occasionné le refus désobligeant du premier ministre.

Il seroit difficile d'exprimer les embarras et les fatigues que nous éprouvâmes cette journée ; et si les soldats n'eussent pas été appelés pour aider à faire les paquets, nous aurions

été obligés de laisser la plus grande partie de nos bagages derrière nous, et il est probable qu'ils seroient devenus la proie des Chinois.

Les portraits de leurs majestés furent descendus ; mais comme les caisses dans lesquelles ils avoient été portés d'Angleterre, avoient servi à faire des cloisons dans les appartemens, quelques planches clouées à la hâte, formèrent tout leur abri. Quant au dais, il ne fut pas décloué du mur, mais arraché. Sa caisse avoit partagé le sort de celles des portraits, et le tems nous manquant pour lui en faire une nouvelle, on le donna à quelques-uns des domestiques du lord Macartney. On fit présent aussi des fauteuils à différens mandarins. C'étoit à qui partageroit nos dépouilles parmi les Chinois. Ils réussirent à nous voler une très-grande quantité de vin, et dans le désordre et la confusion où nous nous trouvions, il nous étoit impossible de prévenir leurs coups de mains. Nous parvînmes enfin, après beaucoup de travail et de peine, à emballer tant bien que mal, les effets de l'ambassade et les nôtres.

(Mercredi 9.) Chacun fut occupé de très-grand matin à rassembler ses paquets. Les porteurs et les voitures chargés, toute l'ambassade se

mit en route. Le matelot Newman fut enterré sur le chemin de Tong-tchew, et nous arrivâmes le soir dans cette ville, où nous éprouvâmes un grand changement dans l'article de nos logemens. On nous plaça tout simplement sous des angards couverts de grosses nattes.

(Jeudi 10.) A notre arrivée sur le bord de la rivière, nous trouvâmes des jonques prêtes à nous recevoir. Nous y fûmes répartis dans l'ordre suivant :

N°. 1. L'ambassadeur.
2. Sir George Staunton et son fils.
3. Le capitaine Mackintosh, M. Maxwell, M. Barrow et le docteur Gillan.
4. Le lieutenant-colonel Benson, avec les lieutenans Parish et Crew.
5. MM. Winder, Barring, Huttner et Plumb.
6. Les docteurs Dinwiddie et Scott, et MM. Hicquey et Alexandre.
7. Les musiciens et les méchaniciens.

Le mandarin *Van-tadge-in* et sa suite s'embarquèrent dans des jonques séparées.

Lorsque cette répartition fut faite, son excellence l'ambassadeur et sir George Staunton

se rendirent à bord de leurs jonques. Rien dans la nature entière ne peut être comparé à la scène de confusion et de désordre qui accompagna notre embarquement. D'un côté, personne ne reconnoissoit la jonque à laquelle il appartenoit ; de l'autre, les bagages, faute d'un nombre suffisant de *coolis* pour les charger à bord des bâtimens, restoient éténdus sur le rivage, où ils n'avoient eu pour abri, la nuit, que de mauvaises nattes. En un mot, toutes ces attentions qu'on avoit témoignées à l'ambassadeur lors de son premier passage dans cette ville, avoient entièrement disparues.

Il a déjà été question de la conduite singulière du grand *Choulaa* au sujet de cette voiture qu'il refusa d'accepter du lord Macartney, et ensuite de renvoyer. A notre arrivée à Tong-tchew, nous découvrîmes qu'elle nous avoit précédés, et tout habitués que nous étions aux grandes surprises, nous ne pûmes nous empêcher d'en ressentir une très-vive en apercevant cette voiture placée vis-à-vis de la maison assignée pour le logement de l'ambassade. Elle étoit entourée d'une foule de chinois, et beaucoup de ses ornemens avoient été effacés. Nous la fîmes conduire sur le rivage, où elle passa la nuit sous un appentis fait à la hâte. Elle fut jetée le lendemain au fond de

cale d'une jonque, d'où, après avoir parcouru différens ports de la Chine, on la tira pour l'envoyer figurer à Madras.

Notre embarquement fut achevé sur les 4 heures du soir, et l'on nous servit à dîner. Fatigués plus que jamais nous ne l'avions été depuis notre arrivée en Chine, nous ne tardâmes pas à nous livrer au repos.

(Vendredi 11.) Les jonques levèrent l'ancre de très-bonne heure, et toute la flotte mit à la voile. Comme j'ai déjà décrit, le mieux et le plus au long qu'il m'a été possible, le pays que traverse la rivière, j'attendrai, pour reprendre mes observations solitaires, que nous ayons passé d'une eau naturelle dans une artificielle. Je ferai remarquer seulement que quoique notre flotte attirât les regards des habitans qui vivoient près des bords de la rivière, nous n'en reçûmes ni les honneurs, ni les attentions dont ils nous comblèrent à notre premier voyage.

(Mercredi 16.) Nous entrâmes le matin dans un très-beau canal qui communique avec la rivière près de *Tyensing*. C'est un ouvrage qui a du exiger de grands travaux, et coûter beaucoup d'argent. Il est revêtu dans toute sa lon-

gueur de maçonnerie des deux côtés. On a établi de distance en distance, des écluses pour imprimer un courant à l'eau. Ces écluses ont la forme de demi-lune ; l'eau concentrée par elles dans le milieu du canal, éprouve une chûte d'environ 3 pieds. Les jonques, à leur passage à travers ces écluses, acquièrent une vîtesse qu'elles conservent pendant un tems considérable. Afin de les empêcher de frapper contre les murs des écluses, ce qu'il n'est souvent pas possible de prévenir par l'agitation de l'eau, des hommes postés jour et nuit de chaque côté des écluses, présentent de larges bourrelets de cuir, qui effectivement rompent le coup que les jonques éprouveroient sans cette précaution.

Nous passâmes à travers au moins trente de ces écluses dans la journée, sans remarquer aucune différence dans leur construction ni leurs effets.

De chaque côté du canal, le pays, aussi loin que la vue pouvoit s'étendre, est parfaitement uni et très-fertile. Plusieurs villages et leur nombreuse population varioient la scène. A mesure que nous passions devant eux, les soldats du cantonnement se présentoient dans leurs habits militaires, et saluoient la flotte de trois décharges.

(Jeudi 17.) Nous traversâmes plusieurs villes et villages, et par-tout l'ambassadeur et les mandarins furent accueillis avec les honneurs militaires.

J'observerai ici que la flotte portoit un mandarin de la seconde classe, nommé *Chootad-zin*, qui devoit voyager avec nous jusqu'à *Hoang-tchew*, dont il venoit d'être nommé vice-roi de la province. *Van-tadge-in*, quoique mandarin de la première classe, lui étoit inférieur en autorité, le titre de vice-roi ayant la prééminence sur celui de mandarin.

Je remarquai un nombre considérable de champs de riz, avec des canaux d'arrosement en pierre, d'un travail parfait, et très-bien distribués pour conduire les eaux dans toutes les parties des plantations.

Les provisions que l'on nous fournissoit depuis quelques jours, étoient non-seulement insuffisantes, mais encore mal préparées et froides, de sorte que nous étions obligés de les faire réchauffer, ou plutôt de les manger comme nous pouvions. M. Plumb, le porteur ordinaire de nos plaintes, et qui s'empressoit ordinairement d'y faire faire droit, fut encore chargé de représenter notre mécontentement général au sujet de la quantité et de la qualité de nos provisions journalières.

Vendredi

(Vendredi 18.) Le pays, toujours uni et fertile de chaque côté du canal, étoit entrecoupé, cependant, de plusieurs jardins, où l'on voyoit des plantations de l'arbrisseau qui porte ce que l'on appelle le *thé impérial* et *poudre à canon*. Sa tige et ses feuilles sont de la grandeur du groseiller. Le thé impérial est le produit de ses premières fleurs; celles qui succèdent forment le thé poudre à canon.

Nous continuâmes de traverser une grande quantité d'écluses, et d'exciter la curiosité des habitans, qui accouroient en foule des villes et villages voisins, pour contempler le rare spectacle d'une ambassade européenne.

(Samedi 19.) Des villes et des villages se montroient alternativement de chaque côté du canal avec leur prodigieuse population; mais les unes et les autres n'offroient rien qui pût justifier une nouvelle description.

Les représentations que nous avions chargé M. Plumb de faire au sujet de nos provisions, eurent un heureux succès. Nous reçûmes force mouton et bœuf, avec de la volaille, du gibier, du pain, du thé, du sucre, du riz, des légumes de toute espèce, du sel, de l'huile, de la chandelle, du charbon et du bois. A ces amples provisions, et aux moyens de les pré-

parer, on avoit eu l'attention d'ajouter de très-beaux fruits et des liqueurs du pays.

Il étoit bien naturel, sans doute, d'après ce qui nous arrivoit, que chacun de nous se livrât à des conjectures, et cherchât à connoître la cause de ces évènemens contradictoires. Nous prîmes en conséquence divers renseignemens qui nous trouvoient plus ou moins crédules, suivant qu'ils nous paroissoient plus ou moins vraisemblables.

Beaucoup de nous, par exemple, étoient assez portés à croire ce que nous dirent quelques chinois, qu'un mandarin tartare étoit parvenu à prévenir l'empereur contre les anglais, qu'il lui représenta comme un peuple barbare, inhumain, et dépourvu de toutes ces qualités aimables et douces qu'il prétendoit posséder. De-là, la conclusion que c'étoit d'après les insinuations perfides de cet homme, que l'empereur avoit pris le parti de renvoyer, j'adoucis l'expression, de renvoyer, dis-je, l'ambassade si brusquement et avec si peu d'égards. Les mêmes chinois ajoutèrent que *Vantadge-in*, notre fidèle conducteur, dans un mémoire adressé depuis à l'empereur, avoit représenté notre conduite et notre caractère sous un point de vue si différent, que sa majesté impériale s'étoit empressée d'ordonner

que l'ambassade fût pourvue en abondance de provisions, et jouît, pendant le cours de son voyage, de toute la liberté qu'elle pouvoit désirer.

(Dimanche 20.) Nous passâmes devant un grand nombre de plantations de tabac. Les Chinois excellent dans l'art de cultiver et de manufacturer cette plante. On dit que c'est le pays du monde qui en renferme le plus de variétés.

La quantité de tabac employée, et par conséquent cultivée à la Chine, doit être au-dessus de tout calcul, par l'usage de fumer, qui y est répandn parmi les personnes de tous les rangs et de tous les âges. Les enfans même, aussitôt qu'ils ont la force ou l'adresse de tenir une pipe, apprennent de leurs parens à fumer. Les Chinois regardent cet usage non-seulement comme un amusement habituel, mais même comme un préservatif contre les maladies contagieuses.

Nous aperçûmes plusieurs villes murées, situées à quelque distance du canal. Leurs garnisons se transportèrent sur les bords de l'eau pour nous rendre le salut d'usage. Une de ces villes, nommée *Tohiamsyn*, est d'une étendue considérable, et possède une popula-

tion étonnante. Le nombre des Chinois des deux sexes qui accoururent voir passer les jonques, est au-dessus de toute croyance.

Nous passâmes sous plusieurs ponts de pierre, dont quelques-uns avoient une arche et d'autres deux. Ces arches nous parurent solidement construites, et d'une excellente maçonnerie. Plus nous avancions, plus le nombre des écluses nous sembloit augmenter.

(Mardi 22.) Rien de plus beau ni de plus riche que le pays que nous traversâmes dans la journée. En quelques endroits il s'élevoit en amphithéâtre. Les moulins à eau dont nous vîmes plusieurs en activité, ressembloient, à très-peu de chose près, à ceux d'Europe. On nous dit que c'étoient des moulins à bled. Ils étoient en effet situés au milieu de champs immenses de grains presque bons à couper.

Plusieurs personnes de l'ambassade descendirent des jonques pour faire de l'exercice, et jouir du plaisir de se promener le long des bords du canal ; mais la flotte marchoit avec une telle rapidité, par la fréquence des écluses, que nous les laissâmes bientôt de l'arrière. Nous fûmes à la fin obligés de jeter l'ancre pour les attendre.

(Mercredi 23.) Nous découvrîmes le matin une très-haute pagode située sur une éminence. Elle paroissoit être bâtie en pierres, et portoit huit étages, dont chacun étoit entouré d'un balcon. Sur cet édifice s'élevoit un dôme orné richement, et qui se terminoit en flèche.

(Jeudi 24.) Nous vîmes passer la poste aux lettres le long de la grande route qui bordoit un des côtés du canal. Elle alloit très-vîte. Les lettres et les paquets sont renfermés dans une caisse de bamboux, carrée et large, portant un fond double, et assujettie avec des rotins qui la croisent dans tous les sens. Elle est fermée, et la clef donnée en garde à l'un des soldats qui l'accompagnent, et dont l'office est de la délivrer au maître seul de la poste. La caisse est attachée sur le dos du courier avec des courroies; elle est ornée tout à l'entour d'un grand nombre de petites sonnettes, lesquelles, agitées par le mouvement du cheval, produisent une espèce de carillon qui annonce l'approche de la poste; cinq gardes à cheval escortent le courier, pour empêcher qu'on ne le vole ou qu'on ne l'insulte. Des relais sont établis de distance en distance, et on n'emploie que les chevaux les plus légers à la course;

de sorte que la poste de la Chine peut disputer de vîtesse avec celle d'Angleterre.

(Vendredi 25.) Des villes étendues et peuplées se présentèrent à nous en si grand nombre, qu'il seroit impossible et ennuyeux de les décrire toutes. Je ne puis qu'offrir le tableau général du pays, à moins que quelque trait particulier ne mérite un cadre à part.

Je fus bien surpris, en me levant le matin, de trouver la flotte mouillée au milieu d'une très-grande ville que traverse le canal. On y aperçoit une longue chaîne de ponts, gardée de chaque côté par des soldats qui veillent à ce qu'aucune jonque ne passe avant d'avoir été visitée par les mandarins préposés à cet effet. La flotte fut saluée de trois décharges d'artillerie par la garnison nombreuse de cette ville, rangée en lignes le long des bords du canal. Les soldats étoient complettement armés, et portoient de larges casques qui leur donnoient un air très-martial. Des étendards de différentes couleurs flottoient au milieu de leurs rangs.

A 6 heures la flotte appareilla. A 10, nous traversâmes une autre ville, qui, autant que nous en pûmes juger, étoit aussi grande et

aussi peuplée que celle que nous venions de quitter. Elle se nomme *Kord-checaung*.

A la gauche du canal, et dans le centre de la ville, est située une grande et magnifique pagode, haute de huit étages, dont chacun est entouré d'une belle galerie soutenue par des colonnes, et ornée d'un tentelet.

Le mandarin gouverneur de la ville a un superbe palais, défendu par un fort, dont la garnison prit les armes pour saluer l'ambassadeur à son passage.

En avançant nous rencontrâmes quatre autres villes d'une grandeur égale à celles dont je viens de parler; et à 9 heures du soir nous jetâmes l'ancre au milieu de la ville de *Lecyaungoa*, qu'on avoit illuminée en l'honneur des personnages distingués qui étoient à bord de la flotte. On y observa, en outre, à leur égard, le même cérémonial qui avoit eu lieu dans toutes les places un peu considérables par lesquelles nous avions passé.

Un corps de troupes de plus de mille hommes marchoit en bataille le long des bords du canal. Chaque soldat portoit une perche, au haut de laquelle étoit suspendue une lanterne de papier peint et transparent. Toutes les fois que la troupe faisoit halte, ces perches s'a-

baissoient uniformément et d'un seul tems, ce qui formoit un spectacle aussi agréable que singulier

(Samedi 26.) L'air fut extrêmement froid dans la matinée, et le thermomètre descendit jusqu'au-dessous de 40 degrés. A 7 heures, nous traversâmes une écluse dont le courant nous porta dans la ville de *Kaunghoo*, qui, d'après la multitude de jonques qui y étoient mouillées, doit être une place d'un commerce immense. Le canal se trouvoit tellement obstrué par ces jonques, que nous fûmes obligés de jeter l'ancre, pour donner le tems de nous faciliter un passage entre-elles. La ville, au pied de laquelle serpente le canal, est bâtie sur une élévation, qui s'incline par de belles pentes jusqu'au bord de l'eau.

(Dimanche 27.) Le tems fut modéré et agréable. La perspective étoit variée par des prairies de la plus riche verdure, et couvertes de troupeaux de moutons et de bœufs. Nous passâmes aussi devant plusieurs champs de riz et de millet, dont l'étendue n'étoit bornée que par l'horison.

(Lundi 28.) L'aspect du pays continua d'être

le même, à moins que l'on n'envisage un grand nombre de moulins à bled comme une variété.

(Mardi 29.) Les riches moissons qui, à l'exception du terrein occupé par la ville et les villages, couvroient toute la surface du sol que nous parcourions, nous prouvoient bien l'industrie et l'activité du cultivateur ; mais ses instrumens aratoires ne s'étoient pas encore montrés à nos regards. Nous jouîmes de ce plaisir dans la matinée ; car nous rencontrâmes plusieurs champs très-vastes que des paysans défrichoient avec des charrues. Ces machines, si essentielles à l'agriculture, étoient tirées par des bœufs, et quoiqu'elles fussent d'une forme moins perfectionnée que les nôtres, elles remplissoient bien leur objet ; car le labour nous parut avoir toutes les qualités requises.

(Mercredi 30.) Nous fîmes la rencontre d'une flotte chargée de thés pour le marché de Canton. Cette apparition nous inspira la pensée touchante et bien naturelle, sans doute, qu'il étoit possible, d'après les viremens du commerce, qu'une partie de la cargaison fût expédiée pour notre pays, et y arrivât avant nous.

Nous aperçûmes aussi plusieurs pagodes, ainsi que des maisons de campagne, dont quelques-unes étoient entourées de superbes jardins, et d'autres des plus beaux vergers que j'aie jamais vus.

La flotte traversa, le matin, une ville murée, qu'on appelle *Hoongléa-foo*. C'est encore une de ces places chinoises dont on peut préjuger l'étendue du commerce par celle du nombre des jonques qui couvroient son canal. Il y a dans son voisinage beaucoup de moulins à bled, et de grandes plantations de thé et de tabac.

(NOVEMBRE, Vendredi 1.) Celles de riz que nous vîmes dans la matinée, n'étoient pas moins considérables; mais des champs de coton qui s'offrirent à notre passage, furent pour nous un objet de curiosité aussi nouveau qu'agréable. Je remarquai que le coton étoit de la couleur du nankin. Il se recueille à l'extrémité d'une tige peu alongée.

Il a été tant question de villes, de villages, d'écluses et de ponts dans ce chapitre, que le lecteur doit être fatigué, ainsi que l'auteur, de cette longue énumération.

CHAPITRE XVII.

Différentes particularités du voyage. Entrée dans la rivière de Yello ou rivière jaune. Passage à travers plusieurs villes, lacs, etc. Cérémonial observé dans la ville de Kiang-fow. Navigation sur un beau lac, et sa description. Entrée dans une autre rivière, avec quelques détails à son sujet. Passage à travers plusieurs villes, etc. Chantiers pour des jonques. Arrivée à la ville de Mee-you-mee-awng. Beauté du pays. Nouveaux détails sur les troupes Chinoises. Description du palais et de la pagode d'un Mandarin.

NOVEMBRE, Samedi 2.

LE canal, qui nous parut avoir pris la forme d'une rivière considérable, nous porta dans une très-grande ville, où nous jetâmes l'ancre à 6 heures du matin, après avoir été salués d'un fort situé à son entrée.

Je ne parlerai point du nombre incroyable de jonques amarrées aux quais de cette ville;

il me suffira de dire, pour donner une idée de son commerce, qu'elle est traversée par de larges canaux, et que du côté du sud, elle possède une baie d'une grande étendue qui communique avec la rivière d'*Yellow*.

La flotte, après y avoir restée une heure à l'ancre, entra dans la baie avec une rapidité effrayante, occasionnée par le courant d'une écluse. Cette écluse étoit construite de joncs artistement nattés et soutenus par des pieux.

La baie pourroit contenir les plus grandes flottes de l'Europe. Ses bords s'élèvent en amphithéâtres magnifiques, dont la verdure s'étend jusqu'aux extrémités supérieures. De riches pagodes, de jolies maisons accompagnées de jardins, tous les genres de culture enfin qui distinguent ce singulier empire, ajoutoient encore à la beauté naturelle de ce vaste tableau.

Nous découvrîmes, à notre entrée dans cette baie, qu'il y existoit différens courans établis dans des sens opposés, et dont la vîtesse n'est pas moindre de 7 milles par heure. La science du navigateur consiste à placer son bâtiment dans le courant qui doit le mener à sa destination.

Nous eussions bien désiré jeter l'ancre dans

cette baie, afin de jouir à notre aise de la vue des beautés qui l'environnent ; mais les arrangemens de notre voyage ne nous le permettant pas, la flotte continua de faire voile vers une large rivière dans laquelle elle pénétra bientôt, et dont les canaux nous portèrent au milieu d'un beau et riche pays.

A l'entrée de cette rivière est bâtie une très-grande ville, avec le palais d'un mandarin de la première classe. Ce palais, entouré d'un mur en pierres de taille, présente l'apparence d'un vaste édifice. Il est surmonté de tourelles richement dorées, et ornées à la mode du pays. Il fait face à la baie dont il commande la magnifique vue.

Les bords de cette rivière ne sont que des villes continuelles. Par-tout la contrée se montroit sous un aspect dont il est impossible de rendre la beauté. En effet, quand je dirois que tout ce pays n'est qu'une scène successive de cultures variées, divisées par des haies verdoyantes, de belles et vastes fermes bâties au milieu des plus rians vergers, de jolies maisons de campagne ornées de leurs jardins, ce ne seroit qu'une légère esquisse du tableau que nous offroient les deux bords de la rivière.

A 2 heures, comme nous nous préparions à

dîner, les jonques arrivèrent devant une ville très-considérable, à travers laquelle la rivière coule pendant l'espace d'environ 3 milles. Cette ville est bâtie sur un plan plus régulier que celles que nous avions vues depuis notre entrée dans la Chine. Les maisons, qui ont généralement deux étages, sont toutes construites de briques rouges et de pierres bleues qui s'alternent entre-elles.

Les troupes de la ville et la garnison des forts nous rendirent les mêmes honneurs que nous étions habitués à recevoir de toutes les villes ou villages situés sur notre passage. C'étoit en effet à qui s'empresseroit de nous témoigner, selon ses facultés, des marques touchantes de distinction et de bienveillance. Je dois faire observer que pendant tout le cours de nos voyages, soit par terre, soit par eau, dans l'intérieur de la Chine, et même en Tartarie, nous ne rencontrâmes pas une ville ou un village qui n'eût un mandarin et une garnison proportionnée à sa grandeur et à son importance. De pareilles garnisons sont répandues sur tous les points de l'empire, ainsi que sur les frontières et les côtes. Nous pouvons donc dire, avec raison, d'après le peu d'espace qui existe entre ces villes et villages, sur-tout le long des rivières et des canaux, que

toute la Chine ne forme qu'une chaîne de cantonnemens militaires, et que nous ne marchions jamais qu'au milieu d'une haie de soldats.

Vers le soir, nous jetâmes l'ancre devant une autre ville non moins considérable, où la flotte s'arrêta quelque tems pour prendre de nouvelles provisions de vin de Chine. Cette ville est située près d'un grand lac qui, dans quelques endroits, n'est séparé de la rivière où nous nous trouvions, que par une chaussée étroite. Comme je n'apercevois point de terre au-delà de cette vaste étendue d'eau, je m'imaginai que ce pouvoit être une des entrées de la mer d'Yellow.

Le pays commençoit à prendre un aspect marécageux ; il n'offroit plus ces belles perspectives dont nous venions de jouir. Ce changement provenoit naturellement du grand nombre de rivières, de canaux et de lacs qui facilitent la navigation dans cette partie; mais dont elle éprouve aussi de fréquentes inondations.

Nous aperçûmes un très-grand palais appartenant au mandarin de la ville. Comme il faisoit déjà nuit lorsque nous passâmes devant, il nous fut impossible d'en distinguer la forme.

Nous ne l'eussions pas même aperçu, si le propriétaire ne l'avoit fait illuminer en l'honneur de l'ambassade et des mandarins ses confrères, qui étoient à bord des jonques, et s'il n'eût pas ordonné aux soldats qui, au nombre d'aumoins 500, composoient sa garde, d'éclairer les bords de la rivière avec leurs lanternes de papier.

(Dimanche 3.) La matinée fut très-froide, et il gela même. La flotte vint mouiller à l'opposite d'un grand lac qui paroissoit communiquer avec plusieurs rivières considérables. Le pays continuoit d'être plat et marécageux. J'appris que la rivière que nous parcourions, s'appeloit la rivière d'*Yellow*, ou la rivière jaune, laquelle, probablement, communique directement avec la mer de ce nom, et en reçoit le sien. Une ville d'une grande étendue sépare cette rivière du lac.

Les jonques ne restèrent à l'ancre que le tems nécessaire pour recevoir leurs provisions ordinaires.

Bientôt après nous dépassâmes un autre lac. Sans m'arrêter à faire l'énumération des canaux avec leurs ponts de pierre ou de bois, ainsi que des villes et villages que nous rencontrâmes

trâmes dans notre marche rapide, je ferai arriver mes lecteurs à un nouveau lac qui nous parut beaucoup plus étendu que les précédens. Une multitude de jonques le croisoient dans toutes les directions, et des milliers de bateaux y étoient occupés à la pêche. On dit que ce lac abonde en poissons. Ceux que nous nous procurâmes étoient de la grandeur d'une metelle; mais ils avoient le goût et la forme de la merlue. Notre rivière ne manquoit pas non plus de poissons, et elle nous fournissoit quantité d'excellentes truites.

A quelque distance de cette rivière, et sur le bord opposé au lac, est une ville nommée *Chun-foong*. Elle est entourée de murailles, et sa beauté m'a paru répondre à sa grandeur.

Les maisons de ses faubourgs, qui s'étendent presque jusqu'à la rivière, sont bâties d'une brique grise, et couvertes de tuiles de la même couleur. Elles n'ont qu'un étage, et leurs fenêtres, d'une forme circulaire, portent des grilles de fer qui font un effet très-désagréable. Les murailles de *Chun-foong* ne sont pas aussi hautes que celles des autres villes que nous avions vues jusqu'ici; et autant que je pus en juger par le télescope, elles ne s'élèvent pas au-dessus de 14 à 15 pieds. La partie

que nous longeâmes, pouvoit avoir 2 milles d'étendue, ce qui nous fit conjecturer que leur circonférence étoit au moins de huit. Nous ne doutâmes pas, d'après cet aperçu général, et d'autres circonstances particulières, que cette ville ne fût très-commerçante, comme l'habillement et les manières de ses habitans nous donnèrent une très-grande idée de leur honnêteté et de leur opulence.

A 4 heures, la flotte mouilla à l'une de ses extrémités, et reçut de nouvelles provisions. Elles nous étoient fournies en si grande abondance, que de notre superflu les pauvres Chinois employés à manœuvrer nos jonques, se créèrent des jouissances aussi nouvelles qu'inespérées pour eux.

Plusieurs des personnes embarquées sur les autres jonques nous honorèrent de leur visite; ce qui nous fit passer la soirée très-agréablement.

(Lundi 4.) Le tems fut extrêmement froid. Nous traversâmes deux grands lacs qui communiquoient avec la rivière. A midi, nous passâmes au milieu d'une ville considérable, à l'extrémité de laquelle nous vîmes plusieurs petits canaux ouverts de chaque côté de la

rivière, et où beaucoup de bateaux étoient occupés à la pêche. Comme le terrein aux environs est bas et marécageux, on a pratiqué le long de la grande route qui avoisine l'un des bords de la rivière, des espèces de trottoirs en bois pour la commodité des voyageurs.

Une ville murée, dont le nom est *Kiang-fow*, vint bientôt fixer notre attention. Le mandarin et ses gardes, qui avoient une figure très-martiale, s'étoient rendus à quelque distance de la rivière pour nous donner le salut d'usage. A chaque extrémité de la ligne que formoit cette troupe, on avoit érigé un arc de triomphe, avec une plate-forme attenante, élevée de 3 pieds au-dessus de la terre, et qui, défendue par une balustrade, se projettoit sur la rivière. Ces plates-formes étoient recouvertes de nattes magnifiques; des rubans de soie de différentes couleurs formoient des guirlandes et des nœuds le long des balustrades. La même décoration et le même goût se remontroient sur les arcs de triomphe, qui, ainsi que leurs accessoires, avoient pour objet la réception de l'ambassadeur, dans le cas où il lui plairoit de descendre à terre et de visiter le gouverneur.

Les gardes de ce dernier étoient campés sur une éminence. Leurs tentes, contiguës les

unes aux autres ; décrivoient un cercle au milieu duquel s'élevoit celle du mandarin. Ce pavillon, accessible par une petite ouverture ménagée sur le terrein, étoit orné de rubans et de banderolles de soie distribuées avec art. La riche étoffe qui la couvroit, relevée pardevant, laissoit voir sa décoration intérieure. Au milieu s'offroit une table garnie d'une collation, et environnée de fauteuils magnifiques, au-dessus de l'un desquels étoit suspendu un dais. Les gens du mandarin, rangés sur les côtés, attendoient en silence, tandis que des sentinelles posées en dehors, gardoient l'entrée du pavillon.

La collation avoit été préparée, comme le reste, en l'honneur de l'ambassadeur, et des mandarins embarqués sur la flotte. Les doux sentimens de la bienveillance et de l'hospitalité en avoient fait les premiers frais, dans l'espérance que le tems nous permettroit de l'accepter.

Chaque tente étoit surmontée d'un drapeau de soie verte, portant des caractères chinois tracés en lettres d'or. Tous ces drapeaux, agités par le vent, donnoient un charme de plus au pittoresque de l'ensemble.

A peu de distance de ce camp, étoit bâtie

la ville de *Kiang-sow*. Si ses maisons, construites en pierres, indiquoient son opulence, l'affabilité de ses habitans annonçoit un peuple extrêmement poli. Nous nous y arrêtâmes un moment pour y prendre des provisions, et nous procurer des *toueurs*. Les Chinois employés à ce travail, sont distingués par une espèce d'uniforme, et portent un bonnet rouge, afin qu'on puisse les reconnoître. Nos regards s'arrêtèrent avec plaisir sur un nombre considérable de femmes, qui nous parurent réunir la beauté du teint à celle des traits.

Vers les 5 heures nous entrâmes dans les faubourgs d'une ville qui ne le cédoit point en grandeur à la précédente. Nous parcourûmes au moins un mille avant d'atteindre ses murs. D'après ma propre observation, et les renseignemens que je pus me procurer, cette ville a au moins 9 milles de circonférence. Des milliers de jonques, dont plusieurs me parurent très-grandes, étoient amarrées à ses quais. Ses murs sont anciens, et s'élèvent à plus de 14 pieds. Les redoutes en avant des portes présentent la forme d'une demi-lune, ce que je n'avois pas encore vu en Chine. Mais comme dans toutes les villes précédentes, les troupes à notre arrivée furent rangées en bataille, et

une brillante illumination, ordonnée par le mandarin, fit disparoître les ombres naissantes de la nuit.

(Mardi 5.) La flotte pénétra le matin dans un nouveau lac d'une grande étendue, et parsemée d'isles très-belles. La plus considérable est située dans la partie sud-ouest du lac. Elle a environ 3 quarts de mille de long; mais sa largeur ne répond pas à sa longueur. Elle contient le palais d'un mandarin, avec plusieurs pavillons d'été épars à l'entour. Le tout est ombragé d'arbres majestueux, et produisoit sur le lac une scène champêtre des plus ravissantes. La beauté de cette isle charmante ne fixa pas seule notre attention. Nous contemplâmes encore avec admiration, un rocher considérable, mais d'une grandeur proportionnée, qui s'élevoit du milieu de ses bosquets, et portoit à son sommet une riche pagode.

Nous n'eûmes pas plutôt dépassé cette isle vraiment romantique, que nous entrâmes dans une autre rivière qui, à son ouverture, formoit une espèce de baie dont les bords arrondis offroient à l'œil un des tableaux les plus pittoresques de la création. Des bois

épais, de beaux édifices, de majestueuses pagodes, des montagnes lointaines, une rivière, un lac, tout cela vu en masse, étonne et ravit l'imagination; mais comment le décrire! Pour ajouter un trait de plus à l'esquisse, et qui sans doute ne la déparera pas, je dirai que tous les toits des maisons qui occupent les hauteurs environnantes la baie, sont couronnés par des tourettes pyramidales et dorées; ce qui donnoit à ces bâtimens un air d'architecture gothique.

La rivière, comme nous nous y étions attendus, nous mena bientôt à une ville, où les soldats qu'on avoit rangés sur chaque rive pour saluer la flotte, différoient de ceux que nous avions vus jusqu'ici, par la variété des couleurs de leurs habits et de leurs étendards. Le blanc, le rouge, l'orangé, le bleu et le verd clairs et foncés en formoient les nuances.

Le palais d'un mandarin, richement orné de peintures, de dorures et de banderolles de soie, des milliers de jonques navigant sur la rivière, un pays charmant de tous les côtés, tels furent les objets qui s'offrirent à notre vue avant d'arriver à la ville de *Mee-you-mee-awng*. Ses murs très-élevés, sont défendus par des tours. Au pied règne une espèce de glacis

en talus, qui conduit à une prairie plantée d'arbres très-beaux, dont les branches se projettaient sur la rivière.

La flotte mouilla devant cette ville pour renouveler ses provisions. Tout ce que nous vîmes de *Mee-you-mee-awng* et de ses environs, attestoit l'étendue de son commerce, et la richesse de son sol.

Sa belle situation ne la rend pas moins recommandable. Par-tout où les bords de la rivière qui baigne ses murailles s'élèvent en collines, l'œil n'aperçoit que des parcs et des jardins qui varient agréablement la scène.

Nous jouîmes d'un spectacle d'une nature bien différente, mais à qui les charmes de l'oppostion donnoient un nouveau prix; je veux parler d'un corps nombreux de soldats rangés en ligne sur une esplanade. Cette troupe, qui occupoit l'espace de près d'un mille, étoit divisée en compagnies distinguées par leur uniforme, ainsi que par le nombre et la couleur de leurs étendards. La tenue en étoit admirable.

Notre navigation se prolongea pendant quelque tems, sans qu'aucun objet nouveau vînt captiver notre attention, à l'exception cependant, d'un petit chantier pour cons-

truire des jonques, qui, par son établissement à l'ombre de beaux arbres, formoit un coup-d'œil très-pittoresque. La rivière commençoit à prendre majestueusement son cours à travers une contrée fertile et riche, mais moins unie que celles que nous venions de traverser, lorsque, par un détour inattendu, elle nous porta derrière *Mee-you-mee-awng*, sans doute pour nous donner une idée de sa vaste étendue. Nous y passâmes sous un pont très-large, et près d'un bastion de forme circulaire, dont les batteries commandoient la rivière dans toutes ses directions.

Un autre détour nous conduisit au pied d'une jolie colline, dont le sommet étoit orné d'une magnifique pagode, tandis que sur ses pentes doucement inclinées, se montroient de superbes jardins et d'élégans édifices. Deux arcs de triomphe ou portes voûtées en pierres placées à l'extrémité de la partie inférieure, mènent à un chemin qui, par des courbes observées avec art, aboutit à la pagode.

Le palais du mandarin dont cette colline paroît former une partie des jardins, est situé sur le bord de la rivière à laquelle elle fait face; en avant se projette un large perron, dont les degrés supérieurs se terminent au portail de la

cour d'entrée. L'étendue et les ornemens extérieurs de cet édifice répondent à la dignité de son maître. Comme les autres palais qui existent en Chine, il est uniforme dans toutes ses parties. Le corps principal porte 3 étages, et les aîles deux. Une cour pavée et spacieuse occupe le devant, et le tout est clos d'un mur dans l'enceinte duquel est compris aussi un vaste jardin qui s'étend jusques sur la belle colline dont je viens de donner une description si imparfaite.

Le pays continua de se distinguer par la beauté des perspectives. Nous rencontrâmes des champs de la plus grande fertilité, entourés de belles haies vives, des fermes au milieu de leurs vergers, des maisons de campagne et des jardins. Des montagnes barroient l'horison ; elles étoient vertes jusqu'à leur sommet, et d'innombrables troupeaux de brebis et de bœufs paissoient sur leurs pentes adoucies.

Nous eûmes bientôt atteint une autre ville, à laquelle succéda un lac couronné par des hauteurs peuplées d'habitans de la même nature que ceux dont nous venons de parler. De ce lieu charmant nous pénétrâmes, à travers une écluse et un pont-levis, dans un canal qui communique à une ville remarquable

par son étendue et son commerce. Nous vîmes sur l'un de ses bords une briqueterie, avec des tas de briques nouvellement faites. Elles paroissoient être composées d'une espèce de sable mêlé avec du limon de la rivière. Le bâtiment servant à la manufacture est construit des mêmes matériaux, et présente la forme d'un pain de sucre.

Nous traversâmes, le soir, une ville murée, dont l'étendue et l'apparence ne différoient en rien de celles des précédentes. On avoit illuminé, en notre honneur, plusieurs pagodes qui brilloient avec éclat au milieu des premières ombres de la nuit.

CHAPITRE XVIII.

Continuation du voyage. Variété d'objets. Attentions choisies d'un mandarin pour l'Ambassade. Punition de quelques capitaines des jonques, accusés d'avoir détourné les provisions destinées à l'Ambassadeur et à sa suite. Agriculture de la Chine. Préparatifs pour l'envoi de nos gros bagages à Chusan; nomination des personnes de l'Ambassade qui doivent les accompagner. Arrivée à Hoang-tchew. Départ du capitaine Mackintosh, etc. pour Chusan.

NOVEMBRE, Mercredi 6.

NOUS entrâmes le matin dans une ville dont les maisons portoient à peu-près la teinte de leurs toits, qui étoient couverts de briques noires. Ces maisons s'élevoient à une hauteur beaucoup plus grande qu'aucune de celles que nous avions vues dans la Chine. Quelques-unes avoient jusqu'à 4 étages; mais il s'en trouvoit peu qui n'en eussent au moins deux.

Nous passâmes sous un pont de pierres de 3 arches, qui paroissoit nouvellement construit. Il étoit bâti à la manière des nôtres ; comme eux, en effet, l'arche du milieu surpassoit en hauteur et en largeur celles des côtés. Sur le parapet, et au-dessus de cette arche centrale, étoient placées, en forme d'ornemens, six petites pierres rondes portant des inscriptions gravées en caractères chinois.

Immédiatement après avoir traversé le pont, nous aperçûmes le palais du mandarin, situé dans le voisinage. De chaque côté de l'entrée principale de cet édifice, qui nous parut d'une structure particulière, est un mur élevé, peint en rouge ; de sorte qu'on ne peut apercevoir le bâtiment que de l'entrée, qui est formée par une voûte très-ouverte. Le portail est enrichi de sculpture et de caractères chinois dorés. Au-dessus règne un appartement. L'édifice principal, peint de diverses couleurs, est annoncé par une colonnade en pierres, et sa partie supérieure se termine en une terrasse de la même solidité.

La plus grande élégance y avoit présidé aux apprêts de notre réception, dans le cas où l'ambassadeur et les mandarins eussent juge à propos de descendre à terre. Le gouverneur

avoit fait pratiquer en conséquence une galerie qui communiquoit du palais à la rivière. Le dessus étoit tendu d'étoffes de soie de toutes les couleurs ; tout à l'entour régnoit un long cordon de lampes agréablement ornées de gazes et de rubans : de belles nattes en mosaïque couvroient le plancher.

Les attentions délicates du mandarin s'étoient étendues encore plus loin. Par ses ordres, un rideau formé de nattes semblables, avoient été tendu sur le bord opposé de la rivière, pour masquer quelques bâtimens en ruines qui auroient contrasté d'une manière désagréable avec la galerie.

Les soldats sous son commandement différoient par leur costume, de ceux que nous avions vus ci-devant ; ils portoient des chapeaux rouges, qui se terminoient en une pointe très-élevée, et à l'un des côtés desquels étoit attachée une plaque de cuivre avec des rubans jaunes.

Des villes, des écluses, des ponts et des pagodes continuèrent de se montrer sur notre passage, et cela en si grand nombre, qu'elles avoient l'air de ne former qu'une longue et même chaîne. Nous découvrîmes dans l'après-dîner un parc muré, d'une étendue considé-

rable. Du centre, autant du moins que l'indiquoit la perspective, s'élevoit une très-grande pagode surmontée d'un dôme dont la pointe, terminée en spiral, supportoit un globe, de chaque côté duquel descendoit une chaîne jusqu'à la hauteur de l'étage voisin.

Bientôt après avoir dépassé ce monument, les bords de la rivière devinrent si escarpés, que nous fûmes privés pendant un tems considérable de jouir de la vue des environs.

Au premier mouillage de la flotte, le mandarin de la première classe qui nous accompagnoit, visita toutes les jonques, d'après une plainte portée contre quelques capitaines qu'on accusoit d'avoir détourné les provisions fournies pour la consommation journalière de l'ambassade. A la suite d'un long et sévère examen, le mandarin fut si convaincu de la vérité des charges, qu'il condamna les accusés à être *bamboués*. En conséquence ils furent étendus par terre, et là, tenus par deux soldats, on leur appliqua de violens coups de bambous sur les reins, jusqu'à ce que le mandarin eût fait le signal d'arrêter.

(Mardi 7.) Un brouillard épais s'étoit joint aux ténèbres de la nuit, et il duroit encore à

10 heures du matin, lorsque le tems s'éclaircissant tout-à-coup, il s'offrit à notre vue un pays charmant et fertile, terminé par des hauteurs dont des pagodes couronnoient les sommets.

J'eus occasion, en jetant les yeux sur les champs qui bordoient la rivière, de prendre quelques connoissances de la méthode employée par les Chinois pour labourer leurs terres. Quoique les fermiers du pays récoltent d'aussi beaux grains et des moissons aussi abondantes que ceux d'Europe, ce n'est certainement qu'à la fertilité du sol, et à leur incroyable activité qu'ils en sont redevables; car leurs instrumens aratoires sont encore grossiers.

Nous passâmes dans la journée sous un très-beau pont d'une seule arche, situé à l'entrée d'une ville considérable dont les maisons, généralement peintes en noir et couvertes de briques de la même couleur, ont pour la plupart 3 étages. Après avoir traversé cette ville dans une longueur de plus de 2 milles, nous passâmes un nouveau pont semblable en tout au premier.

Nous atteignîmes bientôt une autre ville de même grandeur et de même apparence que la précédente.

précédente. Une partie de ses maisons s'avançoit en saillie sur la rivière, de sorte que nos bateaux furent obligés de remplacer les hommes qui nous touoient, ce qui mit un peu de lenteur dans notre marche.

A la rencontre de tant de lacs, de rivières et de canaux qui se croisoient et mêloient continuellement leurs eaux, un observateur plus exercé que moi, eût peut-être eu bien de la peine à les distinguer entre-eux. Je suis donc loin de prétendre à une exactitude parfaite, et il est sans doute possible que j'aie pris des canaux pour des rivières, et des rivières pour des canaux. S'il m'est arrivé de commettre ces erreurs, soit par négligence ou par une suite de cette distraction si naturelle dans la position où je faisois mes notes, je puis du moins garantir la vérité de mes autres observations. Je finirai par assurer en même tems que ce fut une très-belle rivière qui nous porta sous les murs de la ville de *Chaunopaung*, dont les habitans accoururent en foule pour nous voir passer. Comme nous passâmes rapidement devant cette ville, je n'eus pas le tems de l'observer.

(Vendredi 8.) A midi la flotte mouilla au milieu des terres. Son excellence le lord Macart-

ney manda à bord de sa jonque plusieurs personnes de l'ambassade, pour les prévenir qu'elles eussent à se disposer à partir pour *Chusan*, d'après des arrangemens qui devoient avoir lieu à notre arrivée à *Hoang-tchew*.

Ces arrangemens consistoient à envoyer de *Hoang-tchew* la plus grande partie de nos bagages pour les charger à bord de l'Indostan, qui, de Chusan où il étoit mouillé, les porteroit à Canton. Son excellence défendit en conséquence à qui que ce fût de l'ambassade, de rien garder au-delà du nécessaire, les nouvelles jonques destinées à nous recevoir bientôt, n'étant pas aussi fortes que celles sur lesquelles nous étions embarqués.

Il fut aussi arrêté que le lieutenant-colonel Benson, le docteur Dinwiddie et M. Alexandre, accompagneroient le capitaine Mackintosh à Chusan, et que 4 domestiques et deux méchaniciens les suivroient pour prendre soin des bagages. Le reste de l'ambassade devoit accompagner son excellence par terre, et j'étois de ce nombre.

(Samedi 9.) Aucun changement ne se faisoit remarquer dans l'aspect du pays, si ce n'est qu'il devenoit moins uni, et que les pagodes

qui, en général, conservoient toujours leur position sur des hauteurs, sembloient se multiplier, et qu'il y en avoit peu parmi elles qui n'eussent 7 à 8 étages. Quant aux villes et aux villages, leur nombre ne diminuoit point, soit le long de la rivière, soit à la portée de la vue, où ils étoient réfléchis par d'autres rivières ou canaux.

A 3 heures de l'après-dîner, la flotte eut ordre de jeter l'ancre au milieu d'un pays ouvert et tout près du bord. Notre grand mandarin *Choo-tadge-in* vint faire alors une ronde sur toutes les jonques, et après une très-courte inspection, il en fit *bambouer* tous les capitaines en sa présence. Je n'ai jamais pu savoir la cause de cet acte de justice expéditive.

(Dimanche 10.) La matinée fut extrêmement froide. Nous passâmes devant plusieurs plantations d'arbres à suif, et dans l'après-dîner nous arrivâmes à *Hoang-tchew*, où toute la flotte vint mouiller dans la partie principale de la ville.

Les jonques furent amarrées aux quais, et nous reçûmes la défense de descendre à terre. A l'appui de cette défense, sans doute, un corps de troupes chinoises dressa ses tentes

dans la rue faisant face aux jonques, et y forma un camp d'observation.

Il y avoit dans la même rue plusieurs espèces d'arcs de triomphe, sous lesquels les mandarins s'assembloient tous les jours pour délibérer, à ce que nous apprîmes, sur les affaires de la ville.

(Lundi 11.) Il ne se passa rien de remarquable depuis le jour de notre arrivée jusqu'au jeudi suivant, qui fut celui de notre départ; d'ailleurs, occupés comme nous l'étions à rassembler et à emballer nos effets, pour nous conformer aux ordres qui nous avoient été signifiés, le tems nous eût manqué pour l'observation. Mais le fait est que nous ne fûmes distraits que par le flux et reflux du peuple, que la curiosité attiroit vers nous.

Le mercredi, le mandarin *Van-tadge-in* se transporta à bord de toutes les jonques, pour prévenir de mettre sur les paquets les noms de *Chusan* ou de *Canton*, suivant l'ordre de leur destination; ce qui ne fut pas plutôt exécuté, que des *coolis* enlevèrent les bagages pour *Chusan*, et les transportèrent au dépôt assigné pour les recevoir.

L'ambassadeur fit remettre à chaque capi-

taine de la flotte 10 dollars pour les distribuer à leur équipage.

(Jeudi 14.) Le lieutenant-colonel Benson, le docteur Dinwiddie, M. Alexandre, ainsi que les domestiques et les méchaniciens dont il a été question plus haut, partirent dans la matinée avec le capitaine Mackintosh, pour aller rejoindre l'Indostan dans la rade de *Chusan*.

CHAPITRE XIX.

L'Ambassadeur et sa suite traversent la ville de Hoang-tchew, et se rendent à la rivière verte, où ils se rembarquent. Formalités qui furent observées dans cette circonstance. Particularités du voyage. Description du pays. Honneurs rendus à l'Ambassadeur. Débarquement des jonques, et voyage par terre. Description de la marche. Nouvel embarquement. Continuation du voyage.

NOVEMBRE, Jeudi 14.

L'AMBASSADEUR, après avoir reçu la visite d'adieu du mandarin de *Hoang-tchew*, partit avec toute sa suite pour la rivière verte, à l'effet de s'y embarquer sur des jonques de moindre grandeur. Son excellence étoit portée en palanquin, et le reste de l'ambassade dans des espèces de chaises à porteurs. Les gardes, commandés par les lieutenans Parish et Crewe, précédoient le cortége à cheval.

En traversant les portes de la ville, nous fûmes salués de trois décharges d'artillerie. *Hoang-tchew* et ses faubourgs occupoient tout l'espace compris entre les deux rivières, qui n'a pas moins de 7 milles. Les soldats de la garnison bordoient la haie dans les rues, sans quoi il nous eût été impossible de fendre les flots de peuple que la curiosité avoit amené sur notre passage.

Les rues de Hoang-tchew sont très-étroites, mais bien pavées. Les maisons, hautes de deux à 3 étages, et uniformément bâties de briques, ont une jolie apparence. Les boutiques, soit dans l'intérieur, soit à l'extérieur, surpassent en splendeur et en élégance tout ce qu'on peut voir dans ce genre. Les marchandises étalées à la vue ou emballées, étoient arrangées avec un art et un goût parfaits. *Hoang-tchew* est la capitale de la province à qui elle donne son nom. C'est une ville très-peuplée, d'un luxe et d'un commerce immenses.

Son excellence arriva à midi à la rivière verte, sur les bords de laquelle étoit rangé dans le meilleur ordre un corps de troupes d'environ plusieurs milliers d'hommes, tous portant des casques, et accompagnés d'un fort détachement d'artillerie. La belle tenue

de cette troupe étoit encore relevée par une multitude de drapeaux et de banières. Un uniforme bleu, sur lequel on voyoit brodée la figure d'un canon, servoit à distinguer les soldats d'artillerie. Ils étoient divisés en plusieurs compagnies qu'on avoit placées dans le centre et sur les flancs des lignes. Leurs canons étoient beaucoup plus forts que tous ceux que nous avions vus jusqu'alors dans la Chine. L'ambassade, à son passage sous deux magnifiques arcs de triomphe, fut saluée par une décharge de cette artillerie.

La rivière n'étant pas assez profonde vers ses bords, les jonques se tenoient à 50 verges delà, rangées sur une ligne, et contiguës les unes aux autres. Pour faciliter l'embarquement de l'ambassadeur, et lui donner plus de pompe on avoit dressé un pont qui communiquoit du dernier arc de triomphe à la jonque de son excellence. Ce pont consistoit en un assemblage de voitures liées entre-elles avec des rotins ou bambous fendus.

La foule du peuple assemblé pour nous voir embarquer étoit si grande, que je craindrois de n'être pas cru si je cherchois à l'apprécier. Parmi ces nombreux spectateurs, on en voyoit beaucoup montés sur des buffles ou des cha-

riots tirés par des animaux de la même espèce qui paroissoient aussi dociles que nos bœufs. Quelques-uns de ces animaux, quoique chargés de 3 ou 4 personnes, n'avoient point du tout l'air de s'apercevoir ni du poids ni du nombre de leurs conducteurs. Les Chinois emploient beaucoup le buffle dans les travaux de trait, et principalement pour l'agriculture.

A notre arrivée sur les jonques, nous les trouvâmes plus petites que les autres, mais d'une grande propreté, et très-bien distribuées. Vers les 5 heures de l'après-dîner, toute la flotte leva l'ancre et mit à la voile.

(Vendredi 15) Je me transportai à bord de la jonque chargée de nos provisions, et j'y trouvai le mandarin *Van-tadge-in* occupé à faire des recherches sur un vol qui avoit été commis. Le coupable fut condamné par lui à être *bamboué*, et il reçut en conséquence 24 coups de rotin sur les cuisses.

Le pays que nous aperçûmes dans la plus grande partie du jour, étoit montagneux et rempli de sites pittoresques et romantiques. Les vallées intermédiaires étoient couvertes de mûriers et d'arbres à suif, dont les Chinois font leurs chandelles, qui sont d'une qualité supé-

rieure. L'arbre à suif se nomme dans la langue du pays, *Latchoo*. Il est remarquable par sa beauté, et de la grandeur d'un pommier. Il porte des feuilles écarlates bordées de jaune, et des fleurs d'un pourpre pâle. Le mûrier est cultivé avec le plus grand soin dans la Chine, à cause de la soie, qui fait une des principales branches de son commerce.

La partie de la rivière où nous nous trouvions, quoique très-large, n'a pas plus de 2 à 3 pieds de profondeur, et ne dépasse jamais 4 nulle part. Ses eaux, d'un verd transparent, roulent sur un fond de gravier. Ses bords sont un mêlange de sable et de pierres.

La ville de *Zanguoa* se présenta à nous le soir magnifiquement illuminée. Nous aperçûmes les soldats de la garnison rangés sur les bords de la rivière, au moyen de leurs lanternes, dont le grand nombre, ainsi que la belle illumination de la ville, nous firent conjecturer qu'elle étoit une des plus considérables de la Chine. L'ambassadeur y fut salué à son passage comme il l'avoit été dans le cours de la journée par une quantité de forts.

(Samedi 16.) Le tems fut excessivement froid, en même-tems que pluvieux.

Nous passâmes devant plusieurs pagodes, dont quelques-unes portoient jusqu'à 9 étages: élévation bien supérieure à celle des pagodes dont nous avions déjà fait la rencontre. Les environs de la rivière continuoient d'être montagneux, et d'offrir les sites les plus pittoresques, que l'industrie et le génie particulier des habitans avoient eu l'art de rendre encore plus intéressans, soit par la culture, soit par des ornemens extérieurs. De vastes plantations d'arbres à suif et de mûriers s'offroient dans les intervalles; on eût dit d'une longue et belle galerie de tableaux qui se succédoient devant nous pour varier nos plaisirs.

Les saluts d'artillerie étoient devenus si fréquens, que nous en étions excédés. En effet, des bords de la rivière qui sont en quelque façon couverts de forts, c'étoit à qui nous enverroit le plus de poudre pour faire honneur à l'ambassadeur. Je puis assurer avec vérité, que dans nos longs voyages à travers ce vaste empire, nous n'avons jamais fait un mille sans être salués d'un fort ou d'un cantonnement militaire. Ce ne fut pas seulement des forts placés sur les bords de la rivière que nous reçûmes les honneurs militaires; car, dans la soirée, des milliers de lanternes agitées dans

les airs à une distance considérable, qui en rendoit l'effet encore plus agréable, nous firent juger que la flotte étoit saluée de nouveau par un corps nombreux de troupes.

(Dimanche 17.) Sur les 3 heures du matin, je fus réveillé par une très-forte décharge d'artillerie. Je me levai précipitamment, et j'aperçus à la lueur du nombre prodigieux de lanternes, un corps considérable de soldats rangés sur l'une des rives. A l'affût de chaque canon étoit attachée une torche allumée; chaque porte-enseigne tenoit aussi à la main un flambeau. De tous ces feux se composoit une illumination vraiment unique.

De bonne heure dans l'après-dîner la flotte jeta l'ancre vis-à-vis une petite, mais très-jolie ville, située sur le bord de la rivière. Quelques momens après, le mandarin, par le canal de *Van-tadge-in*, fit distribuer à chacun de nous, suivant son rang, des présens de parfums, d'éventails, de thé impérial et de pièces de nankin.

(Lundi 18.) Nous avions quitté nos montagnes pour des plaines immenses, couvertes de plantations d'arbres à suif et de mûriers qu'entre-

coupoient des villages et des maisons de campagne appartenantes à des mandarins, dont la façade de quelques-unes étoit peinte en rouge avec du blanc dans les bordures. Cet arrangement de couleurs n'étoit point nouveau pour nous ; car il est employé en Angleterre, soit dans l'enduit des maisons, soit à la toilette des femmes.

Nos provisions continuoient à être abondantes; mais il s'en falloit bien, depuis quelques jours, que leur qualité répondît à leur quantité. Nous n'hésitâmes pas à attribuer ce changement à la nature du pays plutôt qu'à un manque d'égards pour l'ambassade ; car en effet, comment supposer ce dernier motif de la part de l'empereur, d'après les marques de respect et d'honneur dont il faisoit accompagner notre départ de son empire. En effet, depuis la Tartarie jusqu'à Canton, ce ne fut, comme je l'ai déjà observé, qu'une répétition de saluts si fréquents, qu'on eût dit d'un feu de file continuel d'une extrêmité de la Chine à l'autre.

Je vis dans le courant de la journée, un grouppe de 10 à 12 moulins à eau que faisoit aller un petit bras de la rivière, et qui étoient situés autour d'une prairie. Ils ressembloient

parfaitement aux nôtres, et paroissoient construits d'après les mêmes principes. Ces moulins devinrent très-communs à mesure que nous avançâmes. J'appris que ceux-là étoient employés à moudre du riz. Parmi les objets variés que nous rencontrions dans ce pays, nous distinguâmes une pagode portant huit étages.

Nous jetâmes l'ancre, la nuit, devant les portes de la ville de *Tooatchou*.

(Mardi 19.) Le pays avoit repris en quelque sorte sa première apparence; les plaines étoient couronnées à l'horison par des chaînes de montagnes.

La flotte mouilla dans la matinée au pied d'un grand village pour attendre les jonques du lord Macartney et de sir George Staunton, qui étoient restées considérablement en arrière.

(Mercredi 20.) On amarra la flotte aux quais d'une ville fort étendue, et dans une position où la beauté des objets et leur parfait contraste présentoient un point de vue unique. La rivière formoit le centre du tableau. D'un côté se déployoit une ville populeuse, précédée d'un camp, au milieu duquel flottoient des

milliers d'étendards de toutes les couleurs. Dans la partie opposée régnoit une chaîne de hautes montagnes perpendiculaires.

Nous passâmes le reste de la journée à nous préparer à faire un court trajet par terre pour aller nous embarquer sur d'autres jonques.

(Jeudi 21.) De très-bonne heure dans la matinée, l'ambassadeur et toute sa suite débarquèrent et se mirent en route, soit dans des palanquins, des chaises-à-porteurs faites de rotins, ou à cheval, suivant le choix des personnes; car dans tous nos voyages par terre, le mandarin *Van-tadge-in* avoit toujours l'attention de consulter nos goûts particuliers, et de faire délivrer à chacun de nous la voiture qu'il préféroit.

Le cortége atteignit bientôt une ville murée aussi étendue que ses faubourgs, et qui porte le nom de *Chansoiyeng*. Elle est située dans une vallée entre deux hautes collines, et à environ un quart de mille de la rivière. Sur l'une de ces éminences est une pagode d'une architecture antique, surmontée d'un toît plat, et non d'un dôme ou d'une flèche, comme toutes les autres. A notre passage à travers les portes de la ville, soit en entrant, soit en sortant, l'ambassadeur fut salué, ainsi qu'à l'ordinaire,

par une décharge d'artillerie. Les rues de *Chaasoiyeng* sont étroites, et remplies de boutiques qui ne le cédoient en rien, pour la propreté, l'arrangement et les décorations, à celles des villes de la Chine que nous connoissions.

Après avoir traversé une autre ville murée et sept villages tous entourés de murailles, nous entrâmes à une heure dans la ville de *Sooeping*, où notre dîner nous attendoit. Nous continuâmes ensuite notre route par un très-beau chemin, et au milieu d'un pays fertile et varié par des hauteurs, jusqu'à ce qu'après avoir passé une suite de villages pour qui notre cortége étoit un spectacle nouveau, nous arrivâmes sur les 5 heures du soir à la ville d'*Yoosaun*. On nous conduisit chez le mandarin dont le palais faisoit face au quai où étoient amarrées les nouvelles jonques qui devoient nous porter; nos effets nous avoient précédés, et nous les trouvâmes rangés dans plusieurs cours du bâtiment. On nous y servit un rafraîchissement de thé, à la suite duquel chacun de nous s'occupa à faire transporter et arranger ses effets sur les jonques qu'il devoit monter. Avant la nuit, l'ambassadeur et toute sa suite étoient embarqués, et soupiroient après le moment du départ.

Vendredi

(Vendredi 22.) Il tomba une telle quantité de pluie pendant toute la journée, que les jonques ne purent pas appareiller, ce qui mit à une rude épreuve la patience des passagers de tous les rangs, qui n'étoient pas habitués à préférer le séjour d'une jonque, très-commode, à la vérité, mais amarrée à un quai, aux douceurs d'un palais placé en face sur le rivage.

CHAPITRE XX.

Continuation du voyage. Curiosités des bords de la rivière. Échange des jonques contre des bâtimens plus grands. Particularités du voyage. Aspect du pays. Présens de la part du mandarin de Tyaung-shi-senna. Description abrégée de quelques tombeaux. Passage à travers Saunt-y-tawn, et trois autres villes contiguës les unes aux autres. Arrivée à Chinga-foo.

NOVEMBRE, Dimanche 24.

LA flotte qui avoit appareillé la nuit, jeta l'ancre de bonne heure dans la matinée, devant une très-grande ville nommée *Mammenoa*.

La rivière au-delà de cette ville, prenoit son cours entre des blocs énormes de pierres détachées les unes des autres, et qu'on ne sauroit appeler rochers, car ils ne paroissent pas tenir à la terre. On diroit qu'ils ont été arrachés et lancés là dans quelque grande convulsion de

la nature. Entre ces masses se montroient des veines de terres de différentes couleurs, mais sans lit régulier; quelques-unes sont d'un brun foncé ou noir, d'autres jaunes, et toutes entremêlées d'un sable et d'un gravier rapportés. J'aperçus dans quelques endroits des Chinois occupés à tailler ces pierres en forme de briques; dans d'autres je remarquai de grands tas de ces pierres ainsi coupées, qui étoient d'un rouge ardent. Plusieurs de ces blocs énormes, creusés avec des peines infinies, renfermoient des habitans qui en sortirent pour nous voir passer. L'espace contenu dans les intervalles des masses, étoit quelquefois assez considérable pour admettre des jardins avec leurs bâtimens, et même des pagodes, ce qui produisoit un effet vraiment pittoresque et romantique. Nous éprouvions des suprises encore plus délicieuses, lorsqu'au fond d'une de ces ouvertures, nous apparoissoit tout-à-coup la campagne parée de la plus belle culture. Cette scène de merveilles se soutint pendant l'espace de 7 milles, sans nulle autre variation que celle qui provenoit du plus ou moins d'étendue des objets, ou de leurs décorations différentes.

La flotte mouilla dans l'après-dîner devant

la ville de *Hoa-quoo*, où nous fûmes agréablement surpris de recevoir l'ordre de passer dans des jonques plus grandes, et conséquemment plus commodes. Ces jonques furent amenées le long des nôtres, et en très-peu de tems tout notre bagage s'y trouva chargé.

D'un autre côté, le mandarin de *Hoa-quoo* envoya à bord de chaque bâtiment, ceux qui contenoient les soldats exceptés, deux caisses de différens fruits, ainsi que beaucoup de boîtes de gâteaux et de confitures sèches.

(Lundi 25.) La pluie qui tomboit presque sans interruption depuis deux jours cessa, et le tems devint assez beau. La ville de *Quiol-shee-sheng*, où la flotte resta à l'ancre pendant quelques heures, n'a rien de remarquable que sa muraille, qui est bâtie de ces briques dont j'ai parlé ci-dessus.

Le pays offroit par-tout la plus belle culture; quelques rochers rouges s'élevoient par intervalles sur la surface de la terre, et rompoient son niveau. Dans leur voisinage étoient des carrières où des ouvriers tailloient des pierres et leur donnoient la forme de briques.

Il y avoit plus de mouvement sur la rivière que nous n'en avions d'abord aperçu, par le

grand nombre de moulins à riz que ses eaux faisoient tourner.

(Mardi 26.) Le brouillard épais qui succéda à l'obscurité de la nuit, rendit la plus grande partie des objets imperceptibles pour nous. A midi, l'atmosphère s'éclaircit, et il se présenta à nos yeux une plaine qui, aussi loin que ma vue put s'étendre, promettoit d'abondantes moissons de riz. Jamais dans la Chine terrein aussi uni et de cette étendue, ne nous avoit offert un tableau plus plein et plus intéressant. Par-tout des maisons, des parcs et des jardins appartenans à des mandarins, des fermes au milieu des arbres, et d'épais buissons se courbant en haie autour des champs qu'ils défendent. Mais comment faire entrer dans un cadre étroit tant de riches et magnifiques objets!

Les qualités de nos provisions étoient si mauvaises depuis quelque tems, que nous les donnions souvent aux équipages de nos jonques. Quelqu'amélioration dans celles de la journée nous annonçoit un heureux changement; mais le lendemain nos tables furent aussi mal servies qu'elles l'avoient été depuis notre départ de *Houang-tchew*.

(Mercredi 27.) Le tems fut froid et couvert dans la matinée ; le thermomètre descendit à 46 degrés.

J'aperçus plusieurs champs où des paysans labouroient avec des buffles. Nous ne fûmes pas peu surpris de rencontrer un village composé de cabanes, dont les habitans avoient l'air d'être aussi misérables qu'elles. Il nous étoit difficile de concilier cet état de dénuement avec l'industrie particulière des Chinois, et sur-tout dans une contrée fertile où les ressources devoient être multipliées.

Chaque personne de l'ambassade reçut dans la journée un présent de thé du mandarin.

(Jeudi 28.) La rivière fut violemment agitée par la force du vent et du courant. Nous oubliâmes un moment notre position à la vue d'une flotte de bateaux pêcheurs, consistant en plus de 100 voiles. Ce spectacle se renouvela très-fréquemment dans le cours de la journée.

Nous passâmes l'après-dîner devant *Tyaung-shi-sennau*, qui est non-seulement une des plus grandes villes de la Chine que nous ayons vues, mais encore une des mieux situées pour

le commerce, se trouvant, pour ainsi dire, placée au confluent de plusieurs rivières. J'ajouterai, sans craindre d'être taxé d'exagération, qu'il n'y avoit pas moins de mille jonques mouillées devant ses quais.

Presque vis-à-vis *Tyaung-shi-sennau*, mais sur une branche différente de la rivière, et dans une position élevée, esi située une autre ville considérable, nommée *Tsua-seénga.* Qu'il me soit permis de faire ici une observation. Quelque surpris et distrait que je fusse par la variété prodigieuse des perspectives, et la nouveauté des objets qui attiroient et fixoient continuellement mon attention, je l'étois encore bien davantage par cette quantité de villages, de bourgs et de villes dont les bords de la rivière, si je puis m'exprimer ainsi, étoient foulés, et par ces flots de peuple qui s'échappoient de leur sein lorsque nous passions, ou que nous étions à l'ancre.

Le grand mandarin de *Tyaung-shi-senna*, avec une suite nombreuse, se transporta à bord de la jonque de l'ambassadeur, pour faire une visite à son excellence. Il accompagna sa visite de présens, qui consistoient en de la soie, des pièces de coton fin teint en écarlatte, des étoffes de diverses couleurs, de

jolis flacons d'odeurs, de la porcelaine et du thé.

(Vendredi 29.) Un village, dont toutes les maisons étoient bâties d'une brique bleue, et couvertes de bardeaux de la même couleur, fut le seul objet digne de remarque qui s'offrit à nous dans la journée. Les villes, les palais de mandarins, et les pagodes ne différoient en rien, du moins autant que nous en pûmes juger, de ceux que nous avons déjà décrits, et trop souvent, peut-être, pour la patience du lecteur. La beauté du pays étoit quelquefois altérée par des bancs de sable qui se prolongeoient et s'étendoient l'espace de plusieurs milles de chaque côté de la rivière.

Nous passâmes devant deux briqueteries qui occupent le centre d'un petit village habité par les ouvriers qu'elles emploient. Les énormes quantités de briques que nous vîmes étendues ou en tas, nous mirent à même de juger du commerce de l'endroit. On l'appelle en chinois *Yu-was*, ce qui signifie littéralement, fourneau à faire des briques.

(Samedi 30.) Notre attention ne fut attirée dans la matinée, que par la situation de deux

villes, dont l'une, distante de 2 milles de la rivière, étoit entourée de prairies et de vergers; et l'autre, moins grande, mais très-jolie, se trouvoit placée au milieu de plusieurs villages. A mesure que nous avançâmes, la perspective acquit, soit des objets en eux-mêmes, soit de leur contraste, un nouveau degré de beauté qu'il est impossible à la plus riche imagination de concevoir. D'un côté de la rivière une plaine verdoyante d'une étendue immense et couverte de troupeaux, alloit s'appuyer sur une chaîne de hautes alpes qui bordoient fièrement l'horison; de l'autre se projettoient les ombres de superbes forêts, à travers les clairières desquelles nous découvrions la jolie chaumière du paysan, et le palais doré du mandarin.

Les villes et les villages continuèrent de se montrer fréquemment le long des bords de la rivière. Après avoir traversé un petit lac, nous vînmes à un village entouré d'arbres, et remarquable par les ruines d'une pagode. Ce monument conservoit encore 3 de ses étages, tandis qu'à ses pieds étoient étendus les débris des autres.

La rivière, dont la largeur, ainsi que la profondeur, avoient été très-inégales jus-

qu'alors, s'élargit considérablement, et comme le vent souffloit avec force, nous nous crûmes transportés sur une mer agitée ; les ondes même s'enflèrent si prodigieusement, que la jonque où j'étois pensa en être submergée.

(DÉCEMBRE, Dimanche 1.) Le thermomètre de *Farenheit* marquoit le matin 40 degrés au-dessous de zéro, et les champs étoient couverts d'une gelée blanche. De belles montagnes se montroient par intervalles ; mais bientôt le pays s'applanit entièrement, et nous distinguâmes des champs de riz, et des vergers encore respectés de la saison.

J'ai dit, dans le tems, qu'il n'existoit à la Chine des cimetières publics que dans le voisinage des grandes villes, et que hors de leur limite, on étoit enterré là où on mouroit. Le pays que nous traversions pouvoit être comparé à un vaste tombeau ; car sur quelque côté de la rivière que nos yeux se portassent, ils rencontroient des trophées de morts plus ou moins élégans, suivant le rang et la richesse de la victime. Il est vrai que les Chinois sont assez dans l'usage de préparer de leur vivant, l'asyle funèbre qui doit les recevoir après leur mort. Ces remarques sont une conséquence naturelle de la découverte que nous fîmes de

ces monumens qui, par leur nombre et leurs ornemens extérieurs, surpassoient tous ceux que nous avions observés jusques-là.

La ville de *Taung-fong-au*, que nous traversâmes, n'a rien qui la distingue de celles qui se présentoient d'heure en heure sur notre passage. Elle possède cependant un agrément que toutes ne partagent pas, c'est d'être entourée de prairies, de jardins et de bois.

Rien de plus pittoresque que la ville de *Saunt-yo-tawn*, que nous rencontrâmes ensuite : elle contient plusieurs belles pagodes que l'on découvre par-dessus les arbres qui les environnent. Des chantiers régnoient le long de la rivière. Nous aperçûmes au-devant d'eux une grande quantité de bois de charpente qui trempoient dans l'eau, préparation d'où nous conclûmes qu'ils étoient destinés au service des jonques, dont il se construit dans cette ville un nombre considérable. Mais ces chantiers doivent être infiniment multipliés à la Chine, d'après l'étendue de son commerce intérieur, dont presque tous les transports se font sur des jonques, à travers les rivières et les canaux sans nombre qui divisent la plus grande partie de ce vaste empire, et en lient en même-tems les extrémités avec le centre. Il y auroit bien

de la témérité de ma part, d'oser déterminer la quantité de bois et le nombre d'ouvriers employés à la construction de tous les bâtimens qu'exige cette étonnante navigation.

Je crois avoir déjà fait mention de la grande dépense de poudre faite par les Chinois en l'honneur de l'ambassade ; mais je ne saurois m'empêcher de parler encore de toute celle qui fut brûlée à notre passage devant *May-Taungo*, forteresse considérable bâtie sur le bord de la rivière. Jamais nous n'avions été salués d'une pareille décharge.

De l'autre côté de l'eau est une magnifique pagode, située au milieu d'un petit village dont elle domine les maisons. Il y a apparence qu'elle appartient au mandarin de l'endroit, dont la résidence en est très-voisine.

L'art et la nature se sont réunis pour rendre ce lieu charmant ; mais ce qui le distingue surtout, c'est son enchaînement avec un grouppe de trois villes, qui ne sont séparées l'une de l'autre que d'un quart de mille : on les appelle *Loo-dichean*, *Morrinn-dow* et *Chic-a-foo*. La dernière est bâtie sur un large banc de sable au milieu de la rivière. Elles sont toutes plus remarquables par leur situation que par leur étendue. Il est probable qu'elles doivent faire

un commerce de quelque importance, car on ne voit tout autour que des briqueteries. J'aperçus aussi à peu de distance, d'épaisses colonnes de fumée qu'on me dit provenir d'une manufacture de porcelaine.

Nous arrivâmes dans la soirée à la ville de *Chinga-foo*. L'agitation et le froissement d'un peuple immense qui s'amonceloit sur la rive, les efforts du cortége du mandarin pour s'ouvrir un passage jusqu'à nous, le bruit du canon, et les éclats des fusées volantes, donnèrent lieu à une scène si tumultueuse, qu'elle nous eût alarmés si nous n'y avions pas été habitués.

Des arcs de triomphe élevés sans doute en notre honneur, étoient illuminés magnifiquement, avec des lanternes, des lampions et des flambeaux.

Toutes ces attentions pour l'ambassade se terminèrent par un présent de fruits et de confitures sèches.

CHAPITRE XXI.

Continuation et particularités du voyage. Ruines d'un ancien édifice. Manière de pêcher des Chinois. Emploi qu'ils font des oiseaux pour prendre le poisson. Passage de la flotte devant plusieurs villes et villages. Arrivée à Yoo-jann-au; belle situation de cette ville. Ancrage des jonques devant Kaung-joo-foo. Réception faite à l'Ambassadeur.

DÉCEMBRE, Lundi 2.

JE crains bien que la variété et la richesse continuelles d'objets qu'offre cette contrée au voyageur qui la parcourt, ne se représentent pas sous le même aspect à l'imagination du lecteur qui en suit le journal. En effet, comment transporter avec des mots, dans la page imprimée d'un livre, toutes les beautés dont étincelle chaque ligne du volume de la nature!

Au plus léger repli, à la moindre sinuosité de la rivière, c'étoit une découverte nouvelle.

Chaque ville différoit de la dernière ; deux villages n'avoient pas la même forme. Du concours d'une infinité de chances, résultoient dans des vues de même nature, des disparités que l'œil saisit, mais que le papier ne peut réfléchir. Je crains donc, je le répète, que le plaisir dont jouit l'écrivain en se retraçant toutes ces riches collections déposées dans sa mémoire, ne se convertisse en ennui pour le lecteur, qui n'en voit, pour ainsi dire, que le catalogue.

Le tems continua d'être froid. Des hauteurs bordèrent pendant quelques milles les flancs de la rivière ; mais le pays reprit ensuite son niveau, avec ses accompagnemens ordinaires de villages, de bourgs et de villes. Partie de la plaine étoit occupée par une forêt magnifique qui formoit contraste au tableau.

Quoique la saison ne fût pas favorable pour la perspective champêtre, il s'en présentoit presqu'à toutes les heures devant nous, qui, sous le pinceau d'un maître, figureroient avec avantage sur la toile. La multiplicité des pagodes seroit dans le cas de jeter de la monotonie dans les vues de la Chine ; mais une position, un ornement, un jour différent les préservent de l'uniformité.

Des plantations d'arbres couvroient tellement la ville de *Fie-cho-jennau*, que nous ne pûmes mesurer de l'œil son étendue. Arrivés trop récemment dans la Chine pour en connoître la langue et la topographie, nous étions réduits en général, à ne juger que par la vue, de la grandeur ou du commerce d'une ville. D'après le nombre de jonques mouillées devaut *Fie-cho-jennau*, qui nous indiquoit une navigation florissante, et celui des spectateurs, ainsi que des troupes rassemblées, les unes par la curiosité, et les autres pour nous rendre les honneurs militaires, nombre duquel nous étions fondés à conclure une grande population, je puis assurer que cette ville occupe un des premiers rangs parmi celles de la Chine.

(Mardi 4.) Nous passâmes dans la matinée, devant les ruines d'un ancien édifice. Fut-il dans l'origine un temple érigé par quelque grand mandarin, pour l'exercice de son culte particulier, ou un harem destiné à ses plaisirs? c'est ce qu'il ne m'appartient pas de décider, quoique l'opinion du pays soit en faveur de la première. A juger par la nature et le nombre de pierres détachées de ce monument, ainsi que par ses autres décombres, il a dû former autrefois un édifice considérable. Les apparte-

mens

mens que le tems a épargnés, sont ornés de coquillages. Les Chinois de nos jonques lui donnoient le nom de *Wha-zaun*.

Annoncer notre entrée dans un pays de collines ou de montagnes, c'est indiquer en même-tems des pagodes, car elles ne manquent jamais d'en faire partie. De même que l'élévation du terrein sur lequel elles sont bâties, ajoute aux effets de la perspective, de même aussi celle qui leur est propre, désigne le rang ou la richesse du propriétaire.

En général, les Chinois mettent une grande importance dans le choix de l'emplacement de leurs maisons. Je ne me rappelle pas d'avoir vu une maison ou un palais de mandarin, hors de l'intérieur des villes, qui ne fût situé conformément au point de vue et aux autres circonstances locales. Dans les vallées, c'est presque toujours sur la pente d'une colline ou le long des bords de la rivière que les habitans asseoient leurs demeures. Par-tout des rochers artificiels, des ruines, les formes, en un mot, les plus extraordinaires que l'art ou la nature puissent produire, concourent à donner à leurs jardins un caractère romantique.

Nous vîmes dans l'après-dîner un grand nombre de pêcheurs, qui, après avoir retiré à

terre leurs filets, étoient occupés à pêcher à la ligne. Les Chinois ont différentes manières de prendre le poisson, soit dans les lacs, les rivières ou les canaux. Quelques-unes d'elles sont particulières à leur pays.

Dans les lacs et les grandes rivières, ils se servent fréquemment de ces lignes amorcées, dont on fait usage à bord des vaisseaux. Dans les autres rivières ils employent des filets semblables à ceux des pêcheurs d'Europe, qu'ils manœuvrent de la même manière. Quelquefois ils barrent les canaux et même les rivières, quand elles ne sont pas trop larges, avec des bambous sur lesquels est tendue une gaze très-forte. Ils interceptent, par ce moyen, le passage aux poissons qui, attirés par des amorces jetées en avant ou attachées à la gaze, se rassemblent là en quantité. Alors surviennent beaucoup de bateaux, dont les pêcheurs jettent leurs filets avec le plus grand succès.

Il paroît que la pêche forme un droit particulier à la Chine comme en Angleterre, et qu'on l'y exerce avec autant de rigueur; car nous apprîmes que les hommes que nous venions de rencontrer occupés à prendre du poisson, étoient au service du mandarin de l'endroit, et qu'il n'y avoit que lui ou ceux qui lui

payoient un droit, qui eussent le privilége de faire pêcher dans cette partie de la rivière.

Le poisson que nous vîmes prendre dans les rivières sur lesquelles nous avons navigué, consistoit principalement en une espèce de merlan, et de très-belles truites d'un goût excellent. Ces rivières sont si poissonneuses, que malgré le nombre prodigieux de pêcheurs et de jonques que ceux-ci approvisionnent à leur passage, les premiers paroissent tous à leur aise, et les équipages des dernières ne manquent jamais de poisson, dont ils font leur principale nourriture.

Les Chinois ont une autre manière de pêcher, qui, je crois, leur est propre, et qui est vraiment curieuse. Elle consiste à se servir d'oiseaux qu'ils dressent à cet effet. Le faucon qui poursuit sa proie dans l'air, le chien courant qui la flaire à la piste sur terre, sont moins certains de la saisir que ces oiseaux la leur au fond de l'eau. On les appelle *looau*, et ils ne se trouvent, à ce qu'on nous a assuré, que dans le pays que nous parcourions. Ils sont de la grandeur d'une oie ; ils ont le plumage gris, les pattes écartées, et le bec très-long, avec une courbure à la pointe. Dans son état naturel ou sauvage, ce singulier oiseau ne présente

rien d'extraordinaire, et paroît ressembler en tout à ceux de son espèce que la nature a destinés à vivre sur l'eau. Il fait son nid parmi les roseaux des bords de la rivière, dans les creux des rochers, ou dans la première isle qui lui offre asyle et protection. La faculté qu'il a de plonger ou de rester sous l'eau, est la même que celle de beaucoup d'autres oiseaux qui vivent de poissons; mais ce qui l'en distingue, est la sagacité de son instinct, et la promptitude avec laquelle il obéit aux commandemens de son maître. On croit voir un lévrier ou un chien couchant se lancer à la voix du piqueur ou du chasseur.

Le nombre de ces oiseaux employés dans un batèau de pêche, est toujours proportionné à sa grandeur. A peine le signal leur est-il fait, que d'un vol rapide ils s'abattent sur l'eau, et plongent après le poisson. Celui-ci pris, ils reparoissent avec leur proie, et volent au bateau. Y eût-il cent de ces petits bâtimens réunis ensemble, ils ne manquent jamais de s'adresser à celui de leur maître; pas plus que parmi une nombreuse flotte de jonques qui pêchent de compagnie, iis ne se trompent sur celles à qui ils appartiennent. Quand le poisson donne, ces industrieux et étonnans petits pourvoyeurs en ont bientôt rempli un bateau.

Souvent la capture est d'une taille à faire douter au spectateur étranger qui les suit dans leur vol, de la fidélité de sa vue. Le trait suivant m'a été trop souvent confirmé pour ne pas y ajouter foi, et le citer en même-tems comme une preuve frappante de leur sagacité et de leur exactitude. On m'a assuré que lorsque le poisson pris se trouvoit d'un poids trop pesant pour la force d'un seul, tous alors lui prêtoient assistance. Mais avec un aussi beau caractère de probité que celui que présentent ces intéressans oiseaux, qui croiroit que la défiance et la cupidité de leurs maîtres vont jusqu'à leur faire serrer le cou d'un cordon, afin que dans le cas où, soit la faim, soit la gourmandise les porteroit à penser un peu à eux, ils ne puissent avaler le moindre morceau de poisson?

Nous fûmes aussi témoins de deux autres inventions pour la pêche, que je ne puis m'empêcher de rapporter, quoiqu'elles m'ayent paru plus bizarres que ridicules. Parmi une nouvelle bande de pêcheurs que nous rencontrâmes, il y en avoit au moins 30 qui pêchoient à la ligne, assis comme des tailleurs sur un établi placé dans l'eau, et soutenu par des pieux. Les autres avoient barré un endroit de la rivière avec du sable, et munis chacun d'une pêle de bois, ils s'occupoient à en ratisser le fond. Ils

avoient déjà pris une quantité énorme de chevrettes et d'autres poissons à écailles.

Nous arrivâmes de bonne heure dans l'après-dîner devant la ville de *Vang-on-chean*, où les jonques restèrent mouillées l'espace de deux heures. L'ambassadeur y reçut la visite d'un mandarin de la première classe. La ville, d'une étendue considérable, est interposée entre la rivière et de hautes montagnes.

(Mercredi 4.) Les bords de la rivière n'offrirent à notre vue pendant quelque tems, qu'une suite de villages auxquels succédoient de grandes villes, et à celles-ci des bosquets impatiens du printems, des arbres contemporains des siècles, et de majestueux rochers qui, des deux rives, tendoient à se voûter sur nos têtes. A partir de leur pente jusqu'à leur sommet, partout où le terrein présentoit un niveau, l'œil découvroit une maison au milieu d'un paysage que toute la féerie de l'imagination ne sauroit reproduire.

J'ai déjà observé que dans cette partie de la Chine que nous traversions, les villages n'étoient pas seulement populeux, mais encore très-jolis en général, et qu'il étoit rare d'en rencontrer dont les maisons, par leur exté-

rieur, révélassent la misère de leur intérieur. Mais en tout il y a des exceptions ; car nous passâmes dans la matinée devant un village qui n'étoit composé, en quelque façon, que de mauvaises loges en bois. A peine eûmes-nous le tems de laisser tomber sur lui un coup-d'œil de compassion, attirés, comme nous l'étions, par les charmes du pays qui l'environnoit. La ferme, le village, le palais, tout entroit dans la composition de ce tableau magique, soit pour l'embellir, soit pour l'enrichir.

(Jeudi 5.) Le tems devint modéré et agréable ; mais la rivière étoit si basse dans quelques endroits, et si garnie de rochers dans d'autres, qu'il fut jugé imprudent de naviguer après le coucher du soleil.

Le pinceau du génie pourroit distribuer sur la toile chaque trait de ces belles compositions variées que nous offroit le pays ; il pourroit encore leur donner l'ensemble de l'original ; mais il est au-dessus de l'expression écrite ou parlée de rendre toutes les nuances des objets, et encore plus de les groupper entre-eux. Quand je rapporte que j'ai vu des forêts et des jardins, des montagnes et des vallées, le palais et la chaumière, des villes et des villages, la

pagode et le moulin, et que j'y joins leurs accessoires, je mets certainement bien au fait, par-là, mes lecteurs, des parties intégrantes de la perspective ; mais je ne leur donne aucune idée de la manière dont elles y sont ordonnées et disposées entre-elles ; je ne leur présente enfin aucune mesure pour juger de la distance où elles ont été vues du spectateur, ni de celles qu'elles observent respectivement.

A notre arrivée à *Yoo-jen-au*, qui est une ville étendue et située au pied d'une très-haute montagne, nous trouvâmes que la rivière qui nous portoit depuis si long-temps, communiquoit avec une autre aussi considérable. On peut se faire en quelque sorte une idée de cette ville, en se la représentant bâtie au confluent de deux grandes rivières qui prennent leur cours entre deux chaînes de rochers et d'alpes élevées, dont les pentes sont enrichies de beaux arbres, et ornées en même-tems de tout ce que l'art a pu y ajouter à la nature, tels que des bâtimens et des jardins en amphithéâtre.

La curiosité m'ayant fait arrêter la vue sur plusieurs maisons que l'on bâtissoit dans la ville, je remarquai que l'échafaud placé au-devant, étoit construit d'après les mêmes principes que les nôtres.

Nous passâmes devant une isle qui partageoit la rivière en deux bras égaux, et où quelque mandarin, sans doute, a formé un établissement. Il consiste en une très-jolie maison, entourée de bosquets et de jardins qui contrastent d'une manière charmante avec les rochers et les sables que présentent les deux rives opposées.

Je me contenterai de dire que depuis notre entrée dans la Chine, le jour ne nous avoit offert un aspect plus romantique que celui de cette isle, et la nuit, une plus belle illumination que celle dont on nous fit honneur à notre arrivée à *Kaung-joo-foo*.

A toutes les attentions que nous reçûmes devant cette ville, on finit par joindre celle d'un beau présent de fruits, de gâteaux et de confitures sèches.

CHAPITRE XXII.

Continuation du voyage. Méthode des Chinois pour arroser leurs champs. Tombeaux. Changement dans l'aspect du pays. Débarquement de l'Ambassade à la ville de Naung-foo, et trajet par terre. Particularités du voyage. Arrivée à la ville de Naung-chin-oa. Sa description abrégée. L'Ambassadeur se rembarque sur une autre rivière.

DÉCEMBRE, Vendredi 6.

NOUS vîmes en mouvement dans cette partie de la rivière, un grand nombre de ces machines que les Chinois emploient pour l'irrigation de leurs champs. Elles consistent en une roue faite de bambous, mise en action par le courant, et qui élève l'eau dans de vastes réservoirs, d'où elle est conduite par des espèces d'écluses dans des canaux qui entrecoupent les terres.

Le joli village de *Shaiboo*, situé sur un des bords élevés de la rivière, est le seul objet qui force le voyageur à partager un moment son

admiration entre lui et la beauté du pays, jusqu'à ce qu'arrivé à un détour que fait la rivière, son attention est commandée de nouveau par la pagode de *Tau-ay*. Cet édifice, qui paroît très-ancien, s'élève à une grande hauteur. La chûte de son dernier étage lui donne un air plus pittoresque et mieux assorti avec le petit cimetière placé au bas, et qui contient plusieurs tombeaux, ainsi que d'autres avertissemens de la mort. Je ne pus parvenir à apprendre si ce monument solitaire appartenoit à une ville du voisinage, ou à quelque famille de distinction. Il faut convenir que si au pied de la pagode est le domaine de la mort, dans sa partie élevée doit être celui de la vie, par l'air salubre qui y circule, et la belle vue dont on y jouit, car non-seulement elle domine sur une grande étendue de pays, mais elle suit encore la rivière dans ses tours et détours jusqu'à une distance considérable.

Je ne puis omettre de faire mention de la ville de *Whan-ting-taun*, moins parce que ses environs produisent du bois et du riz, que parce qu'elle est la seule ville de quelque importance que nous ayons rencontrée dans la journée ; le nombre des villages n'avoit point diminué. A l'exception de quelques-uns dont les maisons ou plutôt les cabanes ne parois-

soient pas devoir préserver leurs habitans de la rigueur de l'hiver ou de la chaleur de l'été, ils déposoient tous en faveur de l'industrie et de l'aisance des propriétaires.

(Samedi 7.) Cette journée fut très-remarquable, comme la seule depuis notre arrivée à la Chine, où nous n'eussions aperçu ni ville, ni village. Quelques fermes assises au milieu de leurs vergers, furent les seules habitations que nous vîmes dans toute l'étendue du beau pays que nous traversions. Je recherchai en vain par quelles raisons les bords de cette rivière, qui s'étoient montrés jusques-là si couverts de villes, de bourgs, de villages, de palais et de pagodes, se trouvoient si déserts.

Mais notre surprise et notre admiration qui n'étoient plus exercées par les merveilles de la population, ne restèrent cependant pas sans aliment. En effet, nous fîmes la découverte d'un objet assez singulier pour exciter notre curiosité, et fixer quelque tems nos regards.

C'étoit une levée de terre rouge, située le long de l'un des bords de la rivière. Elle paroissoit formée naturellement, et se projettoit brusquement à une très-grande hauteur. Sa surface dégarnie présentoit de belles veines ou

bandes horisontales de pierres, tracées aussi droites que si elles eussent été faites avec le compas et la ligne. Cette étonnante régularité ne finit qu'avec la levée, après un trajet de plusieurs milles.

Le peu de profondeur de la rivière nous contraignit d'échanger plusieurs de nos jonques contre d'autres moins grandes ; ce que nous fîmes au premier endroit habité qui se fût offert à nous de la journée. Notre navigation avoit été si lente à cause des bancs de sable, qu'il étoit plus de 8 heures lorsque nous y abordâmes, et il eût échappé à nos recherches, sans les lanternes de papier des soldats de la garnison, et une décharge de mousqueterie qu'ils firent en notre honneur.

(Dimanche 8.) Nous avions joui, pendant quelques jours, d'une température douce et agréable ; mais le pays avoit perdu insensiblement son air de prospérité, et il étoit devenu stérile et montagneux. Quelques-unes des hauteurs, il est vrai, étoient couvertes de bois, mais nulle apparence de verdure. La population avoit souffert une diminution relative ; les villages, cependant, quoique plus clairsemés qu'ils ne l'avoient été jusques-là, em-

pruntoient de leur forme et de leur situation, un aspect plus pittoresque que les précédens.

Les terres élevées qui bordoient la rivière, présentoient, dans quelques parties, des pentes moins escarpées, sur lesquelles croissaient des arbustes de différentes espèces, tel, entre-autres, que celui qui donne le camphre, et qu'on m'assura même y être un des plus communs.

Quoique le pays ne nous offrît plus qu'une chaîne de hautes montagnes et de vallées incultes, la pagode et le village se remontroient par intervalles, pour ranimer les bords de la rivière.

Nous remarquâmes aussi sur plusieurs montagnes des sépulcres ou tombeaux creusés dans le roc. Qu'une superstition aimable ait fait déposer les restes d'une épouse chérie ou d'un enfant, d'un frère ou d'un ami, sur ces hautes régions du globe, pour les rapprocher du lieu vers lequel, suivant la mythologie payenne, les âmes, dégagées des corps, dirigeoient leur vol, ce mouvement est dans la nature, et ne contrarie en rien la religion. Mais quelques-uns de ces monumens consacrés aux morts, nous ont paru placés dans des situations d'un

si difficile accès, qu'il seroit dangereux aux vivans de vouloir les aborder.

Vers le coucher du soleil, nous passâmes devant une ville étendue nommée *Syn-chamau*. Elle est bâtie dans une petite plaine entre la rivière et de hautes montagnes couvertes de bois. Un énorme rocher de forme pyramidale, au sommet duquel est située une pagode, ne contribue pas peu à lui donner un aspect romantique.

(Lundi 9.) Deux autres villes considérables et plusieurs villages devant lesquels mouilloient leurs jonques, furent les seuls objets dignes d'attention que nous rencontrâmes avant d'arriver le soir à *Naung-aum-foo*. Comme l'ambassade devoit débarquer dans cette ville pour voyager une journée sur terre, notre mandarin ordonna en conséquence tous les préparatifs nécessaires.

(Mardi 10.) L'ambassadeur, de son côté, fit distribuer 4 dollars à l'équipage de chacune de nos jonques; et après un déjeûner pris à la hâte, toute l'ambassade suivit le bagage qui l'attendoit sur la rive.

On avoit érigé dans l'endroit du débarque-

ment, un grand arc de triomphe orné de banderolles de soie de différentes couleurs. Il m'y fut présenté une carte dont je ne pus entendre le contenu. Je montai de-là sur une espèce de plate-forme couverte d'une très-belle natte. Son toît et sa balustrade étoient décorés comme l'arc de triomphe. Tout autour régnoit un cordon de lampes d'une forme très-élégante.

Cette plate-forme conduisoit à une cour circulaire entourée d'un paravent de soie. Cette cour, autant que j'en pus juger à la seule inspection, contenoit de 2 à 300 chevaux accompagnés de leurs maîtres. Chaque personne de l'ambassade eut la liberté d'en choisir un pour le trajet de la journée; car il avoit été décidé, d'après les mauvais chemins, et la longueur de la route, qu'à l'exception de l'ambassadeur, de sir George Staunton et de M. Plumb, tout le monde voyageroit à cheval. J'en choisis donc un, pour lequel je fus obligé de remettre la carte dont j'ai parlé plus haut. Ce cheval étoit à peine dompté, et lorsque je voulus le monter, je le trouvai si rétif, que j'aurois bien désiré pouvoir le changer; mais j'avois rendu ma carte, et je fus obligé de m'en tenir à mon choix, tout mauvais qu'il étoit.

Les chevaux choisis, les arrangemens terminés,

minés, et toute la diplomatie transformée en un corps de cavalerie, son excellence, sir George Staunton et M. Plumb se rendirent de leurs jonques à leurs palanquins. Alors s'ouvrit la marche, que protégeoit un détachement nombreux de soldats chinois.

Naung-aum-foo est une ville murée d'une grandeur considérable. Elle est bâtie sur une éminence qui domine la rivière, et commandée à son tour, soit derrière, soit de l'autre côté de l'eau, par de fortes élévations sur l'une desquelles on découvre une pagode solitaire. Ses faubourgs sont très-étendus, et à en juger par le nombre de ses jonques, dont la capacité répond au peu de profondeur de la rivière, elle doit être une place de commerce assez importante.

En moins d'une demi-heure, nous nous trouvâmes hors de la ville. Nous étions trop occupés du spectacle que nous nous donnions à nous-mêmes, pour faire attention aux objets extérieurs. En effet, je ne crois pas qu'on eût jamais vu à la Chine ou dans quelqu'autre section du monde une pareille cavalcade. Des méchaniciens, soldats et domestiques qui en faisoient partie, les uns étoient de pauvres écuyers, les autres montoient pour la première

fois un cheval. Les chevaux, de leur côté, n'alloient pas ou alloient trop vîte. De-là des attitudes et des ris, des frayeurs et des cris, que le lecteur, sans avoir été de la cavalcade, peut imaginer aisément. A quelque petites inquiétudes près, ce spectacle servit à nous distraire de l'ennui d'un voyage à travers un pays montagneux et inculte.

Nous arrivâmes à midi au pied d'une montagne si escarpée, que nous fûmes obligés de mettre pied à terre, et de conduire nos chevaux par la bride pendant l'espace de deux milles, et une heure de marche. Après avoir passé plusieurs villages, nous vînmes dîner à la ville de *Lee-cou-au*, dont la garnison nombreuse bordoit la haie à notre passage dans les rues, et salua l'ambassadeur de trois salves d'artillerie, soit en entrant, soit en sortant. Cette variété, cette combinaison de couleurs qui distinguent l'armée chinoise, donnoient à cette troupe un aspect très-agréable.

Les femmes de *Lee-cou-au* nous parurent avoir moins de réserve, et jouir d'une plus grande liberté que celles des pays que nous venions de traverser. Leur curiosité fut vivement excitée à la vue de notre singulier cortége.

J'ai déjà dit que nous avions, depuis quelque tems, échangé un pays fertile contre un sol infécond, et la plus belle culture contre des rochers et des montagnes arides. Nos yeux, cependant, se reposoient quelquefois sur des groupes de *camphriers* et d'autres arbres que des personnes instruites m'assurèrent être propres à la médecine.

Le soleil étoit couché quand nous arrivâmes aux portes de *Naung-chin-ca*. Cette ville est bâtie dans une plaine, et entourée de trois côtés par des montagnes. A celui du sud qui forme le quatrième, coule la rivière sur laquelle nous devions continuer notre voyage. *Naung-chin-oa* est une ville de quelqu'étendue et d'un commerce considérable. Ses rues, comme celles de presque toutes les villes à nous connues dans la Chine, sont très-étroites, mais elles ont l'avantage d'être bien pavées, et sur-tout très-propres. Les maisons en général sont en bois, et ne s'élèvent pas à plus de deux étages. Quoiqu'elles ne soient élégantes ni à l'extérieur ni à l'intérieur, quelques-unes, cependant, ont de l'apparence par la dorure et le vernis de leurs boutiques. Tous les soirs, après le soleil couché, la porte de chacune de ces maisons est éclairée par une grande lan-

terne de papier suspendue au-dessus, ce qui produit une très-jolie illumination dans toutes les rues. Sur ces lanternes sont écrits le nom de la personne qui habite la maison, la nature de son commerce, et les articles qu'il a en magasin. Les palais des mandarins sont ornés aussi de ces lanternes, dont la grandeur est proportionnée à celle de l'édifice, et au rang des maîtres.

Les rues de *Naung-chin-oa* étoient bordées de soldats pour réprimer la curiosité du peuple; car sans cela il nous eût été impossible de passer. L'affluence, en effet, étoit si grande, que nous ne pûmes arriver qu'à 7 heures au palais du grand mandarin de la ville. C'est un bel édifice, composé de plusieurs cours, et d'un grand nombre d'appartemens rangés à la file. De vastes galeries ouvertes, placées de chaque côté de la première cour, contenoient des tables abondamment pourvues de thé, de viandes de toute espèce et de fruits, pour la suite de l'ambassadeur, tandis que dans la galerie des cours intérieures qu'on avoit magnifiquement illuminées, étoient dressées d'autres tables pour les principaux membres de l'ambassade. La quantité de lanternes, de lampes, etc. qui servoient à éclairer ce palais, étoit si

grande, que je n'exagère pas en disant qu'elle auroit suffi à entretenir de lumières pendant un mois le palais d'un souverain d'Europe. Outre cette remarque, qui est fondée sur un fait, je crois avoir déjà observé, dans le cours de cet ouvrage, que le goût pour l'illumination est une partie principale de la magnificence chinoise.

L'ambassadeur et sir George Staunton préférèrent d'aller coucher sur leurs jonques, au lieu de passer la nuit dans le palais. En conséquence, après avoir partagé les rafraîchissemens qui leur étoient destinés, ils se rendirent à bord. Le reste de l'ambassade resta à terre, et occupa les appartemens qu'on lui avoit préparés dans le palais.

Le transport des bagages s'étoit fait de *Naung-aum-foo* à dos de porteurs ; il nous arriva par degrés, mais nous ne l'eûmes tout entier qu'à 9 heures. Il fut déposé dans une longue galerie, et arrangé avec le plus grand ordre par les gens du mandarin. Sur chaque paquet étoit collée une carte portant l'indication de la jonque où il devoit être chargé.

CHAPITRE XXIII.

L'Ambassadeur se rembarque sur de nouvelles jonques. Continuation et particularités du voyage. Pagode d'un genre nouveau. Rencontre de tombeaux. Trains de bois. L'Ambassade passe sur des jonques plus larges. Montagnes curieuses, leur description. Singulière illumination.

DÉCEMBRE, Mercredi 11.

DE bonne heure dans la matinée, le bagage fut transporté à bord avec des soins et une célérité que je ne saurais décrire. Comme la profondeur de la rivière devant la ville avoit permis aux jonques d'accoster le quai, les *coolis* ou porteurs, dont le nombre étoit très-grand, qu'accompagnoit un détachement de soldats, et qui agissoient sous les ordres du mandarin et de ses gens, eurent bientôt déposé sur chaque bâtiment les effets qui les concernoient.

Nos nouvelles jonques étoient d'une dimension inférieure aux dernières, la rivière ne pouvant porter que de petits bâtimens.

Vers les 11 heures toute l'ambassade se trouva embarquée, et la flotte prête à appareiller. En conséquence, nous reprîmes notre voyage, et commençâmes par traverser un pont de bois de 7 arches, ou pour parler plus correctement, de 7 intervalles. Ces intervalles sont marqués par de forts piliers bâtis dans l'eau, et recouverts de planches avec un parapet de chaque côté. Ce pont sert de communication entre la ville de *Naung-chin-oa* et ses faubourgs, dont elle est séparée par la rivière. Les forts placés à chaque extrémité, sont bien garnis de troupes et d'artillerie. Nous n'échappâmes pas à leur vigilance, car à notre entrée sous le pont, l'un nous salua d'une décharge, et l'autre avec des évolutions. La ville est encore gardée par un mur épais qui, du côté de la rivière, a au moins 30 pieds de hauteur. Au-dessus des portes et dans toutes les positions les plus avantageuses de la muraille, s'élèvent des tours quarrées.

A peu de distance du pont, la rivière se partage en deux branches presqu'opposées. Sur celles que nous suivîmes, nous aperçûmes de nombreux trains de petits bois de construction.

Nous passâmes dans l'après-dîner devant une

pagode située sur l'un des bords de la rivière, et qui nous parut différer de celles que nous avions rencontrées dans le cours de nos voyages. Elle comportoit cinq étages terminés par une terrasse plantée d'arbres. Le corps de l'édifice, d'où poussoient en beaucoup d'endroits des arbustes et des fleurs, étoit peint en blanc, tandis que ses angles et ses séparations l'étoient en rouge.

Le pays continuoit d'être montagneux; aucune apparence de culture n'en adoucissoit l'aspérité. Une ville considérable, nommée *Chang-fau*, fut la seule qui s'offrit à nous dans notre courte navigation de la journée.

(Jeudi 12.) Toujours la même rudesse dans les traits de la perspective, et la main de l'art n'avoit fait que les rendre encore plus sombres. Des montagnes entre lesquelles nous passâmes, contenoient un grand nombre de ces tombeaux dont nous avons déjà donné une description. Ainsi que les premiers, ceux-ci étoient presque inaccessibles, et présentoient une composition plus ou moins riche, composition analogue sans doute à la fortune et au rang des personnes dont ils renfermoient ou devoient renfermer un jour les cendres.

A la première vue de ces majestueux dépôts, nous avions été portés à croire que la superstition chinoise, en les plaçant sur des régions élevées, avoit agi d'après les mêmes principes que l'idolâtrie payenne. L'idée qu'une montagne stérile, isolée et d'un aspect lugubre, est plus convenable au caractère d'un tombeau; qu'elle soustrait des cendres chéries à la profanation des vivans, et leur garantit la douce paix de l'éternité, cette idée, dis-je, me paroît s'approcher davantage de l'intention des fondateurs de ces inaccessibles catacombes.

Aux ornemens près, leur construction semble être la même. C'est une espèce de large niche creusée dans la montagne, pavée en pierres, et masquée par un mur, avec une porte plus ou moins décorée. Quelques-unes étoient surmontées d'un dôme, d'autres se terminoient en pyramides. Leurs façades, autant que la distance me permit de distinguer, étoient peintes en rouge, avec des bordures blanches.

A ces réceptacles de morts succédèrent des habitations de vivans, mais de loin en loin, et sans aucun degré d'intérêt nouveau. Elles nous conduisirent à une ville considérable et peuplée, du nom de *Ty-an-koa*. Nous y ren-

contrâmes d'énormes trains de bois de construction flottans sur la rivière, et surmontés de cabanes de bambous, où logeoient leurs conducteurs. Nous vîmes sur la rive un grand nombre d'hommes occupés au transport de ces bois à la rivière, soit dans des chariots, soit sur leurs épaules, tandis que d'autres travailloient à en former des trains.

Le pays au-delà n'avoit rien perdu de son aspect sévère, malgré qu'une pagode se présentât de tems à autre sur le sommet des montagnes pour en affoiblir la teinte.

(Vendredi 13.) Nous passâmes dans la journée devant une ville d'une grande étendue, nommée *Tya-waung*, dont une partie étoit en ruines. Un peu plus bas s'offrit à nous la ville de *Shaw-choo*. Les maisons de ses faubourgs qui s'avançoient jusqu'à la rivière, sembloient menacer leurs habitans de les envelopper dans leur destruction prochaine. En effet, un mince seûlage de terre ou de pierres, traversé par des pièces de bois plus minces encore, est le seul appui sur lequel reposent les maisons qui bordent la rivière; aussi leur dégradation journalière manifeste-t-elle le peu de solidité de leur architecture.

La flotte jeta l'ancre à l'extrémité de la ville, en face du palais du grand mandarin, qui étoit décoré de très-beaux arcs de triomphe. De la rivière jusqu'à l'entrée du palais, régnoit une plate-forme pour la commodité de l'ambassadeur, dans le cas où son excellence auroit voulu descendre à terre. Les soldats sous les ordres du mandarin, étoient rangés en bataille, et ils nous rendirent les honneurs accoutumés.

On nous avoit préparé des jonques plus grandes, conséquemment plus commodes, et en peu de tems l'ambassade et tout le bagage se trouvèrent embarqués.

Le grand mandarin nous envoya dans la soirée un très-beau présent de porcelaines, avec des provisions en abondance. Nous reçûmes plus tard du tabac, des canards apprêtés comme du jambon, et une grande quantité de poissons secs.

La vue de quelque terre cultivée jeta de la variété et un plus grand intérêt dans notre navigation de la journée. Forme, étendue, situation, tout nous devenoit précieux par la rareté.

(Samedi 14.) Le tems fut doux et agréable.

Peu de culture, mais par fois des montagnes couvertes de bois. Le village de *Shoong-koang*, situé dans une plaine avec une rivière devant, et un amphithéâtre de montagnes derrière, appela sur lui nos regards, comme un objet charmant. Nous fûmes surpris de la quantité d'habitans qui en sortirent pour contempler le spectacle nouveau que nous leur offrions à notre tour.

Vers le soir, les montagnes qui, depuis quelques heures, s'inclinoient vers la rivière, s'en rapprochèrent tellement, qu'elles finirent par lui présenter une barrière profonde et élevée, à travers laquelle ses ondes captives et rembrunies se resserroient pour passer. Ce n'étoient que les premiers anneaux d'une chaîne considérable. Au fond de la perspective dominoit une montagne d'une hauteur si prodigieuse, que l'œil avoit bien de la peine à parvenir à sa cîme, et je crains bien que l'imagination de mon lecteur ne reste en chemin. Il étoit 7 heures du soir lorsque nous arrivâmes à ses pieds ; mais à la faveur de la lune qui brilloit dans tout son éclat, et argentoit les magnifiques contours de ce géant de l'Orient, nous pûmes l'observer, sinon dans ses détails, du moins dans son majestueux ensemble.

Cette montagne, à partir de la rivière, s'élève perpendiculairement à la hauteur de plus de 300 verges. Le côté qui fait face à la rivière, est occupé par des rochers et des plantes épineuses. Dans quelques endroits, la partie supérieure se projette sur la rivière, et couvre de son ombre effroyable le voyageur qui navigue au-dessous. Que de ses pics sourcilleux aux énormes rochers qui forment sa base, l'imagination se représente d'horribles précipices suspendus sur un plan de près de deux milles d'étendue, et elle n'aura encore qu'un foible aperçu de la nature de ce monstrueux colosse.

Rien d'adouci dans ses formes; il se perd dans les cieux comme il s'élance de la terre. En avançant sur la rivière, et vers l'extrémité de la montagne, nous vîmes poindre des bords de l'abysme, et s'élever dans les hautes régions de l'air, un rocher de forme pyramidale, dont le sommet se termine en aiguille.

Une plaine qui s'étend jusqu'aux pieds d'autres montagnes lointaines, sépare celle-là d'une seconde moins étendue et de forme différente, mais dont le caractère imprime à l'âme le même mouvement d'admiration et d'effroi. Le commencement de sa ligne d'ascension ne se prononce pas avec autant d'assurance et de

noblesse; mais arrivée à une certaine hauteur, et se redressant tout-à-coup, d'un jet fier, audacieux et soutenu, elle s'élance dans les airs, d'où elle semble rendre un nouveau témoignage à la toute-puissance de la nature.

Nous n'étions parvenus jusques-là qu'à travers une suite de montagnes auxquelles en succedèrent d'autres pendant le cours de plusieurs milles. Mais il sembloit que l'art et la nature se fussent réunis dans cette singulière nuit pour exciter et multiplier nos surprises. En effet, arrivés à l'extrémité de cette chaîne de montagnes qui nous avoit intercepté si long-tems la vue du pays, nos yeux furent tout-à-coup frappés de l'éclat d'un cordon de lumières placé à quelque distance de la rivière, et s'étendant sans interruption l'espace de plusieurs milles, au-dessus des montagnes et des vallées.

La clarté de cette raie brillante qui se balançoit à l'horison, étoit renforcée quelquefois par d'épais faisceaux de torches, tandis que des hauteurs les plus élevées, d'énormes bûchers exhalaient leurs flammes jusqu'aux cieux. Souvent dans son ascension sur les montagnes, le cordon rompant doucement sa ligne droite, atteignoit en serpentant leurs sommets, pour marier un instant ses feux à l'éclat des bûchers.

Le nombre des lanternes, des lampions et des torches employées dans cette illumination, surpasse tout calcul ; car de l'une des extrémités de l'espace éclairé à l'autre, sans comprendre les sinuosités des vallées, et l'inégalité des montagnes, il n'y avoit pas moins de 3 milles. Ces lumières étoient-elles tenues par des soldats, et alors il devoit y avoir là toute une armée ; ou étoient-elles fixées soit à terre, soit sur des pieux ; c'est ce que nous ne pûmes apprendre. J'assurerai seulement que c'étoit la plus magnifique illumination qu'ait jamais vue un voyageur d'Europe, et le plus brillant hommage qu'on eût encore rendu à la dignité d'un ambassadeur. A la clarté répandue au loin, et renvoyée par la rivière, il devenoit impossible de distinguer la nuit d'avec le jour. Le canon qui tonnoit de distance en distance, ne fit qu'ajouter à la grandeur de ce spectacle aussi extraordinaire que magnifique.

CHAPITRE XXIV.

Continuation du voyage. Description d'une montagne singulière. Particularités de la rivière. Arrivée à la ville de Tuyn-yan-yean. Rencontre d'un grand nombre de villes et de villages. Mouillage devant la ville de Tsyn-tian. Arrivée à Canton. Formalités observées dans cette circonstance, etc.

DÉCEMBRE, Dimanche 15.

A 7 heures du matin toute la flotte vint jeter l'ancre au-dessous d'une montagne que les Chinois, d'après son élévation, sa forme et son étendue, regardent comme une des merveilles de leur pays. Elle se nomme *Koan-yeng-naum*.

Le grand mandarin chargé de la direction de notre voyage, par une suite de son honnêteté et de ses attentions ordinaires, avoit fait arrêter la flotte dans cet endroit, pour procurer à l'ambassadeur et à sa suite, le plaisir d'examiner cette montagne singulière.

Elle

Elle s'élève perpendiculairement de la rivière à une hauteur prodigieuse, et se termine en pic. D'énormes rochers s'avancent en saillie, et glacent d'effroi le navigateur, qui s'imagine qu'ils vont se détacher, et combler le canal de leurs débris.

On met au rang des curiosités de cette montagne, plusieurs cavernes profondes. La plus considérable est suspendue à 40 pieds environ au-dessus de la rivière. On y arrive par des degrés taillés dans le roc au nombre de 50. Ces degrés sont garnis d'une rampe, et ont pour toît une des saillies de la montagne. Une porte, joliment peinte, introduit dans une très-belle salle qui a environ 40 pieds de circonférence sur 9 de hauteur. Elle renferme une image à laquelle les Chinois, en entrant, adressent leurs prières. Le jour y pénètre par une fenêtre ouverte dans le rocher, et devant laquelle existe un balcon d'où l'on jouit de la vne délicieuse de la rivière. Nous montâmes de cette salle, par un escalier artificiel, à deux autres appartemens de la même grandeur que le premier, et ornés d'une manière conforme au caractère de l'emplacement.

Ces salles, qui ont été creusées aux frais du mandarin à qui appartient cette montagne,

ont dû coûter un travail incroyable. Au pied des degrés règne un arc de triomphe décoré, comme à l'ordinaire, de banderolles de soie de différentes couleurs.

Quoique le pays continuât d'être montueux et inculte, il se présentoit, de tems à autres, des arbres appendus au bord des précipices, ou grouppés dans les vallées. Les montagnes dont *Koan-yen-naum* étoit le centre ou plutôt le souverain, jettoient aussi de la variété dans la perspective, en offrant quelques-uns de ces accidens sublimes dont la majestueuse nature enrichit ses grands tableaux.

A midi, la flotte jetta l'ancre pour un moment en face de *Shizing-ta-heng*. Cette ville est bâtie dans la partie supérieure d'une plaine inclinée, qui de la rivière s'avance et s'élève insensiblement pour se mettre au niveau des premières pentes des montagnes situées derrière la ville. On concevra facilement la position des lieux qui avoisinoient notre mouillage, si l'on se figure une rivière intermédiaire, ayant d'un côté une plaine couverte d'arbres magnifiques, que termine une ville considérable adossée à de hautes montagnes, et de l'autre un épais rideau de bois dominé par une superbe pagode.

Au-delà, et pendant un cours assez long, la rivière ne nous offrit que peu de variétés. Les montagnes nous opposoient leurs barrières ordinaires; et si quelqu'ouverture permettoit à l'œil de s'insinuer à travers, il ne remarquoit de différences dans les objets, que celles occasionnées par les accidens de la lumière, de l'ombre, ou de la diminution de la distance.

Nous aperçûmes et nous entendîmes en même-tems parmi les rochers, un grand nombre d'ouvriers occupés à tailler la pierre avec laquelle les Chinois pavent leurs maisons, leurs cours et les routes publiques.

Au pied de l'une de ces montagnes étoit situé un grand village d'une très-pauvre apparence. J'appris qu'il étoit entièrement habité par les ouvriers que nous venions de voir.

Nous eûmes dans la soirée une répétition de l'illumination de la veille; mais quoique la seconde ne fût comparable à la première ni pour l'étendue, ni pour le brillant, elle ne laissoit pas que de produire un très-bel effet des montagnes lointaines où elle avoit lieu.

(Lundi 16.) La rivière continuoit d'être resserrée par d'énormes rochers, dont quelques-

uns étoient couverts de bois. Au-dessus d'eux s'élevoit une montagne remarquable non-seulement par sa grandeur, mais encore par ses beaux accompagnemens. Un chemin creusé dans le roc avec un pont de pierre d'une seule arche, jetté à travers un large précipice, conduisoit à l'ouvert d'une forêt appendue à la montagne. Au centre de cette forêt est situé le palais d'un mandarin, entouré de communs, et plus loin un temple qui dépend de l'établissement, et qui contient l'image qu'on y révère. De distance en distance dans la forêt, se présentent des mausolées qui sont les tombeaux de la famille du mandarin à qui appartient *Tre-liod-zau :* c'est le nom du palais.

Ce superbe édifice, qui s'étoit montré à nous tout-à-coup, à l'un des détours de la rivière, recevoit un nouvel éclat du contraste des montagnes opposées.

La teinte foncée du tableau commençoit cependant à se dégrader insensiblement ; et nous eûmes à la fin le plaisir de reposer nos yeux sur une plaine fertile et parfaitement bien cultivée : jouissance qui nous parut d'autant plus douce, que pendant 7 jours entiers, nous n'avions eu en perspective que des rochers et des montagnes.

Nous passâmes devant *Tsing-yan-yen*, ville d'une grande étendue et d'un commerce considérable. Elle est entourée d'un mur dont les portes sont défendues par de fortes tours. Elle s'étend près de 3 milles le long de la rivière : nous ne pûmes pas bien juger de sa largeur, à cause de quelques bouquets d'arbres plantés en avant, et qui s'élèvent au-dessus du mur. Ses faubourgs ont peu d'apparence ; leurs maisons, bâties comme toutes celles des villes ou villages qui s'avancent sur les rivières, offrent les mêmes alarmes et les mêmes périls. Le grand nombre de jonques que nous vîmes à l'ancre devant *Tsing-yan-yen*, annonçoit la grandeur de son commerce, comme celui des énormes trains de bois de construction de toute espèce qu'on y formoit, en désignoit la nature. Plusieurs régimens, précédés d'une forte artillerie, étoient rangés en ligne le long de la rivière. A chaque extrémité avoient été érigés des arcs de triomphe semblables en tout à ceux qui avoient si souvent honoré notre passage.

De cette ville, la rivière redressant son cours, traverse, pendant l'espace de 3 milles, un pays richement cultivé, sur-tout en riz. Les montagnes auxquelles les plaines avoient succédé, ne se montroient plus qu'au fond de l'horison.

Il nous survint, l'après-dîner, un accident qui auroit pu avoir les suites les plus fâcheuses, si l'on n'en avoit arrêté promptement les effets. Ce fut le feu à bord de l'une de nos jonques ; on l'attribua à une étincelle tombée par mégarde d'une pipe de tabac. Il n'en falloit pas davantage pour embrâser et consumer la jonque.

Le changement heureux qui s'étoit fait dans la nature du pays, en opéra aussi dans la qualité et la quantité de nos provisions ; car il nous fut délivré en abondance des vivres excellens : on y joignit une jarre d'une liqueur très-agréable, extraite de la canne à sucre, et dont le goût est le même que celui du rum, qui est si bien connu en Angleterre.

Les ruines d'une pagode, et quelques tombeaux pareils à ceux que j'ai décrits, vinrent jetter quelques ombres sur la perspective, et terminèrent aussi notre spectacle de la journée.

(Mardi 17.) Le tems fut chaud et agréable. Par-tout la culture la mieux entendue et la plus riche. La rivière s'étoit extrêmement élargie, et portoit les jonques les plus grandes que nous eussions rencontrées.

A 7 heures du matin nous passâmes devant

un fort grand village nommé *Ouzchouaa*, qui avoit dans son voisinage plusieurs manufactures de porcelaine ou de fer, je ne saurois dire lequel ; tout ce que nous pûmes conclure de la fumée qui en sortoit, c'est que le feu étoit leur principal agent.

A mesure que nous avançions, le pays, des deux côtés de la rivière, croissoit en richesse et en beauté ; il finit par devenir une chaîne continue de jolis villages, de champs bien cultivés et de belles maisons.

Nous reçûmes dans l'après-dîner de nouvelles provisions de la meilleure qualité, avec du fruit et du *Samptchoo*, le tout en abondance.

A 8 heures du soir la flotte mouilla devant une ville fort étendue et très-commerçante. Son nom est *Sangs-wee-yenno*. L'ambassadeur fut salué par une décharge d'artillerie de tous les quartiers de la ville. A cette détonation générale, se joignoit tout ce qui pouvoit marquer la bienveillance et l'estime des Chinois pour l'ambassade. Des arcs de triomphe magnifiquement décorés, des pagodes qui leur disputoient de hauteur, et élevées pour la circonstance, une plate-forme de la nature de

celle dont j'ai déjà fait mention, et dressée pour la commodité de l'ambassadeur, ce que l'art enfin de l'illumination peut produire de plus achevé dans ce pays, où il est continuellement mis en pratique, et avec tant de perfection : tels étoient les apprêts honorables qui furent faits pour les envoyés d'une nation placée à des distances immenses. Si ce n'est pas là de la philantropie, ce dernier terme de la vraie civilisation, je demande en quoi elle consiste.

(Mercredi 18.) Nous passâmes de très-grand matin devant plusieurs villes que l'on nous dit remarquables par leur surface et leur commerce. Aux décharges d'artillerie qui frappoient continuellement nos oreilles, nous fûmes portés naturellement à croire que les deux rives n'étoient garnies que de forteresses. Le bruit, ainsi que le mouvement extraordinaire qui nous suivoient des bords de la rivière et des jonques mouillées le long, et que nous entendîmes depuis l'instant de notre appareillage, c'est-à-dire, depuis 2 heures du matin, nous firent conclure aussi que la flotte, jusqu'au jour, n'avoit fait que naviguer au milieu d'une immense cité, dont les habitans s'étoient tous éveillés pour tâcher de nous voir passer.

Nous arrivâmes à la pointe du jour devant *Tayn-tsin-tau*, ville d'un commerce immense. Des milliers de soldats, accompagnés d'un train proportionné de canons, bordoient la rivière, et nous saluèrent par une détonation de leur nombreuse artillerie.

Cette ville, ou pour parler plus exactement, ses faubourgs sont bâtis de chaque côté de la rivière, qui, pendant un espace de beaucoup de milles, étoit couverte d'une infinité de jonques chargées de marchandises, ou prêtes à en recevoir, et dont la plupart paroissoient être d'un port considérable.

Nous continuâmes de faire voile le long ou plutôt à travers *Tayn-tsyn-tau*, jusqu'à sept heures. D'après la durée de notre passage, je ne doute pas que cette ville n'ait huit milles de long. Il nous fut impossible de bien reconnoître sa largeur de dessus la flotte ; mais à juger de cette cité par son apparence, ainsi que par les belles maisons de ses commerçans, elle doit être d'une richesse immense, et occuper le troisième rang après Pékin et Canton.

Il y avoit tant de jonques sur la rivière, que nous eûmes quelque difficulté à nous faire jour à travers, pour continuer notre voyage qui

touchoit à sa fin. En effet, vers midi, nous jetâmes l'ancre à un mille de Canton, et à deux du comptoir anglais.

A peine fûmes-nous mouillés, que notre mandarin dépêcha un exprès vers cette ville, pour faire part de l'arrivée de l'ambassadeur. Bientôt son excellence reçut la visite de plusieurs des chefs du gouvernement. Vinrent ensuite les commissaires anglais, les supercargues de la compagnie, et le colonel Benson, que nous accueillîmes avec transport; car il étoit chargé non-seulement de paquets pour le lord Macartney, mais encore de beaucoup de lettres d'Angleterre pour nous, et de tous les papiers publics apportés par les derniers vaisseaux arrivés d'Europe.

L'ambassadeur fixa au lendemain le débarquement de toute l'ambassade.

(Jeudi 19.) On nous avoit préparé des jonques plus fortes pour descendre la rivière, et nous nous y embarquâmes.

Comment décrire le spectacle magnifique dont nous jouîmes en avançant! Je n'exagère point, en portant à plusieurs milliers le nombre des jonques marchandes que nous rencon-

trâmes. Celles remplies de peuple qu'attiroit notre passage, n'étoient pas moins multipliées. D'un autre côté, des maisons bâties, en grande partie, à l'européenne, couvroient les deux bords de la rivière, devenue extrêmement large.

Des forts bien pourvus d'hommes et d'artillerie se succédoient à peu de distance les uns des autres ; leurs garnisons, enseignes déployées, et accompagnées d'une musique guerrière, bordoient la plage respective. Nous fûmes salués de tous ces forts à mesure que la flotte défiloit devant eux ; et l'air, pendant près d'une heure, ne fit que retentir du bruit de leurs canons.

Des milliers de soldats embarqués sur des jonques armées, croisoient le feu de leur mousqueterie avec celui des forts. Ainsi la terre et l'eau présentoient une double armée, dont tous les soldats, à un signal donné, fléchissoient, par respect, le genou, jusqu'à ce que l'ambassadeur fût passé.

Nous arrivâmes à une heure devant les comptoirs anglais et hollandais, qui saluèrent son excellence d'une décharge d'artillerie, et arborèrent en même-tems l'étendard de leur nation.

Nous aperçûmes autour de nous une multitude de petits bateaux contenant des provisions, des fruits et des marchandises de toute espèce à vendre. Ils alloient et venoient criant eurs marchandises comme font les nôtres sur la Tamise.

Un de nos étonnemens depuis quelques jours, étoit de voir la plupart des bateaux manœuvrés par des femmes. Nous en rencontrions fréquemment qui tenoient la rame ou le gouvernail, avec un enfant attaché à leur dos, et un autre suspendu à leur sein. La vue d'une femme allaitant son enfant au milieu des plus rudes travaux, n'est pas rare dans le centre de la Chine. Nos yeux n'avoient point été affectés de ce douloureux quoiqu'intéressant spectacle dans les provinces du nord de cet empire, ainsi que dans la partie de la Tartarie que nous avons traversée. Les pieds des femmes y sont tellement estropiés dès leur enfance, que toute fatigue un peu forte leur est interdite naturellement. Celui d'une Chinoise, que j'obtins d'elle la permission de mesurer, n'avoit pas plus de 5 pouces et demi de long. Cette compression des pieds est heureusement peu généralisée.

Lord Macartney, suivi de toute l'ambas-

sade, descendit à terre, et vint prendre possession de la résidence que les supercargues de la compagnie des indes orientales avoient fait arranger pour son excellence et sa suite. Cette habitation étoit infiniment supérieure en agrémens et en étendue, à toutes celles où nous avions logé dans notre long voyage à travers la Chine. Elle participoit beaucoup de la distribution et de l'ameublement des maisons de notre pays natal; et ce ne fut certainement pas la circonstance la moins agréable de notre nouvelle position.

CHAPITRE XXV.

Description abrégée de Canton. Départ de l'Ambassade pour Wampow et Macao. Quelques détails sur ces deux villes. Particularités relatives au séjour de l'Ambassade à Macao. Retour en Angleterre.

DÉCEMBRE, Samedi 21.

CANTON ou *Quanton*, est situé au côté sud de la rivière à laquelle il a donné son nom. Il gît par les 112 degrés de longitude est, et les 24 de latitude sud. Il est environné d'une muraille en pierres qui a près de 30 pieds de hauteur. Sa défense consiste dans des forts placés de distance en distance, particulièrement du côté de la rivière, et pourvus de canons d'un gros calibre, et de garnisons nombreuses. Comme il est bâti dans une plaine très-unie, excepté vers le sud, où il n'est pas permis aux étrangers de pénétrer, sa largeur devient très-difficile à constater, pour ne pas dire même impossible.

Les rues de cette ville ont environ de 15 à 20 pieds de large, et sont pavées de pierres plates. Les maisons, construites en bois et en briques, s'élèvent rarement au-dessus d'un étage. Le devant des boutiques, joliment décoré, supporte un balcou placé au milieu, et richement peint. Ce balcon est recouvert d'un auvent.

L'habillement des habitans ne diffère en rien de celui que j'ai déjà décrit. Il est à remarquer que quoique Canton soit très au sud de Pékin, l'hiver y est assez rude pour nécessiter l'usage des fourrures. J'ai dû conclure que ce n'étoit point simplement une affaire de mode ni de luxe, par le grand nombre de boutiques de fourreurs que contient cette ville, et par la quantité énorme de fourrures toutes préparées que j'y vis suspendues. Elles consistoient en peaux de léopards, de renards, d'ours et de moutons. Ces peaux étoient arrangées en façon de jaquettes : on les porte le poil en dedans.

Le palais du vice-roi ressemble si exactement, pour l'étendue, la forme et les ornemens, à celui que l'ambassadeur occupoit à Pékin, que je crois inutile d'en donner la description. En fait de monumens publics, je ne vois, tout au plus, que les arcs de triomphe et

les portes de la ville, très-multipliées d'ailleurs, à qui on puisse appliquer ce nom.

On porte à un million le nombre des habitans de Canton. Ses faubourgs seuls, vu leur grandeur, doivent en contenir au moins la moitié. Cette estimation se trouvera encore beaucoup trop foible, si on met en ligne de compte les personnes qui naviguent ou demeurent à bord des bateaux, des jonques et des sampans dont la rivière est couverte.

Cette rivière, aux environs de la ville, égale en largeur la Tamise dans la partie la plus étendue. Elle abonde en poissons très-beaux et très-variés. Son eau incommode les étrangers, à moins qu'elle n'ait reposée très-longtems. On m'a assuré cependant, que les Chinois habitans des jonques qui la boivent sans préparation, n'en éprouvoient jamais aucun inconvénient.

Je me rappelle qu'à la suite d'une expérience que nous fîmes sur la rivière qui mène à *Tongtchew*, environ 4 pintes d'eau filtrée donnèrent la valeur d'une demi-pinte d'un sable jaune. Les riverains, cependant, font un usage journalier de cette eau dans son état naturel; ils n'avoient aucune idée de notre procédé.

Quoique

Quoique le tems nous ait manqué pour observer les maladies qui règnent parmi les habitans des bords de cette rivière, je suis persuadé néanmoins que la qualité de son eau doit préjudicier à leur tempérament.

Canton, comme on le sait, est le seul port de la Chine où il soit permis aux étrangers de commercer, encore ne peuvent-ils le faire que dans les faubourgs, qui sont à environ un mille de la ville : ces faubourgs n'ont de remarquable que leur étendue. Les rues en sont généralement très-étroites, et presque toujours obstruées par la quantité d'allans et de venans. Les maisons, construites en bois, n'ont qu'un rez-de-chaussée et un étage. Elles ont toutes des boutiques, et sont arrangées dans le genre anglais, auquel les Chinois paroissent donner la préférence en tout. Il n'est pas, en effet, jusqu'aux noms écrits sur les enseignes, qui ne présentent les caractère et l'orthographe de notre nation. Aucun magasin de porcelaines dans le monde entier ne peut être comparé, pour l'étendue, la richesse et la distribution, à ceux de Canton. Le thé qui, en quelque sorte, est devenu pour nous un des premiers besoins de la vie, et dont l'usage augmente considérablement en Europe, occupe dans ce port des ma-

gasins immenses, où il est renfermé dans des caisses rangées par étages.

Les comptoirs des différentes compagnies de l'Europe qui trafiquent avec les habitans de cette partie de l'Orient, sont formés d'après le mode particulier au pays de chacune de ces associations. Leurs maisons, dont l'architecture diffère de celle des Chinois, quoique, suivant moi, plus conforme aux localités, sont bâties de pierres et de briques, avec des cours spacieuses où logent les supercargues, les écrivains, ainsi que les capitaines et les contremaîtres des vaisseaux en chargement.

Ces comptoirs, situés sur la même ligne le long de la rivière, n'ont aucune communication intérieure de l'un à l'autre. Ils sont distingués par le pavillon de leur pays, arboré tout le jour dans la partie la plus élevée de l'établissement.

Les nations dont les compagnies ont des comptoirs à Canton, sont : l'Angleterre, la Hollande, la France, la Suède, le Danemarck, le Portugal, l'Espagne et l'Amérique ; mais les anglais, par la grandeur de leur établissement et le nombre de leurs vaisseaux, absorbent presque tout le commerce de la Chine.

Le lord Macartney résidoit de l'autre côté de la rivière, avec les principaux membres de l'ambassade. La prudence avoit fait le choix de l'emplacement ; la bienveillance et le goût avoient présidé à son arrangement. Le reste de la suite logeoit dans les magasins de la compagnie, qu'on avoit préparés d'une manière convenable à la circonstance.

Son excellence, dans les premiers jours de son arrivée, fut régalée, pendant son dîner, d'un spectacle chinois, pour lequel on avoit élevé un théâtre en face de ses croisées. Comme tous les amusemens de ce pays, il avoit pour intermèdes ou dénouement des tours de force ou de gobelets.

Le vice-roi ne fit qu'une visite à l'ambassadeur pendant tout le tems de son séjour à Canton. Elle fut suivie d'un présent très-considérable de sucre candi, de porcelaines et de nankins pour toute l'ambassade.

Les directeurs du comptoir anglais traitèrent splendidement et avec cordialité le lord Macartney ainsi que sa suite, le jour de Noël et au renouvellement de l'année. Ils obtinrent de l'ambassadeur la permission d'engager au service de leur église, nos musiciens qui nous

devenoient inutiles. Ce fut une excellente acquisition pour un pays où les européens jouissent de si peu de plaisirs.

Je terminerai ce que j'avois à dire sur la ville de Canton, en regrettant de n'y avoir point rencontré la même honnêteté ni la même délicatesse de sentimens que dans les autres parties de la Chine à travers lesquelles nous venions de voyager. Peut-être, et je l'observe avec le même regret, ce défaut de rectitude dans les procédés, défaut poussé à l'extrême, tient-il à la circonstance qui fait de cette ville le seul entrepôt du commerce étranger.

Le 8 Janvier 1794, l'ambassadeur et toute sa suite se rendirent en bateaux à bord du Lion, qui étoit mouillé à *Wampow*. M. Maxwell et M. Barrow, avec quelques domestiques, eurent ordre de gagner directement *Macao*, afin d'y faire les préparatifs pour la réception de son excellence. Ils s'embarquèrent en conséquence sur une rivière qui va de Canton à Macao, où elle se jette dans la mer.

Le pays situé des deux côtés de la rivière entre Canton et Wampow, est riche, fertile et varié. La perspective est fréquemment accompagnée de magnifiques pagodes.

Wampow est l'endroit où mouillent tous les vaisseaux, leur étant défendu de remonter plus haut la rivière.

C'est un village très-beau et très-peuplé, à la distance d'environ 18 milles de Canton. Ses maisons, entremêlées d'arbres superbes, sont bâties d'une brique rouge. Il est situé dans une plaine parfaitement unie ; mais de l'autre côté de la rivière, qui n'est pas aussi large le long de Wampow que devant Canton, le pays n'offre pas un niveau aussi régulier. Très-peu loin du mouillage est un banc de sable ou barre, que les gros vaisseaux ne peuvent traverser qu'à la mer haute. Là existent aussi deux espèces de promontoires qui s'avancent dans la rivière, et forment le passage connu sous le nom de *Bocca-tigris*. On y a construit deux forts très-solides, garnis d'artillerie et de troupes. Chacun de ces forts salua le Lion, à sa sortie de la rivière, de trois coups de canon.

Le lord Macartney reçut avant son départ de Wampow, les adieux de notre mandarin *Van-tadge-in*. Je ne saurais assez faire l'éloge de cet homme aussi recommandable par son rang que par ses qualités personnelles ; car il n'est aucun de nous à qui il n'ait donné des marques particulières de zèle et d'attention. Il

avoit été nommé par l'empereur de la Chine pour nous accompagner ; et depuis l'instant de notre débarquement sur le rivage de la mer jaune jusqu'à celui de notre arrivée à Wampow, il ne nous avoit pas quitté d'une seule minute. Dans tout le cours de nos longs et pénibles voyages, fidèle au moindre des devoirs de sa charge, il les avoit encore constamment remplis de la manière la plus agréable aux personnes confiées à ses soins et à sa direction. Difficultés, fatigues, rien ne l'arrêtoit lorsqu'il s'agissoit de nous être utile. Actif, entreprenant, communicatif et franc, d'un caractère doux, et d'un esprit aimable, il prévenoit tous nos besoins, tous nos désirs ; et sa pensée habituelle, son bonheur enfin, étoient de nous faire retrouver notre pays dans le sien, en pliant ses usages aux nôtres. Mandarin de la première classe, il occupoit sinon l'un des premiers, du moins un grade élevé dans l'armée ; mais quelle que fût la grandeur de son rang, il ne regardoit nullement au-dessous de lui les détails de sa mission auprès de nous, comme il ne se croyoit pas dispensé de les remplir avec bienveillance. Susceptible d'attachement, il s'étoit affectionné à nous, et ses derniers adieux à l'ambassadeur et à sa suite, furent accompagnés des larmes de l'amitié.

Ce mandarin respectable mérite et possède, à ce que nous apprîmes, la confiance de son souverain. D'après ses vertus et ses talens, je ne doute pas que ce ne soit un des personnages les plus distingués de son pays, et qu'il ne jouisse, et comme homme public, et comme homme privé, de l'estime de tous ses concitoyens. Si le témoignage de respect que je lui rends ici, ne peut rien ajouter à sa réputation, il sera du moins un gage de ma sincère admiration pour son mérite supérieur, et de ma tendre reconnoissance pour ses procédés honnêtes.

La rivière de Canton est parfaitement bien connue. Il seroit donc non-seulement superflu, mais il y auroit encore de l'indiscrétion de ma part, d'ajouter une nouvelle description à toutes celles qui en ont déjà été faites.

(1794, JANVIER. Mercredi 14.) Le lord Macartney, en débarquant à *Macao*, fut invité à dîner chez le gouverneur. Il se transporta l'après-dîner à la résidence de M. Drummond, l'un des supercargues de notre compagnie des Indes, qui lui avoit fait préparer un logement. Comme les supercargues attachés au service des compagnies européennes qui trafiquent en

Chine, ne peuvent pas séjourner à Canton au-delà du tems nécessaire pour le chargement de leurs vaisseaux, ils occupent à Macao des maisons particulières.

Macao est situé près les 110 degrés de longitude est, et environ les 22 de latitude sud. C'est une ville de quelque étendue, et bâtie sur un rocher. Les maisons sont construites en pierres, et dans le style européen, mais sans aucune décoration extérieure. Les rues, étroites et irrégulières, suivent l'inégalité du terrain à travers lequel elles sont tracées. Les monumens publics consistent dans des églises, des couvents, et le conseil qui est placé à l'extrémité de la seule rue unie et large que la ville renferme. Sur le port, en face du mouillage, est la maison du gouverneur, qui n'a de remarquable que sa belle vue. Vient ensuite le comptoir anglais, bâtiment simple mais commode, avec un jardin. Il en est de même de tous les autres comptoirs. Les hauteurs de Macao commandent une vue très-étendue de la mer et du pays voisin. Le hâvre est bon et à l'abri des vents; mais il n'admet pas de gros bâtimens. Des forts solidement construits et munis d'une artillerie nombreuse et de troupes portugaises défendent la ville sur tous ses

points. La mer pénétre dans le hâvre par un canal étroit placé entre les isles Ladrones et la ville. Au-delà est une très-belle baie d'environ 4 milles d'étendue, et terminée par une pointe de terre élevée qui la sépare de la rivière. De cette pointe et vis-à-vis du territoire portugais, domine une forteresse bâtie par les Chinois, pour empêcher qu'on ne pénètre sur le leur. En effet, aucun étranger ne peut se promener, ni aucun bateau approcher de la pointe de terre. Il existe dans le milieu de la baie une jolie petite isle où réside un mandarin qui vient rarement à Macao.

On croit généralement que Macao est situé dans une isle; c'est une erreur: rien ne sépare cette ville du continent de la Chine. Toute l'étendue des possessions portugaises n'excède pas 4 milles de longueur, et un mille et demi de largeur. Les limites en sont parfaitement signalées, et il y auroit du danger à vouloir les franchir.

Le gouvernement de Macao est partagé entre les Portugais et les Chinois. Chacun de ces peuples a la police des siens. Quoi qu'il en soit, les derniers, d'après les plaintes des comptoirs européens, étendent leur juridiction sur le commerce étranger, dont ils exigent de très-

gros droits à l'entrée et à la sortie des marchandises. La cour de Lisbonne entretient à ses frais dans cette ville, un gouverneur et un juge investis de tous les pouvoirs. Il y a aussi sur le quai établi dans la partie sud de Macao, une douane portugaise, à qui tous les vaisseaux entrans dans la baie sont tenus de payer un droit. On compte tout au plus dans cette place 250 soldats européens. Ils sont bien vêtus, et reçoivent une paye beaucoup plus forte du moment de leur arrivée.

La maison où résidoit le lord Macartney, formoit un des plus jolis séjours que l'imagination puisse concevoir. Petite, mais bâtie à la manière anglaise, elle étoit entourée d'un jardin très-vaste, parfaitement bien disposée pour la vue et l'ombrage. La rivière et la mer, une isle cultivée, et une côte en amphithéâtre, en formoient la perspective.

Les Chinois qui habitent cette ville, malgré leur communication habituelle avec des européens, observent avec une scrupuleuse exactitude, les antiques et invariables usages de leur pays.

Macao, dans l'origine, étoit défendu par une muraille dont une grande partie, restée

encore debout à l'est de la ville, traverse deux hauteurs, où elle se lie à un fort et à un couvent qui se montrent sur leur sommet.

En dehors de ce mur est le cimetière public, où j'aperçus les tombeaux de plusieurs de mes compatriotes, dont les cendres reposent loin de leurs amis et de leur pays natal ! Ce cimetière n'est destiné qu'aux Chinois, et à ceux des européens qui ne sont pas de la religion romaine. Les papistes ont des cimetières particuliers pour les personnes décédées dans la croyance de leurs dogmes.

M. Plumb, notre interprête, quitta dans cette ville le service de l'ambassade. Il fut constamment aimable et obligeant pour nous. On lui offrit un sort convenable s'il vouloit revenir en Angleterre ; mais quoiqu'il ne parût se séparer de ses compagnons de voyage qu'avec un sensible regret, il préféra naturellement de retourner dans le sein de sa famille et de ses amis, dont il étoit éloigné depuis si long-tems, et de passer le reste de ses jours sur le sol qui l'avoit vu naître.

Le lord Macartney séjourna à Macao jusqu'au 8 mars, époque à laquelle il s'embarqua avec toute la suite de la maison du gouver-

neur, au milieu des troupes de la garnison qui bordoient la haie, et au bruit de six pièces de campagne, de fonte, et de celui des canons des forts, qui répondirent coups pour coups aux 19 tirés des pièces.

Le Lion accueillit l'ambassadeur d'un salut de 15 des siennes, auxquels il joignit d'autres marques d'honneur. Ce cérémonial fut répété par le roi Charles, bâtiment espagnol, le Bon-Jésus, portugais, et les autres vaisseaux appartenans à notre compagnie des Indes.

(Dimanche 16.) Dans l'après-dîner, ceux de ces bâtimens qui étoient sur leur retour pour l'Angleterre, vinrent mouiller en tête de la rade, afin de profiter du convoi du Lion. Chacun d'eux, en passant, salua le commandant de 19 coups de canon. Nos compagnons de voyage, le Jackall et le Clarence, devenus inutiles à l'ambassade, furent vendus, le premier au capitaine *Proctor*, attaché au service de la marine de la compagnie des Indes, et le second à un particulier de Macao.

(Lundi 17.) De très-grand matin le signal de lever l'ancre fut fait à la flotte. A 7 heures, le Lion mit à la voile accompagné des bâtimens suivans :

Le lord Thurlow,
Le Glatton,
L'Abergavenny,
L'Exeter,
L'Indostan,
La royale Charlotte,
Le Hawke,
Le Warley,
Le lord Walsingham,
Le Triton,
Le Henry Dundas.
La Cérès,
L'Osterley,
Et le Jackall, brique armé de la compagnie.

A ces navires destinés pour l'Angleterre, étoient joints :

Le roi Charles, espagnol,
Le Bon-Jésus, portugais,
Et le général Washington, américain.

A 11 heures, le Lion fit le signal pour former la ligne de convoi, et toute la flotte gagna la pleine mer.

(AVRIL, Mardi 8.) Il ne nous arriva rien de nouveau jusques dans l'après-dîner de ce jour, où le Henry Dundas nous signala six voiles étrangères à l'est-sud-est, et une au nord-est,

qu'on reconnut pour être la Nancy du Bengale. A 4 heures, l'Indostan et l'Exéter reçurent l'ordre de chasser : à 5, nous montrâmes nos couleurs à un bric et à plusieurs prôts.

Le bric commandé par le capitaine Moorish étoit très-bien armé. Les prôts portoient aussi du canon, et un seul d'entre-eux se contenta de répondre un coup au feu des vaisseaux anglais pour amener. Chacun de ces prôts avoit au-delà de cinquante Malais à bord. Les Malais commettent de fréquens ravages sur la côte de Sumatra, où nous nous trouvions, ainsi que dans les autres isles voisines.

(Vendredi 11.) D'après la découverte que nous fîmes de deux voiles, on chargea tous les canons, et nous nous préparâmes au combat. Il fut bientôt reconnu qu'elles étoient anglaises, et au lieu de nous aborder en ennemis, nous échangeâmes entre nous les saluts de l'amitié.

(Lundi 14.) Nous jetâmes l'ancre à la pointe d'Angara, où nous restâmes jusqu'au samedi 19, pour faire de l'eau et du bois, à l'exception du bric le Jackall, qui se sépara de nous le lendemain.

Depuis la pointe d'Angara jusqu'à l'isle Ste.

Hélène, nous n'éprouvâmes de remarquable que de violentes bourasques de vent, sur-tout en doublant le cap de Bonne-Espérance.

(JUIN, Jeudi 19.) Nous mouillâmes dans la journée devant Ste. Hélène. Les vaisseaux de sa majesté, le *Samson*, de 64 pièces de canon, capitaine Montague, et l'*Argo*, de 44, capitaine Clarke, nous y avoient précédés le matin.

Le lord Macartney et sa suite descendirent à terre, où ils séjournèrent jusqu'au premier juillet, jour auquel ils revinrent à bord, et où la flotte appareilla pour l'Angleterre, avec l'augmentation des vaisseaux suivans qui, excepté le *Samson* et l'*Argo*, étoient dans la rade à notre arrivée.

État des nouveaux bâtimens de la Compagnie qui se joignirent à la flotte.

Le général Coote,
Le Fits-William,
Le Belveder,
Le Fort William,
Le Marquis de Lansdown,
Et le Lucas de Londres, revenant de la pêche de la baleine dans les mers du Sud.

Le Samson, de 64 canons,
L'Argo, de 44.

(Juillet, Jeudi 3.) Le général Washington se sépara de la flotte en saluant le commandant de 9 coups de canons, qui lui furent rendus avec le cérémonial d'usage.

(Lundi 21.) Le Samson tira dans la matinée un coup de canon, et signala une flotte. Après quelques heures d'incertitude, et des préparatifs pour un engagement, on reconnut que c'étoit une flotte appartenant à la compagnie anglaise, qui alloit aux Indes, convoyée par le vaisseau de guerre l'Assistance, capitaine *Brunton*. Celui-ci la quitta pour je joindre à la nôtre.

(SEPTEMBRE, Mercredi 3.) Il ne nous survint absolument rien de particulier jusqu'au 3 sepsembre, où, sur les trois heures du matin, étant à la hauteur de Portland, nous tombâmes au milieu d'une escadre considérable qui, heureusement, se trouva être celle du comte Howe, croisant dans le canal. Cette rencontre de nuit n'eut d'autre suite que quelques avaries causées à la Royale-Charlotte, au Triton et à l'Osteley, tous vaisseaux de la compagnie.

A 5 heures du soir, nous terminâmes notre

long

long et intéressant voyage, en jetant l'ancre à Spithéad ; et peu de tems après nous jouîmes de l'inexprimable satisfaction de toucher la terre de notre pays natal.

CHAPITRE DE SUPPLÉMENT.

Récit abrégé du voyage du Capitaine Mackintosh depuis Hoang-tchew jusqu'à Chusan, etc. etc. Différens usages des Chinois, etc. Mêlanges, etc.

DANS cette relation abrégée du voyage du capitaine Mackintosh, et des personnes de l'ambassade qui nous quittèrent à *Hoang-tchew* pour rejoindre les vaisseaux à *Chusan*, je ne parle que d'après l'autorité des autres; si je l'ai renvoyée à la fin de cet ouvrage, c'étoit pour ne pas interrompre le fil de ma narration.

La rivière sur laquelle s'embarqua ce détachement pour se rendre à Chusan, différoit très-peu, d'après ce que l'on m'en a dit, de celles que j'ai déjà décrites. Une chaîne de montagnes et de rochers, des plaines cultivées, formoient le fond du tableau, que des pagodes et des palais, des villages et des villes enrichissoient ou égayoient tour-à-tour.

Il paroît cependant qu'à la différence des rivières que nous avons traversées, le cours de celle-ci est quelquefois interrompu par de hautes et effrayantes cataractes. Elles devroient naturellement, par-tout où elles se présentent, en suspendre aussi la navigation ; mais l'industrie particulière, la patience admirable, et, je puis ajouter, le génie du peuple Chinois ont vaincu les obstacles à un point, qu'il faut toute ma confiance à la véracité des personnes de qui je tiens le fait, pour oser l'avancer ici.

Le méchanisme employé au passage de ces *rapides*, consiste à descendre le bâtiment dans un courant plus bas, ou à l'élever dans un courant plus haut. En conséquence on a placé au milieu de la rivière deux forts piliers, traversés par de larges poutres saillantes à leur extrémité. A celles-ci sont fixées des cordes et des poulies. Lorsqu'une jonque se présente pour franchir l'abysme, elle est saisie de l'avant et de l'arrière, de manière à tenir l'équilibre. Alors les personnes préposées à ce service, et qui sont stationnaires dans l'endroit, enlèvent, au moyen des poulies et des cordes, le vaisseau avec tout ce qu'il contient, tels que passagers, équipages et marchandises, et le font passer dans une eau unie. Cette opération har-

die ne demande que quelques minutes, tant elle est bien combinée, et les Chinois la regardent comme si sûre, qu'ils traversent une cataracte comme on traverse un étang.

Le capitaine Mackintosh et son détachement furent traités par les mandarins des villes et des villages qu'ils rencontrèrent, avec les mêmes égards et la même hospitalité que l'ambassade avoit éprouvés par-tout. Ils mirent dix jours à se rendre de *Hoang-tchew* à *Chusan*.

Je vais maintenant donner quelques détails sur les usages et les manières des Chinois, selon qu'ils se présenteront sous ma plume.

Je commencerai par relever ce qu'a écrit l'abbé Grosier, des cérémonies du mariage parmi les Chinois. Cet écrivain, qui a commis plus d'une erreur en parlant des coutumes de ce peuple, dit : » Que le jour fixé pour les » noces, la mariée est placée dans une chaise » fermée ou un palanquin, que précèdent et » suivent différentes personnes des deux sexes, » portant les articles qui composent sa dot, » tandis que d'autres l'entourent avec des flam- » beaux allumés, fût-ce même en plein jour. »
La cérémonie à laquelle j'assistai à Macao, n'avoit de commun avec cette description que

palanquin. La mariée qui y étoit assise, étoit précédée d'une musique, et accompagnée de banières de différentes couleurs, portées par des hommes, soit en tête, soit à la suite du cortége: ce cortége étoit formé principalement des parens et des amis de la femme et du mari, qui les escortèrent jusqu'à la maison de celui-ci, où un repas avoit été préparé, et où l'on passa la journée dans la joie et les plaisirs. Elle ne fut point terminée par la pratique absurde dont l'abbé Grosier et d'autres écrivains ont surchargé le dernier acte du mariage.

Ce que ces mêmes auteurs ont avancé de la clôture des femmes, est également dénué de fondement. Il se peut que dans un empire aussi étendu que la Chine, les usages n'y soient pas les mêmes par-tout. Il se peut que dans quelques provinces, les maris ayent le singulier privilége de disposer de la liberté de leurs femmes; il se peut très-fort qu'ils en abusent plutôt qu'ils n'en font un usage honnête, si jamais pareil droit peut être départi dans les sociétés humaines! mais j'ose assurer qu'en général les femmes jouissent en Chine d'une liberté raisonnable, et qu'il y existe entre-elles et les hommes, cette douce communication qui fait

le charme et le bonheur de nos sociétés d'Europe.

L'abbé Grosier assure, toujours avec aussi peu de connoissance du pays, que les maîtres excitent le plus qu'ils peuvent leurs esclaves à se marier entre-eux, afin d'en augmenter le nombre, les enfans suivant les conditions de leur père et de leur mère. Cet écrivain a été grandement induit en erreur ; car il n'y a pas d'esclave chez les Chinois : la loi leur défend d'en importer sur leurs vaisseaux, qu'ils ne peuvent employer qu'à trafiquer des choses et non pas des hommes. Vouloir alors que ces esclaves leur soient apportés par des bâtimens etrangers, c'est absolument faire preuve de crédulité, et n'avoir pas la moindre idée du gouvernement Chinois. S'il existoit des esclaves à la Chine, ce ne pourroient être donc que des naturels du pays ; or, je le répète, d'après d'exactes recherches, il n'est parmi eux aucune classe du peuple qui vive dans cet état de dégradation.

Certains criminels, il est vrai, sont punis de la suspension ou de la perte de leur liberté, suivant la gravité de leurs délits, et on les emploie aux travaux publics les plus pénibles ; mais si c'est là de l'esclavage, les malheureux

qui sont condamnés à extraire du lest de la Tamise, sont donc esclaves? On observe à l'égard de ces criminels de la Chine, un usage qui n'est point pratiqué en Angleterre; il consiste à les louer aux personnes qui veulent les employer; et comme on les paye moins cher que les ouvriers ordinaires, c'est à qui les fera travailler. De-là aussi une grande économie pour le gouvernement, qui se trouve ainsi dispensé de les nourrir, sans altérer en rien la réparation due aux loix, dans la personne de ces malheureux; j'ose donc renouveler l'assurance que ce qu'on entend ordinairement par esclavage, c'est-à-dire, le pouvoir qu'un homme exerce sur la liberté de son semblable, soit en vertu d'un marché, soit par héritage, comme dans nos isles de l'Amérique, est entièrement inconnu en Chine; ce ne fut même qu'avec beaucoup de difficultés que nous parvînmes à faire comprendre à quelques Chinois de l'intérieur, ce que signifioit ce mot; et lorsque pour leur en faire mieux saisir le sens, je leur expliquai la position d'un jeune nègre nommé *Benjamin*, que sir George Staunton avoit acheté à Batavia, ils manifestèrent la plus grande horreur. Cette conversation eut lieu à *Jéhol*, en Tartarie. Mais à Canton, où le peuple est plus à portée de savoir, par la

fréquentation des Européens, ce qui se passe dans la section du globe que nous habitons, le pauvre Benjamin donna lieu à quelques réflexions qui, je crois, feront partager ma surprise et mon admiration à mes lecteurs. Nous étions Benjamin et moi dans une boutique des fauxbourgs de Canton. Des chinois pour qui un nègre étoit un objet nouveau, s'empressèrent de me faire quelques questions au sujet des noirs. Le maître de la boutique, qui parloit un peu l'anglais, ne put s'empêcher de me témoigner combien il étoit surpris qu'une nation comme la nôtre, qui faisoit profession d'humanité, se livrât à un trafic aussi barbare. Je lui appris alors l'intention qu'avoit manifestée notre parlement de le proscrire; voici la réponse étonnante que me fit ce chinois, je n'en change que les expressions : » Je sais, me dit-» il, que les noirs ont un excellent ami et un » défenseur zélé dans le bon mandarin M. » *Wilberforce*. Je sais aussi que tous les hon-» nêtes gens, ainsi que les nègres, chérissent » et révèrent cet homme de bien, dont toutes » les pensées, depuis long-tems, ne se dirigent » que vers l'amélioration du sort des esclaves, » tandis que vos planteurs américains et vos » marchands, entraînés par l'appât du gain, » voudroient éterniser l'affreuse condition de

» ces malheureuses créatures africaines. Mais » j'espère que Dieu ne le souffrira pas. »

Que les mandarins et les commerçans de Canton, dont beaucoup parmi eux entendent les langues d'Europe, ayent quelque connoissance de la politique de cette portion du globe, soit par leur communication habituelle avec un grand nombre de ses habitans, soit par la lecture des journaux étrangers, cela est assez dans l'ordre naturel des choses. On conviendra qu'il l'est infiniment moins qu'une question agitée dans le parlement d'Angleterre sur la traite des noirs, fût la nouvelle des faubourgs de Canton. Cet hommage rendu à M. *Vilberforce* par un marchand chinois, sous les murs d'une ville d'Asie, ne lui paroîtra certainement pas la moindre récompense de ses efforts constans, au milieu du sénat d'une des premières nations de l'Europe, en faveur des peuples de l'Afrique.

Les Chinois observent un grand nombre de fêtes. Nous vîmes célébrer à Macao celle de la nouvelle année, qui est la principale. Suivant le calendrier chinois, cette fête tombe le second jour de notre mois de février. Elle est célébrée dans tout l'empire par les plus grandes réjouissances, et par une cessation absolue de

travail et d'affaires. Je ne sais pas si elle est accompagnée de quelques cérémoniesreligieuses ; car nous ne fûmes témoins que de festins le jour, et de feux d'artifices la nuit. Cette fête fut prolongée de plusieurs jours, par ceux qui, probablement, en avoient et les moyens et le tems. Les autres employèrent assez bien la journée pour s'en ressentir le lendemain.

Voici comme les Chinois observent leurs jours de fêtes ordinaires.

Ils commencent par rassembler le plus de provisions qu'ils peuvent, et lesplacent devant une petite idole, posée sur un autel avec un rideau devant. Ces autels, dont les formes varient à l'infini, sont très-multipliés à la Chine, car il n'y a pas de maisons ou de jonques qui n'en renferme un. Après trois révérences faites à l'idole, les provisions, dont font partie du pain, des fruits, et trois petites coupes de vin de liqueur et de vinaigre, sont portées en dehors par les gens de la maison. Là, ils s'agenouillent et prient avec ferveur pendant l'espace de plusieurs minutes. Après maintes et maintes prosternations, ils se relèvent, et répandent le contenu des trois coupes à leur droite et à leur gauche. Ils jettent ensuite sur

un feu allumé exprès, une quantité de petits morceaux de papier doré, à la fumée duquel ils présentent leurs provisions ; puis ils tirent au-dessus d'elles de petits pétards attachés au bout d'une canne de bambou. Ils reportent alors ces provisions devant l'idole, qu'ils nomment *Josh*, (expression qui, chez les Chinois, signifie une divinité) et après de nouvelles révérences, ils terminent la cérémonie par manger gaîment l'offrande qu'ils ont bien soin d'accompagner de fréquentes libations de vins et de liqueurs qui, presque toujours, ont bouilli auparavant dans de petits vaisseaux de cuivre ou d'étaim.

Le gouvernement, d'après un usage très-ancien, fait représenter le premier de mars, pour l'amusement des classes pauvres du peuple, des pièces dramatiques sur un théâtre érigé dans la principale rue des différentes villes de l'empire. Ce spectacle, qui dure plusieurs jours de suite, se donne aux frais de l'empereur, que le peuple rembourse en bénédictions.

Je n'ai à citer en preuve des connoissances des Chinois dans l'art de guérir, qu'un seul exemple dont j'ai été témoin dans la personne de Jean Stewart, domestique du capitaine

Mackintosh, qui, au moment de notre départ de *Jéhol*, fut attaqué de la dyssenterie. Sa maladie avoit fait de tels progrès en route, qu'arrivés à *Waunchoyeng*, nous perdîmes toute espérance de pouvoir le sauver. Mais, soit du propre mouvement du malade, soit de celui de quelque personne de l'ambassade, un médecin chinois fut appelé, et M. Plumb, en présence de sir George Staunton, lui expliqua la situation du malade. Le médecin, après avoir resté un tems considérable avec ce dernier, lui envoya une médecine qui commença par calmer les douleurs du malade, et finit par le rétablir entièrement.

En général, les Chinois offrent l'apparence de la santé. Il est très-rare de rencontrer parmi eux des personnes marquées de petite vérole; et à l'exception des ports de Macao et de Canton, la plupart des maladies qui font de si fréquens et de si cruels ravages en Europe, ne sont point connues à la Chine.

Le *caxie* est la seule monnoie qui ait cours dans cet empire, toute autre y est absolument proscrite: c'est une espèce de métal blanc de la largeur environ de nos liards, avec un petit trou quarré au milieu, par lequel s'introduit un fil servant à en lier plusieurs ensemble. Un

certain nombre de *caxies* ainsi enfilés, forment des *candereens* et des *maces*. Mais quoique ces termes de *candereen* et de *mace* soient employés pour désigner telle quantité de caxies, il n'y a cependant dans le pays aucune monnoie qui en contienne la valeur spécifique; ce sont des dénominations purement idéales, comme celle de la *livre* en Europe.

On ne sauroit bien comparer le *caxie* avec quelqu'une de nos monnoies anglaises, celle-là n'ayant pas une valeur parfaitement déterminée même dans le pays, où chaque province a son caxie particulier, qui n'a pas cours dans une autre. Par exemple, dans la province de Pékin, pour un dollar d'Espagne on reçoit en échange de cinq à six cents quatre-vingts caxies, suivant le poids du dollar, dont les Chinois s'assurent par le moyen d'un petit peson à l'instar des nôtres, et quelquefois avec des balances. Dans la province de *Hoang-tchew*, le dollar vaut entre sept cent et sept cent-cinquante caxies. Le change éprouve ailleurs de plus grandes variations.

Je ne terminerai pas cet Ouvrage sans payer un tribut d'admiration et de respect au sage et bienfaisant empereur de la Chine qui, du

trône où il règne depuis près de 60 ans, n'a pas cessé un instant, d'après la voix publique, de veiller et d'ajouter au bonheur de plus de deux cents millions d'hommes qui vivent sous son empire. Pour donner une idée de sa justice et de sa bonté envers tout le monde, je citerai une anecdote qui m'a souvent été racontée dans le pays.

Un marchand de la ville de *Nankin* avoit acquis, par son industrie et son travail, une fortune considérable. Le vice-roi, dont elle tentoit la cupidité, forma le projet de la confisquer à son profit, bien entendu, sous le prétexte qu'elle avoit été faite trop rapidement. Le marchand en fut informé. Père d'une nombreuse famille, il crut n'avoir rien de mieux à faire, pour échapper aux poursuites de l'avarice, que de partager son bien entre ses enfans, et de tenir d'eux son sort.

Mais l'esprit d'injustice, soutenu par le pouvoir, ne se détourne pas aisément du sentier du crime. Le vice-roi envoya les enfans à l'armée, confisqua leur propriété, et réduisit par là le père à demander l'aumône. En vain l'infortuné chercha-t-il à l'attendrir par ses prières et ses larmes, ce barbare officier, cet infâme mandataire d'un souverain bienfaisant, dé-

daigna d'accorder le moindre secours au malheureux qu'il avoit dépouillé. A la fin le marchand, réduit au dernier désespoir, se détermina à aller se jeter aux pieds de l'empereur pour obtenir justice, ou expirer devant lui.

Il se mit donc en route pour Pékin, mendiant son pain le long du chemin. Après avoir surmonté tous les obstacles de ce long et pénible voyage, il arrive dans la capitale de l'empire. Son premier soin fut de rédiger une pétition qui contenoit l'exposé fidèle de l'injustice qu'il avoit éprouvée. Il se rendit ensuite dans l'une des cours extérieures du palais, par laquelle l'empereur devoit passer pour se rendre au conseil. La pauvreté de ses habits pensa faire échouer son entreprise, et les mandarins qui accompagnoient l'empereur, vouloient même le chasser de force, lorsque l'attention du prince fut attirée par le bruit provenant de la résistance de ce pauvre homme, qui tenoit dans ce moment sa pétition à la main, et s'efforçoit de la lire haut. A la vue de ce papier, l'empereur donna ordre de le lui apporter dans son palanquin, et après en avoir pris lecture, il fit signe au pétitionnaire de le suivre.

Le vice-roi de Nankin, par un hasard heureux, se trouvoit de service à la cour, et assis-

toit au conseil. L'empereur lui ordonna de prendre communication de la plainte du marchand, et lui demanda ensuite ce qu'il avoit à dire pour sa justification. Mais celui-ci, qui ne s'attendoit pas à la révélation de son crime, demeura interdit. L'empereur alors adressant la parole à son conseil assemblé, lui fit un exposé circonstancié de la conduite du vice-roi, et finit par ordonner qu'on lui apportât sur le champ, à la pointe d'un sabre, la tête de ce ministre prévaricateur; ce qui fut exécuté dans la minute. L'empereur se retourna alors vers le pauvre vieillard, qui étoit tombé à ses pieds d'étonnement et de reconnoissance, et lui dit :

» Envisage-bien cette tête toute sanglante, ce
» monument terrible de la vengeance des loix
» outragées. Je te nomme vice-roi de la pro-
» vince de Nankin. Que le sort de ton prédé-
» cesseur soit pour toi une leçon de probité,
» de justice et de modération ! »

JOURNAL

JOURNAL

DE L'ESCADRE,

Pendant l'absence de l'Ambassade, jusqu'à son retour à bord du vaisseau de Sa Majesté le Lion, à Wampow.

JOURNAL

TENU A BORD DU LION,

DANS LA MER JAUNE.

Aoust, 1793, Lundi 5.

Tems modéré et couvert. A. m. (avant midi) tué un jeune bœuf pesant 341 livres. Embarqué tout le bagage à bord des jonques, ainsi que les soldats, les domestiques, les méchaniciens, les botanistes, etc. A 8 heures et demie, fait prendre les armes à la troupe. L'ambassadeur se transporte sur le brigantin le *Clarence*. Il est salué de 19 coups de canon et de 3 acclamations par le Lion et l'Indostan.

Mardi 6.

Même température. Décès d'Adam Bradshaw, dragon ; son corps jeté à la mer. A m. donné de l'air au vaisseau ; fait faire des fumi-

gations et répandre du vinaigre dans les entre-ponts.

Mercredi 7.

Petites brises et tems couvert. Occupé l'équipage à différens travaux. A. m. tué un jeune bœuf du poids de 282 liv. Employé les voiliers à réparer la voile du grand hunier.

Jeudi 8.

Même température. A 9 heures p. m. (après midi) le Clarence jette l'ancre, ayant les gens du Jackall à son bord. A 4 heures et demie, appareillé, la sonde rapportant de 7 à 9 brasses d'eau. Tué à midi un jeune bœuf pesant 301 l. L'Indostan et le Clarence de conserve avec nous.

Vendredi 9.

Tems modéré et couvert. P. m. distribution de tabac. Sondé entre 15 et 17 brasses d'eau. Aperçu plusieurs petits météores dans l'air. A 6 heures a. m. découvert une jonque gouvernant au sud-est. Tué un jeune bœuf du poids de 323 l. Vu la terre gissant au sud-est.

Samedi 10, à l'ancre sous la haute terre de *Tangan-foe*.

Petites brises et tems clair. P. m. au coucher du soleil, les isles *Meatow* s'étendoient

du sud-est à l'est par nord, à 5 ou 6 lieues de distance. A m. tué deux jeunes bœufs, pesant 400 l. A 8 heures, la haute terre de *Tangang-foe* nous restoit au nord-est par est à 3 ou 4 lieues. A midi, jeté l'ancre sur la côte, par 10 brasses d'eau, fond de vase.

Dimanche 11.

Tems modéré et couvert. A midi et demi, l'Indostan arrive au mouillage. A 6 heures appareillés : à 9, tiré un coup de canon pour avertir de mouiller, et jeté l'ancre par 7 brasses d'eau, les isles *Meatow* s'étendant du nord-est, par est, à l'est. Tué un jeune bœuf du poids de 290 liv. A 5 heures a. m. levé l'ancre et fait voile : à 7 heures la sonde ne rapportoit plus que de 7 et demi à 7 brasses 3|4 d'eau. A 8 heures, mouillé par 7 brasses d'eau, les isles *Meatow* nous restant du nord par ouest, à l'est par nord : à 2 heures remis à la voile.

Lundi 12.

Vent par raffales. A 3 heures et demie p. m. laissé tomber l'ancre par 21 brasses d'eau, la ville de *Tangang-foe* gissant au sud par ouest 1|2 ouest. Tué un jeune bœuf pesant 287 l. A. m. reçu un présent de viandes et de légumes. Appareillage du Clarence.

Mardi 13, sous la haute terre de *Tangang-soc.*

Petites brises et tems couvert. P. m. reçu plusieurs cochons, moutons, etc. A 7 heures, levé l'ancre, et passé de 21 brasses d'eau à 16. Mis à l'autre bord, et fait arroser de vinaigre les ponts et entre-ponts pour prévenir les progrès de la maladie. A midi l'Indostan nous rejoint.

Mercredi 14 : le cap *Cheatow* sud-est par est, 37 degrés 40 min. nord.

Tems presque calme : p. m. à 5 heures, fait voile : à 7, jetté l'ancre par 11 brasses d'eau, devant la plus orientale des isles *Meatow*. Au nord, un rocher peu élevé couroit sud-sud-est à 3 ou 4 milles. A 7 heures, levé l'ancre et appareillé : à midi, rejoint par le Clarence.

Jeudi 15.

Petites brises et tems couvert. P. m. mis à l'autre bord : A 6 heures et demie, amené les voiles et laissé tomber l'ancre par 9 brasses d'eau, le cap *Cheatow* restant est par sud. Mort de Philippe Payne, matelot : à 5 heures a. m. jeté son corps à la mer ; levé l'ancre, et porté au plus près du vent.

Vendredi 16. L'isle de *Coon-coon*, 37 degr. 33 m. nord.

Tems modéré et couvert. P. m. mouillé à 2 heures, par 7 brasses d'eau, le cap *Cheatow* nous restant nord 1|2 est. A. m. à 7 heures le Clarence fit voile pour sonder : à 9 nous levâmes l'ancre ; la sonde nous rapporta de 4. 1|2 à 5 brasses d'eau 1|2 : le cap *Cheatow* nous demeurant au nord par ouest. Employé l'équipage à différens travaux.

Samedi 17.

Brises très-foibles. P. m. mis à l'autre bord. A 6 heures et demie, la pointe la plus occidentale de la terre nous restoit est-nord-est, et celle la plus orientale de l'isle de *Coon-coon*, nord-ouest par nord. Reviré de bord de deux heures en deux heures. A. m. embarqué les bateaux à bord, et tué un jeune bœuf pesant 289 liv. L'Indostan et le Clarence de conserve.

Dimanche 18.

Petites brises. A 4 heures p. m. découvert des mâts de perroquet, les extrémités de la terre dans la partie de l'est, portant sud-est par est. A. m. la sonde indique de 13. 1|2 à 16 brasses d'eau. A 7 heures, viré de bord, et sondé par 16 brasses : l'Indostan et le Clarence de conserve.

Lundi 19. Le continent sud-sud-ouest, distant de 7 lieues.

Brises très-foibles et tems couvert. P. m. envoyé l'yole pour sonder. Ce que nous prenions pour des bas-fonds, n'étoit que la réflexion des nuages. A 6 heures, les extrémités de la terre s'étendoient du sud-est par est, à l'ouest par sud, à la distance de nous de 3 lieues. Pris les amures à l'autre bord, et sondé par 30 brasses d'eau. A. m. tué un jeune bœuf pesant 280 l. Fait laver les ponts et les entre-ponts. L'Indostan et le Clarence de conserve.

Mardi 20. — Le cap du *Mandarin* N.-O. par Nord.
37 deg. 19 min. nord.

Même température, avec une lame venant du sud-est. P. m. à 3 heures, raffale de vent: à 5, vu, dans un éclairci, la terre, courant du sud-est par est à l'ouest par sud, à la distance de 6 à 7 lieues. A minuit calme : à 4 heures, brise légère, avec une lame du sud-est. A 6 h. le cap *Chanton* nous restoit au sud-sud-ouest; trouvé par la sonde 19 brasses d'eau. L'équipage employé à différens travaux.

Mercredi 21.

Légères brises, avec une lame du sud-est. P. m. à 3 heures, vent par raffales. A 4, le cap

Chanton au nord-ouest 1|2 nord, trouvé 16 brasses d'eau ; à minuit, tems clair. A. m. l'équipage occupé à différens travaux.

Jeudi 22.

Tems modéré et clair. P. m. vu une baleine et observé à 9 heures et demie une éclipse de lune, qui dura jusqu'à minuit et demi ; il n'y eut que deux tiers de son disque d'entrepris. Notre longitude, calculée d'après cette éclipse, se trouva être de 122 degrés 41 minutes à l'est de Greenwich. (1)

Vendredi 23.

Brises légères et tems clair. P. m. à 2 heur. la sonde rapporta 22 brasses d'eau ; à minuit, 20 ; à 4 heures, 19 : à 6, fait voile : sondé à 8, et trouvé 20 brasses d'eau.

Samedi 24.

Même tems. Éprouvé un courant dans la

---

(1) »Il parait évident, d'après cette observation, que les Auteurs qui ont écrit sur la Chine ont commis une grande erreur topographique ; car Pékin, par exemple, qui est situé très á l'Est de la côte près de laquelle nous nous trouvions alors, ils ne le placent qu'au 116e. degré de longitude, ce qui fait une différence presque de 7 degrés; preuve décisive de leur ignorance sur ce qui concerne l'intérieur de la Chine. »

direction nord 1|2 est l'espace de 2 milles. A 8 heures, tems couvert; à minuit, point de fond. A 3 heures, appareillés, et fait arroser les ponts et les entre-ponts. L'Indostan et le Clarence de conserve.

Dimanche 25.

Tems modéré et clair. P. m. fait voile. A minuit, décès de Robert Chambers, tonnelier; à 2 heures a. m. son corps jetté à la mer. A 6 heures, découvert la terre, portant du sud par est au sud-sud-ouest : à 7, raffales; à 9 l'isle de Clarence nous restoit au sud par est, à la distance de 6 ou 7 milles. A midi, sondé et trouvé 20 brasses d'eau.

Lundi 26, l'isle du Lion, sud-sud-ouest; le nez du Buffle, nord-ouest.

Tems modéré et couvert. A 5 heures p. m. les extrémités de l'isle de Jackall s'étendoient de l'ouest à l'ouest-nord-ouest. A 6 heures, décès de William Bell, matelot; à 9, jetté son corps à la mer : l'isle du Lion à l'ouest. Doublé la pointe ouest par sud, la sonde rapportant 7 brasses d'eau.

Mardi 27, à la hauteur de l'isle du Grand-Arbre.

Vents frais avec de la pluie. A une heure p.

m. jetté l'ancre par 5 brasses et demie d'eau; le *nez du Buffle* au sud-sud-est, et l'isle de *Truman* au sud 1|2 est. A 5 heures, mis les embarcations dehors. A 6, envoyé M. Whitman avec le cutter en ambassade à *Chusan*. A midi, fréquens coups de vent.

Mercredi 28.

Vents frais et raffales. Employé l'équipage à différens travaux.

Jeudi 29.

Raffales avec de la pluie. Décès de M. William Cox, quatrième lieutenant; son corps enterré sur la côte. A. m. arrivée du Clarence.

Vendredi 30, à l'ancre à la hauteur de la pointe de *Kitto*.

Même tems. A 2 heures p. m. levé l'ancre, et traversé le passage du *Jeu de paume* (goff's passage.) A 7 heures, venu à l'ancre sur onze brasses d'eau, *Kitto* gissant nord-est 1|2 nord. A 5 heures a. m. appareillé, et à 7 heures et demie laissé retomber l'ancre dans 10 brasses d'eau, la pointe de *Kitto* nous restant au nord 1|2 est. Fait reconnoître M. *Ormanney* comme quatrième lieutenant en pied, et M. *Warren* comme le remplaçant.

Samedi 31.

Même tems. L'équipage employé à différens

travaux. Envoyé le cutter pour sonder : fait aërer et laver les ponts.

SEPTEMBRE, Dimanche 1.

Tems modéré et couvert. A. m. à 4 heures et demie, levé l'ancre pour entrer dans le hâvre de *Chusan*. A 11 heures, venu à l'ancre par 9 brasses d'eau ; envoyé les bateaux avec quatre hansières pour touer le vaisseau dans le lieu du mouillage. A 11 heures, levé l'ancre et fait touer le bâtiment.

Lundi 2.

Vent frais et raffales, avec de la pluie par intervalles. Employé les bateaux de toue à 2 heures; mouillé la plus forte ancre dans six brasses d'eau, avec un cable passé de chaque côté du vaisseau. Cette ancre nous restoit au nord-nord-est, une plus petite au sud-sud-ouest, et le centre de la hauteur placée à l'extrémité orientale de la ville de Chusan, au nord-est par est, à la distance de 3/4 de mille. A. m. petites brises et tems beau. Fait déferler les voiles pour les sécher. Employé du monde à garnir le cable de la petite ancre.

Mardi 3, à l'ancre dans la rade de Chusan.

Légères brises et tems couvert. P. m. fait abattre les mâts et vergues du grand perroquet

et de la grande hune ; fait serrer les voiles et rouler les manœuvres courantes. A. m. reçu de l'eau.

Mercredi 4.

Petites brises et beau tems. Fait larguer les haubans. A 6 heures, envoyé les malades à terre. Fait abattre les mâts et vergues du perroquet et de la hune de misaine.

Jeudi 5.

Petites brises et tems couvert. Employé l'équipage à réparer les agrès : reçu un jeune bœuf à bord.

Vendredi 6.

Même tems, avec des éclairs dans la partie du sud-ouest. Réparation des agrès. A. m. envoyé les bateaux faire de l'eau, et tué un jeune bœuf pesant 201 liv. Décès de Richard Welsh, matelot ; son corps jetté à la mer.

Samedi 7.

Tems modéré et couvert. Employé l'équipage comme ci-dessus. Reçu deux jeunes bœufs et 105 courges. A. m. tué un jeune bœuf pesant 204 livres. Fait arroser les ponts et les entre-ponts.

Dimanche 8.

Tems modéré et beau. Employé l'équipage à réparer les agrès. Tué un jeune bœuf pesant

286 liv. A. m. envoyé l'yole faire de l'eau. Reçu un jeune bœuf et 4 bouss. Puni John Francis, matelot, de 12 coups de verges, pour vol.

Lundi 9.

Légères brises et tems couvert. A. m. reçu de l'eau par les bateaux. Agréé le petit perroquet. Tué un jeune bœuf et 4 bouss, pesant 291 liv. Reçu de l'eau et deux jeunes bœufs par les bateaux.

Mardi 10.

Tems modéré et couvert, avec une grosse pluie. A. m. vent léger et beau tems. L'équipage occupé à peindre et garnir les vergues, à calfâter le vaisseau et à faire de l'eau. Tué 2 jeunes bœufs pesant 395 livres.

Mercredi 11.

Brises légères et tems couvert. Employé l'équipage à réparer les agrès. Fait examiner et fortifier le cable de la grande ancre. Mort et enterrement d'Étienne Pounce, matelot.

Jeudi 12.

Tems modéré et couvert, avec une grosse pluie. L'équipage occupé comme à l'ordinaire. A. m. envoyé les embarcations faire de l'eau.

Vendredi 13.

Brises légères avec de la pluie. L'équipage et

les bateaux, ainsi que l'yole, employés comme ci-dessus. A. m. fait nétoyer la cale et réparer les haubans du petit perroquet. Salué un mandarin de trois coups de canon.

Samedi 14.

Même tems. Continuation du nétoiement de la cale. Salué un mandarin de trois coups de canon, et un autre d'une classe supérieure, de 7 coups. A. m. puni Henry Morris, matelot, de 12 coups de verges, pour s'être enivré.

Dimanche 15.

Brises légères et tems couvert. Arrivée du bric l'Endeavour. A. m. l'Endeavour salue de 7 coups de canon le Lion, qui lui répond par 5. Reçu de l'eau; fait arranger les vergues, les haubans et le perroquet du grand mât. Reçu du pain de l'Indostan.

Lundi 16.

Brises modérées. Employé les bateaux à faire de l'eau.

Mardi 17.

Vents légers et tems couvert. P. m. reçu du pain de l'Indostan. A. m. envoyé les bateaux pour aider le Jackall à entrer dans le hâvre. Employé l'équipage à déplacer le charbon et à regarnir les haubans. Tiré 21 coups de canon des batteries basses, pour célébrer l'anniver-

saire de la naissance de l'empereur de la Chine. Tué un jeune bœuf et quatre bouss.

Mercredi 18.

Tems modéré et couvert. Les bateaux continuent d'assister le Jackall. A minuit, vents frais et raffales, avec de violens coups de tonnerre et des éclairs continuels. Fait amener les vergues, et visiter les pompes et les magasins. A midi, employé l'yole à faire de l'eau.

Jeudi 19.

Même tems. L'yole, occupé à l'eau, fait descendre les perroquets sur le pont, ainsi que les vergues. A. m. employé l'équipage à différens travaux. Reçu de l'Indostan du bœuf et du porc.

Vendredi 20.

Brises légères et tems clair. Employé l'équipage à l'appropriement de la cale. Les calfâts occupés sur le côté gauche du vaisseau. Reçu du bœuf de l'Indostan, et de l'eau des bateaux.

Samedi 21.

Même tems. Fait travailler à l'arrimage de la cale. Les embarcations envoyées à l'eau. Reçu du bœuf et du porc de l'Indostan. A. m. reçu du même, du bœuf, du gruau et de la farine. Les tonneliers employés à reparer les tonneaux. Le côté bas-bord du Lion fini d'être gratté.

Dimanche

Dimanche 22.

Brises légères et tems couvert. Fait prendre l'air aux provisions. Les tonneliers employés comme ci-dessus. A. m. les embarcations envoyées à l'eau.

Lundi 23.

Même tems. Les calfâts à l'ouvrage. A.m. fait punir Jérémie Harrington de 12 coups de verges pour manque de respect. Les tonneliers et les calfâts employés comme ci-dessus. Les bateaux occupés à faire de l'eau. Reçu du pain de l'Indostan.

Mardi 24.

Même tems. Les calfâts à l'ouvrage. Reçu du pain de l'Indostan, et de l'eau des bateaux. Employé les peintres sur l'arrière du vaisseau. A. m. Reçu du porc, du bœuf, du gruau et de la farine de l'Indostan.

Mercredi 25.

Vent frais et raffales. L'équipage et les peintres occupés comme précédemment. A. m. fait gratter à stribord. Reçu 4 jeunes bœufs, et fait tuer deux, pesant 426 liv.

Jeudi 26.

Même tems. L'équipage et les peintres employés aux mêmes ouvrages. Reçu du rhum de

l'Indostan, ainsi que de l'eau des embarcations.

Vendredi 27.

Tems modéré et clair. Reçu du bœuf et du porc de l'Indostan. Les peintres, les calfâts, les voiliers et le reste de l'équipage employés, soit sur les côtés, soit dans l'intérieur du vaisseau. Reçu un jeune bœuf, et tué 2, pesant 432 liv. A. m. reçu de l'Indostan du bœuf, du porc, du suif et du vinaigre. L'yole et les autres embarcations occupées à faire de l'eau.

Samedi 28.

Même tems. Les peintres employés sur les côtés du vaisseau, et les voiliers à réparer les voiles du Clarence. Reçu des pois, du gruau et de la farine de l'Indostan. A. m. reçu du même, du vinaigre, du bœuf, du porc, ainsi que de l'eau de l'yole.

Dimanche 29.

Vents frais et tems couvert. P. m. terminé les travaux de la cale. Reçu 3 jeunes bœufs et tué deux pesant 371 liv. Reçu de l'Indostan du bœuf, du porc du suif et du vinaigre. A. m. les embarcations occupées à faire de l'eau.

Lundi 30.

Même tems. Les canonniers employés à pein-

dre les canons, les charpentiers à réparer les bateaux sur la côte, et le reste de l'équipage à garnir les extrémités des cables. Reçu du pain de l'Indostan, et fait distribuer du vinaigre à l'équipage.

OCTOBRE, Mardi 1.

Tems modéré et beau. Les canonniers et les charpentiers occupés comme la veille. Tué 2 jeunes bœufs pesant 311 liv. Placé les haubans des perroquets. A. m. les voiliers à l'ouvrage.

Mercredi 2.

Tems modéré et couvert, avec de la pluie. Reçu 8 jeunes bœufs, 16 boucs ou chevreaux, et 700 paquets de bois. Salué un mandarin de 7 coups de canon. Reçu du bois de l'Indostan. A. m. les tonneliers occupés à foncer des tonneaux, et les embarcations à faire de l'eau. Tué 2 jeunes bœufs pesant 367 livres.

Jeudi 3.

Même tems. Les charpentiers continuent les réparations des bateaux. Tué 2 jeunes bœufs, pesant 305 liv. Les tonneliers à l'ouvrage. A. m. reçu 2 jeunes bœufs; fait gratter le pont des batteries basses, et envoyé les embarcations faire de l'eau.

Vendredi 4.

Vents frais et tems couvert. Les charpentiers

occupés à fortifier les sabords des batteries d'en-bas, et à réparer les bateaux. Reçu de l'eau. Tué 2 jeunes bœufs pesant 307 liv.

Samedi 5.

Même tems. Employé les charpentiers à réparer une jonque, et les calfâts à garnir le fond des bateaux. A. m. pluie. Réparation de la jonque continuée. Tué deux jeunes bœufs pesant 300 liv. Reçu de l'eau par les yoles.

Dimanche 6.

Même tems. Les charpentiers, les calfâts et les voiliers occupés comme précédemment. Reçu de l'eau dans les yoles. Tué un jeune bœuf pesant 241 liv. A. m. reçu un jeune bœuf.

Lundi 7.

Tems modéré et beau. Les calfâts occupés dans les entre-ponts. Reçu 4 jeunes bœufs. A. m. reçu de l'eau par les yoles. Fait arroser et fumiger le pont des batteries d'en-bas ; les charpentiers et les voiliers employés à réparer, les uns les bateaux, et les autres la voile de misaine. Envoyé les calfâts à bord du Clarence. Tué 2 jeunes bœufs pesant 431 liv.

Mardi 8.

Même tems. Les calfâts et les voiliers employés comme ci-dessus. Reçu deux jeunes

bœufs et tué un pesant 273 l. A. m. les yoles occupées à faire de l'eau. Fait inspecter les poudres, et revenir les malades à bord.

Mercredi 9.

Légères brises et beau tems. Les charpentiers occupés à fortifier les sabords des batteries basses. A. m. fait assujettir les mâts de perroquets et les basses vergues. Les voiliers occupés comme ci-dessus. Tué un jeune bœuf du poids de 282 liv.

Jeudi 10.

Même tems. Fait rider les haubans des perroquets. Occupé les tonneliers à réparer des barils. Reçu de l'eau par les yoles. A. m. tué 2 jeunes bœufs pesant 240 liv.

Vendredi 11.

Même tems. Envoyé chercher les bateaux à terre. Fait placer les manœuvres courantes et enverguer les voiles. Les voiliers occupés à faire des hamacs. Reçu du bois, et tué un jeune bœuf pesant 215 liv. Les yoles employées à faire de l'eau.

Samedi 12.

Tems modéré et beau. P. m. reçu 2 jeunes bœufs et 4 chèvres. Tué 2 jeunes bœufs pesant 479 liv. Visite d'un grand mandarin. Fait tirer 7 coups de canon à son arrivée et à son départ, et garnir les haubans, ainsi que former

la chaîne. A. m. employé l'équipage à tout préparer pour remettre en mer.

Dimanche 13.

Même tems. Reçu 4 jeunes bœufs et 8 chèvres. A. m. démarré le vaisseau, et employé les bateaux à faire de l'eau. A onze heures, levé la petite ancre, et mouillé à deux encablures plus loin, par six brasses d'eau. Reçu 2 jeunes bœufs et tué un, pesant 228 l. Appareillage de l'Endéavour et du Jackall.

Lundi 14.

Légères brises et tems couvert. Reçu du bois et 2 jeunes bœufs ; fait tuer un du poids de 293 liv. Les voiliers occupés comme précédemment. Décès et enterrement de Thomas Addison, matelot.

Mardi 15.

Tems modéré et couvert. Les calfâts employés sur le premier pont. A. m. tué un jeune bœuf du poids de 234 liv.

Mercredi 16.

Brises légères et beau tems. Envoyé dix malades à bord de l'Indostan. A. m. fait punir Thomas Lock, matelot, de douze coups de verges pour débauche.

Jeudi 17.

Tems modéré et clair. Salué un mandarin

de 7 coups de canon, et rendu 9 pour le salut de l'Indostan. A 5 heures, appareillé, et perdu la monture de l'ancre. A 5 heures et demie, mouillé par 19 brasses d'eau, l'isle du Daim nous restant au nord par ouest. A. m. à 9 h. et demie, levé l'ancre, et contourné la pointe de *Kitto*. Employé les charpentiers à faire une nouvelle monture à l'ancre.

Vendredi 18.

Tems modéré et clair. P. m. à 3 heures, traversé le passage du Jeu de paume: à 4 heures, salué un mandarin de 4 coups de canon à son départ du vaisseau. A 5 heures et demie, jeté l'ancre par 7 brasses d'eau, le nez du buffle nous restant au sud-ouest par ouest. Embarqué les bateaux, et tué 2 jeunes bœufs pesant 462 liv. A. m. à 6 heures et demie, levé l'ancre et fait voile, le Clarence de conserve. A midi, l'isle de *Patchacock* nous restoit au nord-ouest 1|2 nord, à 7 ou 8 milles de distance.

Samedi 19.

Vents frais et tems couvert. A midi et demi, les extrémités des isles de Hesan s'étendoient du sud-ouest par ouest, au sud-ouest par sud. Le Clarence de conserve.

Dimanche 20.

Même tems. P. m. fortes brises. A. m. tué un jeune bœuf du poids de 224 l. A 9 heures, diminué de voiles pour donner au Clarence la facilité de nous atteindre. Employé les voiliers à couvrir la pinasse. A midi, jonction du Clarence.

Lundi 21.

Vents frais. P. m. à 2 heures, hissé les voiles de perroquets. A 6, parlé au Clarence. A. m. à 10 heures, aperçu 6 jonques. A midi, plusieurs jonques en vue. Les charpentiers employés à monter la grande ancre. Le Clarence de conserve.

Mardi 22.

Vents frais et tems couvert. A. m. à 6 heures, découvert *Pedro - Blanco*, portant au nord par est 1/2 est. A minuit, l'extrémité occidentale du grand Lama nous restoit au nord par ouest, et l'extrémité orientale au nord-est par nord. Employé les armuriers à la forge.

Mercredi 23, à l'ancre à la hauteur de *Macao*, parmi les *Ladrones*.

Même tems. P. m. à 4 heures, le corps de l'isle de *Tarlow-chow* demeuroit au nord-nord-ouest. Diminué de voiles, et venu mouiller par

6 brasses et demie d'eau. Envoyé le Clarence à *Macao*. A. m. à 9 heures, levé l'ancre et fait voile. A midi, laissé retomber l'ancre dans 8 brasses d'eau, *Tarlow-chow* nous restant au nord par est 1|2 est, et la ville de *Macao* à l'ouest-nord-ouest, distance de 7 à 8 milles.

Jeudi 24.

Même tems. Les yoles employées à faire de l'eau. A. m. occupé les canonniers à mettre en état les canons, et les tonneliers à réparer des tonneaux.

Vendredi 25.

Même tems. Envoyé les yoles à l'eau. A. m. raffales de vent. Les tonneliers à l'ouvrage.

Samedi 26.

Vents frais et tems couvert. Occupé les yoles à faire de l'eau, et les voiliers à garnir les mâts. A. m. les yoles employées comme ci-dessus. Fait voir nos couleurs à un vaisseau au large, et donné de l'air au magasin du bosseman.

Dimanche 27.

Vents frais et beau tems. Les yoles à l'eau. A. m. employé l'équipage à différens travaux.

Lundi 28.

Brises légères et tems agréable. P. m. le Clarence mouille dans nos eaux, et le Was-

hington, navire américain, passe près de nous. A. m. les voiliers employés à garnir les cordages.

Mardi 29.

Même tems. Les yoles envoyées à l'eau. A 8 heures, le Clarence fait voile pour *Macao*. A. m. à 6 heures, appareillé, après avoir perdu la monture de notre ancre de côte. A 9 heures et demie, diminué de voile, et jeté la grande ancre par 10 brasses d'eau, *Tarlow-chow* nous restant au nord-ouest par ouest 1|2 ouest, et *Sam-coke* au nord-ouest 1|2 nord. Employé les charpentiers à monter l'ancre côtière. Une lame de l'est-sud-est. A minuit, levé l'ancre et fait voile : les voiliers occupés comme précédemment.

Mercredi 30, à la hauteur de *Macao*, parmi les *Ladrones*.

Brises légères et tems agréable. A minuit et demi, amené les mâts et les vergues des perroquets sur le pont : diminué de voiles. A 4 h. jeté la grosse ancre par 10 brasses d'eau, *Tarlow-chow* nous restant à l'est-nord-est. Employé la pinasse et l'yole pour le service du vaisseau. Occupé les charpentiers à rétablir les mâts de perroquets. Fait arroser le pont des batteries basses.

Jeudi 31.

Vents frais et brouillards. Les charpentiers employés comme ci-dessus. A. m. les bateaux rejoignent le vaisseau. Arrivée d'un *schooner* avec des lettres pour nous.

NOVEMBRE, Vendredi 1.

Même tems. Les charpentiers et les voiliers occupés à réparer, ceux-là, les mâts et les vergues des perroquets, et ceux-ci la grande voile.

Samedi 2.

Tems modéré et beau. P. m. à 4 heures, aperçu près du mouillage un navire venant du nord-nord-est, et portant les couleurs de France. Envoyé les bateaux après lui, coupé en même-tems le cable de la grosse ancre, et fait voile. Tiré un coup de canon pour faire amener le bâtiment. A 6 heures, renoncé à la poursuite du navire, serré le vent, et venu mouiller par 5 brasses d'eau, la ville de Macao nous restant à l'ouest par nord, à 3 milles, et *Tarlow-chow* au sud-est, à la distance de 7 à 8 milles. A 9 heures, retour des bateaux. A. m. à 5 heures, envoyé un officier à Macao. Décès d'Étienne Smart, quartier-maître; à 8 heures, jeté son corps à la mer. A 9 heures et demie, levé l'ancre et fait voile, en contournant la bouée de la grosse ancre.

Dimanche 3.

Tems modéré et beau. P. m. à midi et demi, diminué de voiles, et revenu mouiller à notre ancien ancrage. Employé l'équipage à relever la grande ancre. A. m. retiré ladite ancre. A 8 heures et demie, levé l'ancre côtière et appareillé. Fait arroser les ponts et entre-ponts. A midi, le corps de *Tarlow-chow* nous restoit à l'est par sud, distance de six milles.

Lundi 4.

Brises légères et tems couvert. A 5 heures, les Oreilles-d'âne nous restoient au sud 1/4 ouest, à six milles. A. M. à 9 heures, vents froids et tems couvert. La misaine déchirée, et amenée pour être réparée.

Mardi 5.

Même tems. A 6 heures, *Pedro-Blanco* nous restoit nord-nord-est à 5 lieues. A. m. à 9 heures, la voile du grand perroquet déchirée et amenée pour être raccommodée. A 7 heur. et demie, les vergues des perroquets rompues. A 9 heures, employé les charpentiers à les remplacer.

Mercredi 6.

Tems modéré et couvert. P. m. changé la voile de misaine. Sondé par 23 brasses d'eau.

A minuit, ferlé la voile du perroquet de misaine. A. m. à 3 heures, changé ladite voile, et occupé les voiliers à faire des deux voiles déchirées une de rechange pour le grand perroquet. A 10 heures et demie, viré de bord; à 9 heures, fait mettre en place la nouvelle vergue du perroquet de misaine. Pedro-Blanco nous restoit est-sud-est, à 7 milles.

Jeudi 7.

Même tems. P. m. les voiliers occupés comme ci-dessus. A. m. reviré de bord.

Vendredi 8.

Vents frais et très-couvert. P. m. à 8 heures, le vent devenu plus modéré. A minuit, viré de bord. A. les étais des vergues emportés. Occupé les charpentiers à les remplacer.

Samedi 9.

Même tems. P. m. à 4 heures, descendu la nouvelle voile de misaine, et renvergué l'ancienne. A. m. à 2 heures, nouveaux étais emportés et remplacés. A 5. h. l'écoute du grand perroquet rompue et rejointe.

Dimanche 10.

Même tems. P. m. le mât de perroquet de misaine fendu à 5 pieds au-dessus du chouquet.

A. m. fortes raffales de vent ; abaissé les vergues du grand et du petit perroquet. A minuit, continuation du vent. Ferlé la voile du petit perroquet.

Lundi 11.

Vents frais et tems couvert. P. m. à 4 heures, appuyé le vaisseau. A 6 h. fort vent, avec une mer agitée. Cargué la voile du petit perroquet. A 8 heures, pesantes raffales. La grande voile déchirée. A. m. ferlé la voile du grand perroquet, et balancé la misaine. A 3 h. tempête : à 6, amené la grande voile pour la réparer. A midi, mer extrêmement houleuse.

Mardi 12.

Vents frais et tems couvert. A 2 heures, envergué une grande voile de rechange : à 6 heures, ferlé la voile de misaine. A. m. vu la terre au nord-ouest par est : à 8 heures, trouvé le mât du grand perroquet fendu à la tête. A. m. l'extrémité est du grand Lama nous restoit à l'est-nord-est, et les Oreilles-d'âne à l'ouest sud-ouest. Assujetti le mât du petit perroquet.

Mercredi 13.

Brises légères et beau tems. P. m. à 7 heur. diminué de voiles, et venu mouiller par 16

brasses d'eau, *Cock-pow* nous restant au nord-ouest par ouest. A. m. à 9 heures, levé l'ancre et fait voile. A 11 heures, viré de bord : à midi, la *grande Ladrone* nous restoit à l'ouest par est. La lame forte.

Jeudi 14.

Vents frais et tems clair. A 1 heure, jeté l'ancre par 13 brasses d'eau, le grand Lama nous restant à l'ouest. A. m. à 6 heures, appareillé : à 10, diminué de voile, et laissé retomber l'ancre par 7 brasses et demie d'eau, *Tarlow-chow* gissant nord-nord-est.

Vendredi 15.

Même tems. P. m. à 4 heures, levé l'ancre et fait voile. A 4 heures et demie, laissé retomber l'ancre par 7 brasses d'eau, *Same-coke* demeurant à l'est 1|2 sud. A. m. à 6 heures et demie, appareillé, et louvoyé par le travers de Same-coke. A 7 heures, venu mouiller dans 6 brasses et demie d'eau, *Sam-coke* nous restant est-sud-est, à la distance d'un mille. Fait abattre les mâts de perroquet, et envoyé les yoles faire de l'eau.

Samedi 16.

Vents frais et tems couvert avec pluie. Rechargé le mât du grand perroquet. Employé

les charpentiers à faire du premier un nouveau mât pour le perroquet de misaine, l'ancien étant hors de service. A. m. assujeti le mât et la vergue du grand perroquet.

Dimanche 17.

Vents frais avec pluie. Les charpentiers à l'ouvrage. A. m. jonction du Clarence.

Lundi 18.

Tems modéré et couvert. Fait mettre les voiles à sécher, et envoyé les yoles à l'eau.

Mardi 19.

Même-tems. P. m. les yoles occupées à faire de l'eau, les charpentiers à réparer le bateau du Clarence, les voiliers à raccommoder la misaine, et l'équipage à faire des cordages. Appareillage du Clarence. A. m. fait garnir de nouveaux cordages les bouts des vergues du grand et du petit perroquet. Les yoles à l'eau.

Mercredi 20.

Vents frais et beau tems. P. m. à 5 heures, fait enverguer les voiles des perroquets. Tiré 4 coups de canon pour avertir un bâtiment portant pavillon anglais, d'envoyer à bord. Expédié un bateau pour se rendre au sien. A. m. réglé les quarts. Dérive du vaisseau ;

laissé

laissé tomber la grande ancre. Occupé les ouvriers à réparer l'yole.

Jeudi 21.

Vents frais et tems couvert. P. m. à une h. tiré un coup de canon pour faire amener un bric portant pavillon américain ; envoyé à son bord un officier pour examiner ses papiers, et trouvé que c'étoit un bâtiment de l'Isle-de-France, nommé l'*Émile*, armé par MM. Dumor et Roussel, négocians de ladite isle, et venant de la côte nord-ouest de l'Amérique, avec un chargement de 271 fourrures. Fait arrêter ledit bâtiment, et envoyé un sous-officier avec 7 hommes pour en prendre possession. A une heure et demie levé la grosse ancre. A. m. à 5 heures, trois coups de mousquet tirés de la prise pour signal de dérive. Envoyé un bateau à son bord, avec des hansières, etc. A 8 heures, nouvelle dérive du Lion : laissé retomber la grosse ancre. Perte de l'yole attachée sur le derrière de la prise.

Vendredi 22.

Vents frais. P. m. relevé la grosse ancre. A. m. trouvé que le vaisseau dérivoit, et laissé retomber ladite ancre. A 7 heures et demie, fait frapper les mâts de perroquets. Assujetti la

prise derrière le vaisseau, par des hansières passées le long des sabords de poupe.

Samedi 23.

Vents frais et tems couvert. P. m. employé les charpentiers à réparer une jonque. A. 5 h. ancrage du Clarence. A. m. dérive dudit bâtiment avec trois ancres en tête. Employé les voiliers à réparer la misaine.

Dimanche 24.

Vents frais et très-clair. Les voiliers occupés à réparer la grande voile. Donné ordre au Clarence de lever ses ancres, et d'aller se mettre à l'abri sous la côte de *Tarlow-chow*. A. m. réglé les quarts.

Lundi 25.

Même tems. Employé l'équipage à différens travaux. A. m. fait assujettir le cable de la grande ancre par l'yole et la pinasse, et laissé tomber en même-tems la petite ancre. Séparation de la prise.

Mardi 26.

Tems modéré et clair. Reçu 9 matelots et uu mousse du Clarence. L'yole et la pinasse occupées comme ci-dessus, ainsi que les voiliers. Décès de Thomas Steward. A. m. son corps jeté à la mer.

Mercredi 27.

Même tems. P. m. les yoles et la pinasse employées à garnir les cables. A. m. le bric capturé fait voile pour le Typer, à l'effet de débarquer les prisonniers à Macao.

Jeudi 28.

Vents frais et beau tems. P. m. à 5 heures, levé l'ancre et fait voile. A 5 heures et demie, laissé retomber la grande ancre par 7 brasses 1|2 d'eau, *Sam-coke* nous restant est par sud à 2 milles. A. m. les yoles occupées à faire de l'eau. Retour de l'Émile.

Vendredi 29.

Tems modéré et couvert. P. m. à 3 heures, levé l'ancre, et louvoyé en attendant la jonction des bateaux envoyés dans l'isle pour y faire de l'eau. Laissé retomber l'ancre faute de vent, et mouillé par 5 brasses d'eau, *Sam-coke* nous restant à l'est par sud. Les voiliers occupés à réparer les voiles. A. m. les yoles à l'eau.

Samedi 30.

Vents frais et tems couvert. P. m. à 3 heur. levé l'ancre, et louvoyé par le travers de *Sam-coke*. A 4 heures, mouillé par 6 brasses d'eau, le corps de *Sam-coke* demeurant à l'est par

sud, à un mille de distance. A. m. ridé les haubans.

DÉCEMBRE, Dimanche 1.

Même tems. Les petits bateaux occupés à faire de l'eau, et les voiliers à réparer les voiles. A. m. les calfâts employés à boucher une voie d'eau.

Lundi 2.

Même tems, occupé l'équipage à faire des cordages. A. m. les voiliers employés à réparer la voile du grand perroquet.

Mardi 3.

Même tems. Les petits bateaux envoyés à l'eau pour l'approvisionnement du Clarence. A. m. embarqué les canots, et envoyé une ancre de toue et une hansière à bord de la prise. Les charpentiers occupés à réparer la pinasse.

Mercredi 4.

Brises modérées. Employé l'équipage à faire des cordages. La prise fait voile du Typer. A. m. forts vents et raffales. Occupé les voiliers à raccommoder la voile du grand perroquet. Appareillage du Clarence.

Jeudi 5.

Tems modéré et couvert. Employé l'équi-

page comme ci-dessus. A. m. petite pluie ; à 11 heures, arrivée du Clarence du Typer avec quelques matelots anglais de la prise l'Émile. Envoyé un bateau à bord pour les prendre.

Vendredi 6.

Brises légères et tems très-couvert. Les yoles employées à faire de l'eau, et les charpentiers à réparer les bateaux. A. m. à 8 heures et demie, levé l'ancre et fait voile. Viré de bord. Rencontre de trois bâtimens hollandais.

Samedi 7.

Brises modérées et tems agréable. P. m. à 2 heures, reviré de bord : à 3 heures et demie, jeté l'ancre par 14 brasses d'eau, l'extrémité nord de l'isle de *Linton* nous restant au nord par ouest, et l'extrémité sud à l'est nord-est. Arrivée du Clarence : à midi, fait arroser les ponts. Le Clarence remet à la voile.

Dimanche 8.

Légères brises et tems clair. Les embarcations envoyées faire de l'eau. Reçu 3 jeunes bœufs : à m. tué les 3 bœufs, pesant 513 liv. Les bateaux à l'eau.

Lundi 9.

Légères brises et tems couvert. P. m. reçu 11

jeunes bœufs, dont tué 4, pesant 689 liv. A. m. envoyé l'yole à bord du vaisseau de la compagnie des Indes le *Varley*, qui se montroit au large.

Mardi 10.

Tems modéré et couvert. Dépassé par le *Warley* se rendant à *Canton*. Ancrage du Clarence.

Mercredi 11.

Brises légères et tems clair. Le Clarence remet à la voile. A. m. reçu de l'eau par les bateaux. Occupé les charpentiers à réparer le cutter.

Jeudi 12.

Même tems. P. m. reçu du bois et 6 jeunes bœufs. A. m. les embarcations à l'eau. L'équipage occupé à faire des cordages, et les peintres à peindre les chambres du vaisseau et le cutter. Retour du Clarence.

Vendredi 13.

Brises légères et beau tems. P. m. reçu de l'eau. A. m. à 6 heures, levé l'ancre et fait voile ainsi que le Clarence, vers l'entrée de *Bocca-tigris*. A 9 heures et demie, apparence de calme ; diminué de voiles, et venu jeter l'ancre par 6 brasses d'eau, à une encablure et demie de l'entrée de *Bocca-tigris*.

Samedi 14.

Très-beau tems. A 3 heures p. m. levé l'ancre et appareillé. A 7 heures, touché le fond en virant de bord ; fait passer les canons de l'arrière en avant ; mis les bateaux dehors pour touer le vaisseau, et envoyé l'un d'eux sonder tout à l'entour. A 7 heures et demie, le Clarence étant venu mouiller en avant de bas-bord à nous, nous lui envoyâmes une hansière ; mais voyant que le vaisseau n'arrivoit pas, nous fîmes abattre les mâts, caler les voiles, fermer les sabords de l'avant et de l'arrière, et roidir le cable de l'ancre de côte. Le corps de *Langute* nous restoit alors au sud-ouest 1|2 ouest, le nord de la plus orientale des isles de *Samachow* au nord par ouest, et le sud de la plus occidentale à l'ouest-sud-ouest. Il n'y avoit pas plus de 15 pieds d'eau autour du vaisseau. A. m. Fait porter l'ancre de côte au sud-est ; mais la marée n'étant pas encore assez forte, elle ne put produire aucun effet. A 11 heures et demie, le Clarence leva l'ancre, et vint mouiller sur notre hanche de bas-bord. Tué 5 bœufs, pesant 640 liv.

Dimanche 15.

Brises légères et tems agréable. P. m. envoyé au Clarence notre petite ancre et deux cables

qu'elle porta à l'est. A 3 heures 3|4, le vaisseau à flot, et mouillé à l'est par 6 brasses d'eau. A m. fait remettre en place les mâts et les vergues des perroquets. Le Clarence occupé à lever notre ancre de côte.

Lundi 16.

Légères brises et beau tems. Reçu du Clarence l'ancre de côte. A. m. à 7 heures, appareille : à 7 heures et demie, jeté l'ancre par 5 brasses d'eau, et amarré le vaisseau. Le fort de la partie nord de l'entrée de *Bocca-tigris* nous restoit au nord, le fort sud au nord-ouest par nord, et une petite isle de rochers, située à l'ouest de la rivière, au nord-nord-ouest. Reçu 1733 liv. de bœuf.

Mardi 17.

Même tems. Fait punir François *Otto*, matelot, de 12 coups de verges, pour vol. Fait faire l'exercice de notre grosse artillerie, et occupé les voiliers à faire une tente pour abriter le quatrième pont.

Mercredi 18.

Légères brises. Reçu de l'eau. A. m. les voiliers et les canonniers employés comme ci-dessus. Salué un mandarin de la première classe de 3 coups de canon à son arrivée à bord.

Jeudi 19.

Même tems. Salué le mandarin de 3 autres coups de canon à son départ du vaisseau. Dépassé par un bâtiment portant pavillon anglais. A. m. arrivée de quatre navires allant à Canton ; savoir, la *Cérès*, l'*Abergavenny*, l'*Osterley* et le *Lord Thurlow*. Envoyé un bateau à bord de ces bâtimens.

Vendredi 20.

Légères brises et tems clair. Employé l'équipage à faire des fouloirs, et les voiliers à réparer la voile du petit perroquet du Clarence. Exercice du canon.

Samedi 21.

Tems modéré et couvert. Fait monter six canons du bas sur le quatrième pont, et deux sur le château d'avant. A. m. à 9 heures et demie, levé l'ancre ayant un pilote à bord pour nous entrer dans la rivière. Reçu 1053 liv. de bœuf.

Dimanche 22.

Brises légères et tems couvert. Entrée dans la rivière de *Bocca-tigris*. Salué de 3 coups de canon par chacun des forts. Rendu leur salut. Les soldats des forts rangés en ligne, et les couleurs chinoises arborées au-dessus des ca-

nons. A 5 heures, diminué de voile, et venu jeter la petite ancre par 5 brasses d'eau. Filé la moitié du cable. Nous avions au nord-nord-ouest la pointe nord de l'isle de *Métop*, et au nord-ouest une pagode située dans ladite isle. A. m. occupé les voiliers à une tente de poupe, et l'équipage à faire de l'étoupe.

Lundi 23.

Légères brises et tems clair. P. m. levé l'ancre et fait voile. A 2 heures et demie laissé retomber la petite ancre par 6 brasses 1|2 d'eau, et filé la moitié du cable ; la pointe nord de *Sketop* nous restant au nord-nord-ouest 1|2 ouest.

A l'ancre dans la rivière de Wampow.

A 3 heures, levé l'ancre, toué par tous nos bateaux, et par 19 autres embarcatiens chinoises. A 3 heures et demie, traversé la barre entre deux haies de bateaux garnis de lanternes allumées. A 7 heures et demie, venu jeter la petite ancre par 6 brasses d'eau, entre le sud-ouest par sud, et le nord-est par nord, avec un cable présenté au jussant, et la moitié d'un autre au flot. Une pagode quarrée gissoit au sud-est, à une encablure et demie de nous, et la ville de *Wampow* à l'ouest-sud-ouest, à

la distance de deux milles. Nous trouvâmes au mouillage l'Indostan, la Royale-Charlotte, l'Osterley, la Cérès, le comte d'Abergavenny et le lord Thurlow, tous vaisseaux de notre compagnie des Indes, le Jackall et deux américains. Reçu du bois à bord.

Mardi 24.

Légères brises et tems clair. P. m. employé l'équipage à différens travaux. Proclamé au nom des lords de l'amirauté, M. Ommaney comme cinquième lieutenant; mais la place du lieutenant Cox se trouvant vacante, le capitaine sir Érasme Gower lui ordonna de faire les fonctions de quatrième lieutenant. Proclamé pareillement M. Tippet et M. Warren, le premier, comme cinquième, et le dernier comme sixième lieutenant. Fait lecture aussi des loix pour le tems de guerre, et des ordres adressés par le capitaine Gower aux vaisseaux de la compagnie. Fait arroser les ponts et entre-ponts. Arrivée du Glatton.

Mercredi 25.

Même temps. Employé l'équipage à différens travaux. Reçu 715 liv. de bœuf frais. A minuit, retour à bord d'une partie des soldats qui avoient accompagné l'ambassadeur à Pékin.

Jeudi 26.

Même tems. P. m. et a. m. occupé les charpentiers à construire des cabanes sous le pont.

Vendredi 27.

Brises légères et tems couvert. P. m. employé l'équipage à différens travaux. A. m. fait travailler à réparer les manœuvres. Arrivée le long du bord de plusieurs jonques chargées du bagage de l'ambassadeur, et de 13 caisses de présens envoyés par ordre de l'empereur de la Chine à l'équipage du vaisseau.

Samedi 28.

Tems modéré et couvert. P. m. reçu de l'eau. Employé du monde à arranger le vin de l'ambassadeur. Fait punir Peter Ashton et Richard Gur, matelots, de 12 coups de verges, pour désobéissance. Même punition infligée à Richard Manning, William Tipple, Robert Edward et Jean Hogan, matelots, pour désobéissance et ivrognerie.

Dimanche 29.

Brises légères et tems couvert. Employé l'équipage à arrimer la cale. A. m. reçu 595 liv. de bœuf frais.

Lundi 30.

Même tems. P. m. fait pavoiser le vaisseau pour la réception de son excellence le vicomte de Macartney. Mêmes préparatifs de la part de l'Indostan et du Clarence. Saluts et acclamations de tous les vaisseaux au passage de son excellence. A 2 heures, arrivée de l'ambassadeur à bord; à 3, son départ du vaisseau. A. m. fait punir Jacques Hervey et Jean Ewart, matelots, de 12 coups de verges, pour désobéissance.

Mardi 31.

Légères brises et beau tems. Envoyé 13 tonneaux de bœuf et 7 de porc à bord de l'Indostad. A. m. arrivée du lord Walsingham. Employé l'équipage dans la cale.

JANVIER, Mercredi 1.

Même tems. Continué d'employer l'équipage à arranger la cale. Envoyé 13 tonneaux de bœuf et 7 de porc, à bord de l'Indostan.

Jeudi 2.

Tems modéré et couvert. P. m. l'équipage employé comme ci-dessus. Les charpentiers occupés à former des séparations dans la cale, et les tonneliers à foncer des tonneaux.

Vendredi 3.

Légères brises et beau tems. P. m. perte d'Alexandre Ramsey, matelot, tombé à la mer. A. m. employé l'équipage dans la cale.

Samedi 4.

Légères brises et tems clair. Arrivée du Hawke et de l'Exeter d'Angleterre. A. m. occupé l'équipage à différens travaux. Arrivée du Henry Dundas d'Angleterre.

Dimanche 5.

Même tems. Reçu un bateau chargé d'eau. Arrivée d'un vaisseau espagnol. Reçu un mât de perroquet de la Cérès, vaisseau de la compagnie des Indes. A. m. fait arroser le pont de la première batterie.

Lundi 6.

Légères brises et tems couvert. Fait punir Ralpe Pilkinton, dragon, de 12 coups de verges pour désobéissance, libertinage et ivrognerie.

Mardi 7.

Tems modéré et couvert. Reçu 3064 liv. de pain, et quelques effets appartenans à l'ambassadeur. A. m. fait enverguer les voiles, et punir Henry Nicholls et Jean Smith, matelots, de 12 coups de verges chacun, pour vol, et Benjamin Addison, soldat de marine, de 12

coups de verges pareillement, pour insubordination.

Mercredi 8.

Même tems. A. m. embarquement des effets appartenans à l'ambassadeur et à sa suite. Reçu du bois.

Jeudi 9.

Légères brises et beau tems. Fait mettre la troupe sous les armes, et saluer le lord Macartney de 15 coups de canon à son arrivée à bord. Embarquement de l'ambassade et du reste des effets. A. m. démarré le vaisseau. A 11 heures, levé la petite ancre, descendu un peu plus bas, et laissé retomber la petite ancre. Reçu 1600 livres de bœuf frais.

VOCABULAIRE

DES MOTS CHINOIS.

CHINOIS.	FRANÇAIS.
Tongau	sucre.
Pytong	mélasse.
Pyntong	sucre-candi.
Swee.	eau.
Lyangswee.	eau froide.
Kiesweé	eau chaude.
Pynswee	eau glacée.
Man-toa	pain.
Tchau	thé.
Tchau-woo.	théyère.
Tchee-tanna	œufs. (dans les provinces du nord.)
Kee-tanna.	idem. (dans les provinces du sud.)
Yen	tabac.
Yen-die.	pipe pour le tabac.
Jec-au	oiseaux, volailles, poules, etc.

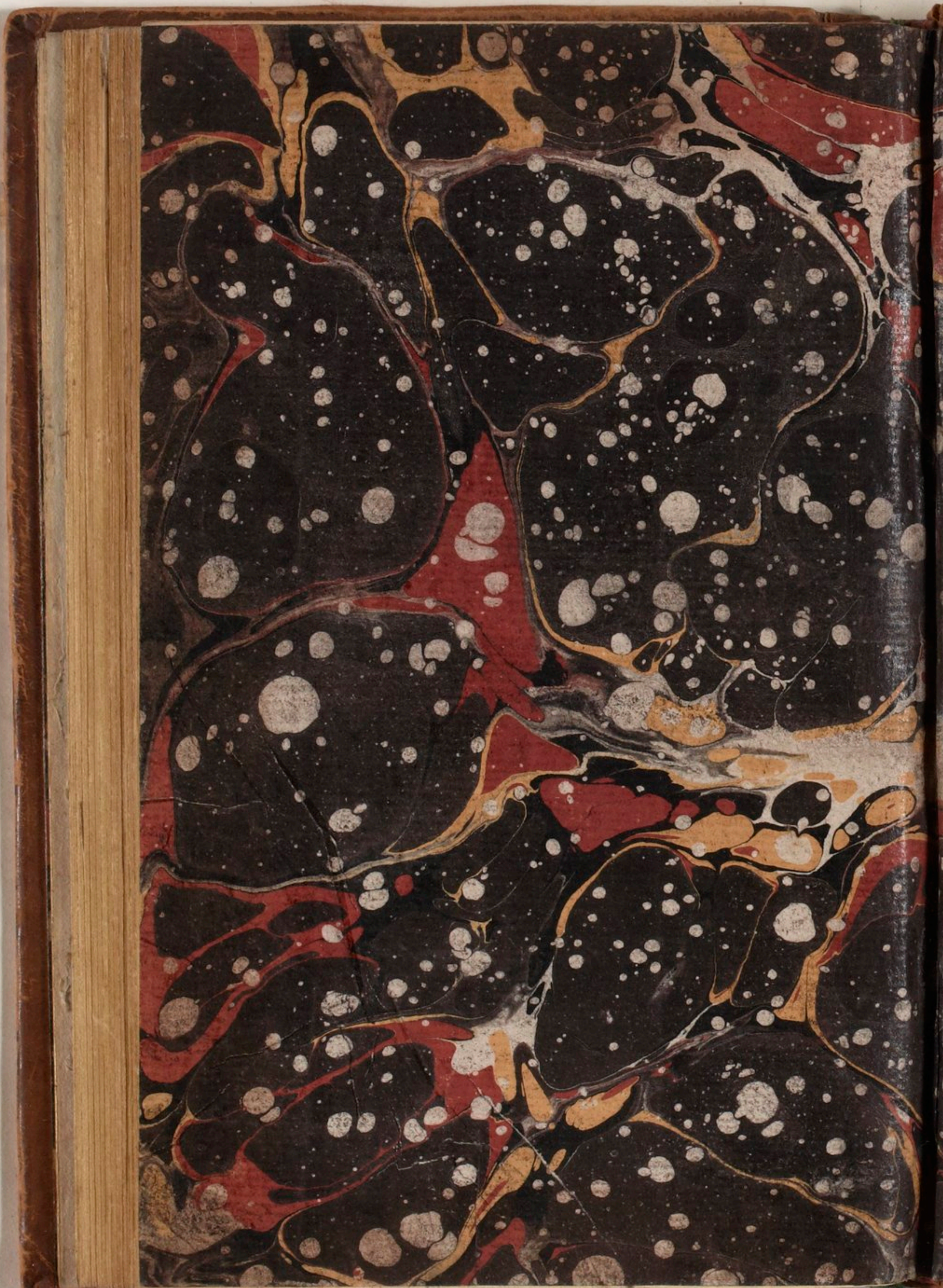
CHINOIS.	FRANÇAIS.
Yaut-zau	canards.
Ly-sau	riz. (dans les provinces du nord.)
Faun-na	idem. (dans celles voisines de la province de Hontcheou.)
Mee, (provinces du sud.) .	idem.
Joo-au	vin.
Samtchoo ou *Sowtchoo* . .	esprits, liqueurs.
Yeu-oa	poisson.
Loa-boo	turneps, navets.
Chutz-yau	poivre.
Jishimau.	pour demander le nom d'une chose ou d'un lieu.
Chou-au	bon.
Boc-chou	mauvais, méchant.
Yinna	sel.
Poit-zie.	terme général pour exprimer ce qui est verd, comme légumes, herbages, etc.
Tannau.	charbons.
Yoong	un faucon.
Pyeng	soldat.
Pyng	glace.
Quoitzau	fourchette ou bâton fourchu.
Laatchoo	chandelle.
Tchooa	lumière.
Tzou-shia	souliers en général.
Chow-chow.	alimens ou mets.

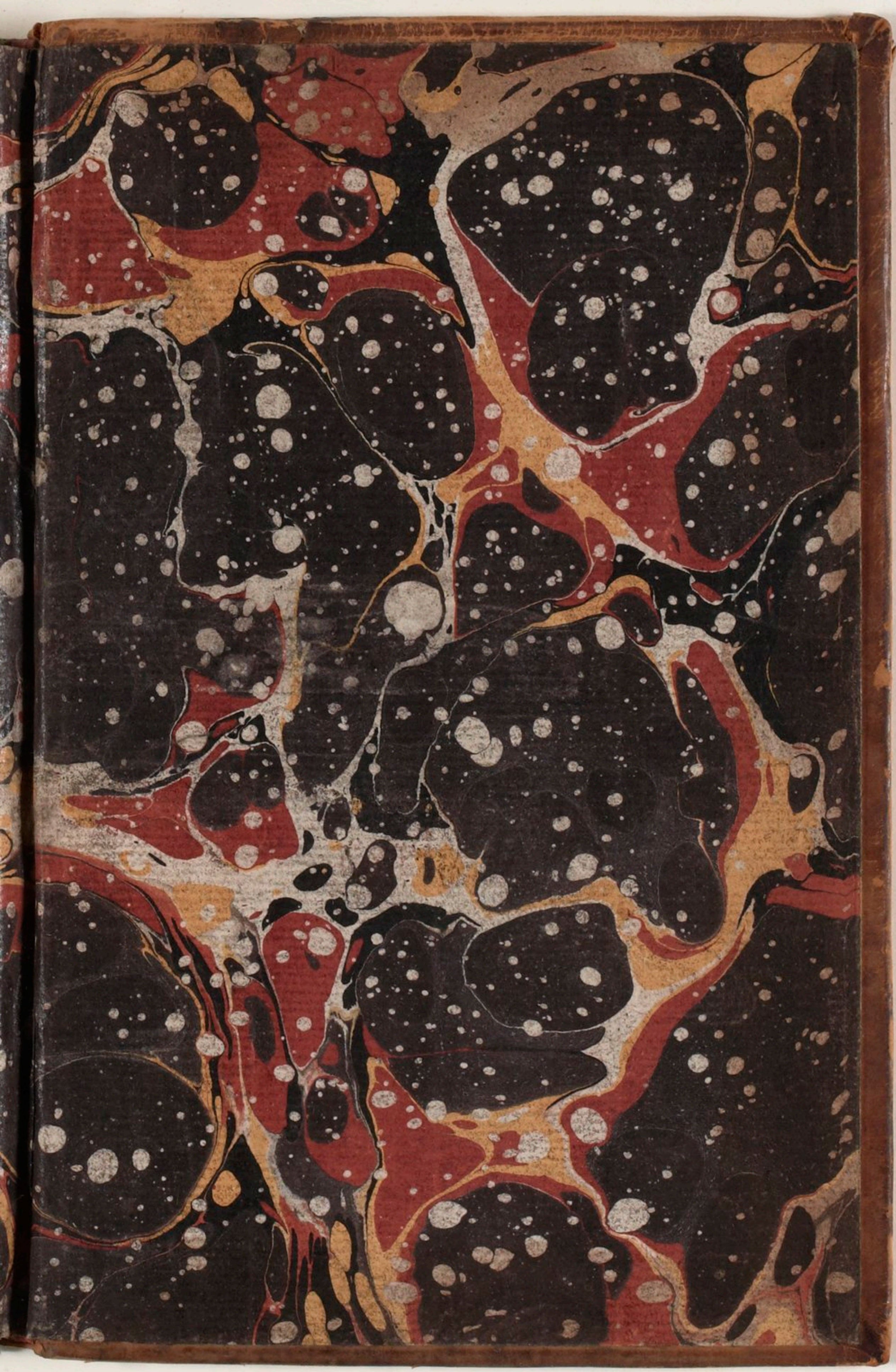
CHINOIS.	FRANÇAIS.
Chee-fanna	manger de la viande.
Kowaa	griller, faire cuire sur le gril.
Mann-mann	arrêter ou attendre.
Lobb-lobb	union, accouplement.
Tziu	papier.
Josh	Dieu, divinité.
Chinchin	supplier ou prier.
Youvass	four, fourneau, fournaise.
Too-paa	une Pagode.
Tong-joo	une liqueur douce comme l'esprit de sucre.
Chop-chop	se hâter, se presser.
Fouchee	l'homme.
Foockee-lou	bon jour, monsieur.
Niodzaa	lait.
Hoong	fromage.
Toudzaa	coûteau.
Jckoochop	très-bon.
Icko	un.
Liaungko	deux.
Puangko	trois.
Soocko	quatre.
Oocko	cinq.
Leoweko	six.
Shicko	sept.
Jacko	huit.
Soweko	neuf.
Sheego	dix.
Sooee	sommeil.

CHINOIS.	FRANÇAIS.
Hongjoo	vin rouge.
Tchau-wanna.	tasse à thé.
Jeebau	2 coudées 1/4 ou une verge.
Tyshausuee.	lit.
Meelouaa	n'avoir pas ou ne pouvoir pas.

FIN.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE N. F. BEAUVAIS,
RUE DE SORBONNE, N°. 379.





9470

VOYAGES DE MACARTE A LA CHINE

2